

LE SOLEIL DE GLACE



**MAURICE
LIMAT**

FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

**LE SOLEIL
DE GLACE**

**COLLECTION
« ANTICIPATION »**

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1966, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

PROLOGUE

CAUCHEMAR BLANC

Le vent même était brûlant. Il caressait l'immensité dorée des blés et y engendrait des ondes capricieuses, révélant la vie intense du froment vitaliseur.

Les coquelicots régnaient. Ils croissaient partout, dans les vastes champs à la rousseur féconde, y créant des flaques d'écarlate quasi insoutenables au regard. Ils naissaient dans l'herbe, au bord de la route, dans les vignes aussi, en dépit du soin des Bourguignons à traquer les plantes parasites entre les sillons des ceps.

L'astre éclaboussait tout de ses nappes de feu et l'azur semblait, dans sa plénitude, une chair bleue dont l'éclat contrastait avec l'incomparable pourpre des coquelicots.

Plus ardents parce que le soleil avivait leurs corolles sanglantes, témoins du radieux Messidor, compagnons éphémères et glorieux du blé mûrissant et du raisin futur, ils semblaient s'élancer à l'assaut des collines. On les retrouvait partout, moins utiles sans doute que le grain et la grappe, prêts à mourir sous une rafale un peu trop forte, ne laissant aux yeux des hommes, aux regards du monde, d'autre souvenir que celui de leur beauté sensuelle et fragile.

La main du garçon remonta lentement sur la hanche de la fille.

Catherine frémit au contact mais, comme toutes ses pareilles, elle ne voulait pas se rendre ainsi.

— Finis donc, Jean-Loup.

Il avait cueilli une brindille, qu'il mordillait, la couvant de ses regards étincelant de désir.

Troublée, gênée aussi, elle redressa d'un effort sa taille svelte supportant le buste au corsage lourd, riche de promesses. Jean-Loup fut peut-être déçu

mais, déjà debout, elle se mettait à courir en riant, et le soleil semblait rouler sur ses cheveux blonds, un peu fous, un peu fauves, qui se mariaient si bien avec les tons du blé mûr.

Ils couraient, l'un derrière l'autre, sur le petit chemin caillouteux qui montait entre les vignes.

Bientôt, il la rejoignit.

Cette fois, elle ne voulait plus s'étendre sous un orme. Jean-Loup lui paraissait trop audacieux. Elle lui tendit la main, gentiment, pour effacer ce que son refus avait de déplaisant, et ils continuèrent à monter, bavardant et riant, ruisselant déjà de sueur sous l'écrasante chaleur.

Jean-Loup la dévorait des yeux.

À dix-huit ans, Catherine éclatait de santé, avec son teint chaud de beau fruit naturel, ses yeux un peu gris, très clairs, et surtout ses formes déjà opulentes. Peut-être, plus tard, serait-elle quelque matrone aux hanches lourdes mais, maintenant, elle était vraiment belle.

Lui, la chemise largement ouverte, s'enivrant à la fois de la beauté de Catherine et de la pluie de soleil, ne disait plus rien.

Ébloui par ce grand jour d'été, par la chance qu'il avait d'avoir convaincu Catherine de profiter d'un peu de détente pour venir se promener avec lui, il goûtait aussi leur isolement total.

Personne. Ils étaient seuls, avec les blés, la vigne, les coquelicots, et le soleil.

L'étudiant, heureux de visiter son village natal pendant quelques jours, s'était émerveillé de retrouver Catherine. Il avait le souvenir d'une adolescente un peu maigre, insignifiante. Après un an, il découvrait cette jeune déesse, cette Cérès rustique, à tenter le pinceau de Rubens.

Il était en nage, et pas seulement à cause de la chaleur.

Mais, si elle demeurait gentille, elle ne le laissait pas s'approcher plus qu'il ne fallait.

Comme, en montant encore vers le haut de la colline sillonnée des allées bleues et vertes de la vigne, il risquait un baiser, elle se dégagea, sans rudesse, et recommença à courir.

Lui, la respiration un peu courte, voulut brusquer les choses. Catherine criait :

— Attrape-moi !... attrape-moi !... Parisien ! tu ne sais plus courir !

Il voyait, devant lui, cette silhouette à la fois fine et galbée, et elle se retournait pour le provoquer d'un grand rire.

S'il avait voulu, il eût déjà été le plus fort. Il n'osait pas.

Cette fois, avec la complicité vivante des vignes aux feuilles sensuelles, des blés proches qui, dans la vallée, roulaient leurs flots d'or, des éternels coquelicots qui saignaient comme le leitmotiv de l'été triomphant, Jean-Loup sut qu'il allait avoir la victoire.

Il se rua, rejoignit définitivement Catherine alors qu'elle arrivait au faîte de la colline, là où cessaient les terres cultivées de la richissime province où, sur l'autre versant, commençaient les bois de chênes et d'acacias couvant la vie animale.

Ensemble, ils y arrivèrent. Ensemble, ils eurent l'élan qui les jeta aux bras de l'un de l'autre, prêts au baiser, un baiser unissant la terre et le soleil dans l'embrasement de ces deux êtres.

Mais l'enchantement cessa net. Jean-Loup, d'un seul coup, en oubliait son ardeur et Catherine, pantelante, se blottissait contre lui, non plus dans une lancée de femme consentante et troublée, mais avec un tremblement subit, émanant de la violente terreur qui venait de la saisir.

— Jean-Loup, Jean-Loup, je suis folle, je crois voir...

— Je vois, râla le garçon.

Un instant, à la limite du monde ensoleillé, ils demeurèrent. Ils n'osaient plus bouger, ils ne voulaient pas admettre que ce qu'ils voyaient était là, devant eux, comme une réalité incontestable...

Et puis, alors qu'elle serrait les paupières, n'osant plus voir, il se dégagea :

— Je veux en avoir le cœur net.

— Non ! hurla-t-elle, n'y va pas.

Il se retourna :

— Je veux, il faut savoir.

Catherine lui tendit les bras :

— Je t'en prie, ne me laisse pas.

Une flamme inconnue brûlait dans les yeux de Jean-Loup. Celle de la curiosité scientifique, cette passion que Catherine ignorait, qu'elle n'avait jamais pu lire sur les visages de ses habituels soupirants, qui ne désiraient que sa jeune et saine beauté.

Jean-Loup fit un pas en arrière :

— Alors viens, viens ! N’aie pas peur !

Elle avait peur, horriblement peur.

Mais elle le suivit, parce qu’elle redoutait surtout de demeurer seule, devant ce qu’ils venaient de découvrir tous les deux.

Ils se reprirent par la main et, hallucinés, affolés de ce qu’ils voyaient, ils commencèrent à descendre vers la vallée où croissaient les acacias et les chênes, où lièvres et renards, faisans et perdreaux, trouvaient encore un refuge contre la sottise des chasseurs.

Devant eux, après la splendeur estivale, ils apercevaient un paysage couvert de neige.

Sous un ciel de grisaille, bas et pesant comme une chape, les chênes, les acacias, et toutes les autres essences de la vallée, quoique encore agrémentés de leurs feuilles, étaient surchargés de masses blanches du plus heureux effet.

La neige recouvrait le sol. Il y en avait partout, comme si, d’un seul coup, Catherine et Jean-Loup eussent été transportés, de la Bourgogne truculente et sereine, en quelque coin perdu de l’Alaska.

Plus de soleil, de chaleur. Le froid régnait. Des aiguilles de glace pendaient des feuillages gainés de blanc et les troncs étaient enrobés d’une pellicule quasi transparente, sur la nature de laquelle on ne pouvait avoir de doutes.

La glace, la neige, un froid redoutable, atteignant certainement plusieurs degrés au-dessous de zéro, avaient brusquement envahi, en ce beau jour d’été, la petite vallée bourguignonne si riante et si chaude en temps normal.

Mais, chez Jean-Loup, le garçon jeune et ivre de sève le cédait à l’étudiant en sciences expérimentales. Le fils du terroir s’effaçait devant le rationaliste qu’il était devenu. Il voulait savoir.

Catherine le suivait, comme dans un cauchemar, un cauchemar blanc.

Leurs pieds, c’était incontestable, s’enfonçaient dans la neige. Il se baissa, palpa, saisit cela à pleines poignées.

— De la neige, de la neige, râla-t-il, abasourdi.

Non, on n’était plus en temps normal, ni dans un monde normal. Bien que les hommes, depuis des lustres, aient conquis l’espace et jeté leurs premiers pionniers d’une planète en l’autre, la Terre restait la Terre, la bonne mère féconde, celle qu’on appelait la planète-patrie, et un jour d’été triomphal, dans la féconde Bourgogne, restait l’apanage de l’or du blé, de la

verdeur prometteuse de la vigne, et du sang des coquelicots, et aussi de la virulente ardeur des garçons pour les filles bien en chair.

Jean-Loup avait conscience de quelque chose de formidable, d'inquiétant aussi, en dépit du poétique incontestable de l'opposition qu'il y avait entre les deux versants de la colline.

Il se retourna, regarda vers le faîte du monticule.

Il lui sembla que, là-haut, c'était encore le ciel bleu. Un pêcher isolé, croissant entre les sarments, montrait sa tête ronde où voltigeaient des passereaux et, au ras du sol, oscillant à la moindre brise, les fleurs écarlates semblaient de petites étoiles de feu.

— Jean-Loup, viens. Allons-nous-en ! Je vais devenir folle.

Il la saisit par la taille, lui parla doucement, non en conquérant qui veut aller au bout de son désir, mais en homme raisonnable qui apaise une frayeur de femme.

Et ils avancèrent encore.

Tout d'abord, Jean-Loup avait pu croire être victime, avec sa compagne, de quelque mirage insensé, bien rare vraiment en cette région de la France.

Maintenant, au fur et à mesure qu'ils descendaient vers le fond de la vallée, que les arbres commençaient à faire la ronde autour d'eux, il pouvait se convaincre qu'il n'en était rien. La neige était partout, la glace recouvrait les arbres, les pierres moussues, les vieux troncs meurtris.

Plus un oiseau. Par contre, Jean-Loup vit, nettement, des traces de lièvre dans la neige. La pauvre bête avait dû détalier à leur approche et l'empreinte formait une piste bien nette.

Il ne savait plus ce qui se passait en lui. Une envie folle de savoir, de comprendre, de percer ce mystère invraisemblable et angoissant.

Une fois encore, elle le supplia de revenir. Il refusa.

Alors, elle se mit à sangloter :

— Jean-Loup, si nous avançons... nous pourrions rencontrer des bêtes...

— Ne sois pas stupide, Catherine.

— Si, pleurnicha la fille, des loups.

Il se mit à rire, d'un rire un peu nerveux, parce qu'il n'était plus dans son état naturel, et elle sanglota de plus belle.

Mais il avançait encore entre les troncs enneigés, caressant au passage des branches qui le giflaient en retour, l'inondant de neige.

Catherine le suivait, par peur d'être seule.

Maintenant, elle se plaignait d'avoir froid.

Il eut pitié d'elle. Lui, en short et chemisette, ne sentait même pas la morsure de l'air, tant tout cela l'emplissait d'une sorte d'angoisse émerveillée. Mais la pauvre Catherine, avec son mince corsage, sa jupe ultra-courte, ses pieds nus dans des spartiates lacées, gelottait effroyablement.

Peut-être autant de peur que de froid.

Il allait se rendre, reculer, revenir, pour elle, pour la sauver, quand il crut voir bouger quelque chose.

— Attends-moi, je reviens.

— Jean-Loup, je t'en prie...

— Tout de suite... Je te promets... Nous rentrerons au village, et nous raconterons cela aux autres...

Aux autres. Au village, à l'université, au monde, à la galaxie tout entière, Jean-Loup voulait raconter sa fantastique aventure.

Sans doute la neige recouvrait-elle un domaine limité. Mais cela n'en demeurait pas moins incompréhensible.

Pourtant, il voulait voir ce qui se passait, pourquoi cela bougeait, par-là, sous les frondaisons blanches qui auraient dû être si vertes.

Il avança, laissant dans la neige la trace de ses sandales, et il vit une sorte de forme blanche, haute à peu près comme un homme. Cela formait un cylindre arrondi au sommet, se dressant entre les arbres.

Jean-Loup regarda la chose blanche et s'arrêta net.

Cela ne reposait pas sur le sol, mais flottait ou plus exactement semblait suspendu, à une quinzaine de centimètres du tapis neigeux.

Et pourtant, c'était encore de la neige qui formait le tout.

Plus intrigué que jamais, l'étudiant avança encore.

La chose n'était pas statique. Elle bougeait, elle oscillait à peine, et il constata que cette sorte d'énorme cocon avait des lignes imprécises et jetait parfois de brèves étincelles blanches.

Jean-Loup commençait à réaliser ce que cela pouvait être, quand le cocon parut soudain éclater sous ses yeux.

Aussitôt, le vent commença à souffler, en rafales folles qui tordaient les branches. La neige se mit à tomber du ciel gris, aveuglant Jean-Loup qui fuyait à la recherche de Catherine.

Elle sanglotait, à demi écroulée dans la neige, perdue parce qu'elle ne le voyait plus.

— Viens. Je suis là, n'aie pas peur...

Il l'aida à se relever. Mais elle était gelée et ses pieds froids refusaient de la porter.

Et la tempête de neige s'abattait sur eux, avec une violence inouïe.

Jean-Loup emporta Catherine et se mit à courir.

Ou plutôt il essaya de courir, mais la neige montait à ses genoux et il enfonçait à chaque pas, il trébuchait, il glissait.

Deux ou trois fois il tomba avec son vivant fardeau.

Catherine pleurait silencieusement et les larmes gelaient sur son visage. Jean-Loup, lui, luttait contre la tempête.

Il voulait, approximativement, revenir vers la colline, passer le faîte, retrouver la vigne et le blé, le ciel bleu, le soleil, et ses amis les coquelicots.

Mais les flocons s'abattaient sur lui et l'aveuglaient. Il tournait en rond dans le petit bois enneigé, et le manteau blanc s'étendait, s'étendait et épaississait toujours.

Bientôt, il ne vit plus rien. Rien que du blanc, rien que de la neige.

La neige triomphante, totale, omnipotente, qui enveloppait les deux humains, non plus comme un élément naturel et aveugle, mais comme une entité, comme une chose vivante qu'anime une volonté raisonnée.

Glacé, mais luttant encore, il fit de suprêmes efforts.

Rien à faire. L'étau se refermait sur eux. Des congères paraissaient se former, barrant la route, les enfermant dans une citadelle de froid.

Finalement, à bout de forces, il tomba, serrant encore Catherine, et râlant, avec une expression d'indicible horreur :

— La neige est vivante...La neige est vivante...

PREMIÈRE PARTIE LA LUMIÈRE FROIDE

CHAPITRE PREMIER

Coqdor regardait l'épave.

Visage au hublot de l'astronef *Fulgurant*, le chevalier de la Terre suivait la manœuvre qui permettait au grand navire spatial de se rapprocher de cette carène, errant dans l'espace, et qui constituait un péril majeur pour les navigateurs.

Il caressait machinalement le crâne de Râx, son pstôr, le bouledogue aux ailes de chauve-souris qu'il avait ramené de la planète Dzo.

Coqdor était vivement intéressé. Le vaisseau avarié que le *Fulgurant* avait repéré et était en train d'aborder semblait avoir été éventré par un météore de grande envergure.

Toutes choses de l'espace intéressaient Coqdor, même quand il n'était pas en mission, comme c'était le cas.

Les autorités terriennes lui avaient accordé de longs mois de détente, après qu'il eut participé, avec son ami l'inspecteur Robin Muscat, à de bien étranges enquêtes cosmiques ^[1].

Aussi, quand le commandant Martinbras, maître du bord, qu'il connaissait de longue date, eut lancé, dans les interphones, l'ordre d'envoyer un commando de reconnaissance à bord du vaisseau inconnu, Coqdor sollicita l'autorisation de s'y joindre.

— Je n'ai rien à vous refuser, mon cher Chevalier.

Coqdor était fortement intrigué.

Il en avait touché deux mots à Martinbras. Le commandant du *Fulgurant* était lui-même surpris. Aucune disparition d'astronef n'avait été signalée

dans cette région, relativement proche de la Polaire. D'autre part, les détecteurs du bord, capables de sonder les gouffres du ciel à des millions d'années de lumière, eussent inmanquablement capté les radiations émanant soit d'un grand météore, soit d'un train de météorites.

Bref, on ne savait quel était ce navire, ni comment il avait pu être arrangé ainsi.

Cependant, le *Fulgurant* avait immobilisé l'épave à distance convenable, pour éviter toute collision dangereuse.

Des ondes de force maintenaient en équilibre la carène inconnue et un groupe de six hommes, munis de scaphandres spéciaux, autonomes et automobiles, sortaient par un sas et filaient vers l'épave. Coqdor discutait, par les talkies-walkies, avec le lieutenant Dorr chargé de reconnaissance par Martinbras :

— Cockpit éventré sur trente mètres au moins, une grosse pierre...

— Si c'est une pierre ?

— Il est vrai qu'on ne découvre aucune trace de feu. L'impact d'un bolide aurait, sans doute, provoqué une certaine thermie. Là, la déchirure est nette.

— Mais la coque a été entamée comme avec un formidable ciseau.

— Votre avis, Chevalier ?

— Je n'en ai pas encore, Lieutenant. J'ai quelque expérience de l'espace, et je sais que si les lois cosmiques sont immuables, leurs applications sont tellement variables, d'une constellation à l'autre, qu'il vaut mieux ne pas avancer d'hypothèses gratuites avant d'avoir vu.

Dorr se rangea à un avis aussi sage.

Le commando, mené par son chef, et flanqué d'un sixième membre qui était Coqdor, tournait autour du navire spatial immobilisé.

Certes, un astronef en plein vide représente le silence et, en dépit de ses formidables vitesses possibles, il n'offre à l'œil qu'un aspect de parfaite staticité.

Pourtant, Coqdor, Dorr, et les cosmonautes, sentaient un léger pincement au cœur en tournant autour de la grande carène.

La mort devait régner à bord, on l'eût juré. Rien n'indiquait qu'il y eût le moindre signe de vie. Tous les hublots n'étaient que des yeux privés d'expression. Pas une lumière.

Vers l'arrière, ils découvrirent des signes, tracés sur la carène :

— Un navire d'Éridan, dit le lieutenant Dorr. Je reconnais leur sigle.

Éridan était bien loin. Les peuples civilisés de ce monde n'avaient encore eu que peu de contacts avec les Solariens, les Centauriens et les autres îlots galactiques qui communiquaient de plus en plus.

Rien d'étonnant donc à ce que le *Fulgurant* n'ait pas été alerté d'un sinistre survenant à une unité de ces planètes.

Les cosmonautes semblaient des poissons dans un océan sans limites. Ils longeaient la carène et arrivaient à hauteur de la déchirure.

Un instant, ils demeurèrent, flottant dans le vide, se stabilisant afin de mieux voir.

C'était sinistre. La revêture extérieure avait été arrachée ou, fit remarquer Coqdor, enfoncée.

On voyait les compartiments internes, des cabines, la coursive de bâbord, une partie de la salle des machines, tout cela évidemment hanté par la mort, tout l'oxygène respirable ayant fui.

— Aucun projectile n'a pu faire cela, dit la voix de Dorr, dans les audiophones.

— C'est mon avis, dit Coqdor. J'avais pensé comme vous, un instant, à un bombardement. Mais, sauf avis contraire, aucun conflit galactique n'est actuellement signalé. Il y a bien l'hypothèse des pirates, mais nulle arme n'a provoqué ce sinistre, j'en suis sûr. Ou alors, cela ressemblerait aux effets des boulets des temps anciens.

Ils abordaient.

Les six hommes réglaient leur gravitation artificielle en mettant le pied sur l'épave.

Dorr maintenait le contact avec le commandant Martinbras et le tenait minutieusement au courant des moindres gestes de ses hommes.

Presque aussitôt, le maître du *Fulgurant* entendit une singulière exclamation par audiophone :

— De l'eau !

— Hein ?

Dorr, après un moment de stupeur, enchaîna :

— Vous avez bien entendu, Commandant, de l'eau. Cet astronef est partiellement inondé. Nous avons poussé plusieurs portes magnétiques. Au-delà, de l'eau, partout. Des cadavres aussi, des cadavres qui, en certains points flottent littéralement.

— Dorr, expliquez-vous ! Branchez vos micro-caméras !

Dorr obéit et donna l'ordre nécessaire à trois de ses hommes.

À bord du *Fulgurant*, Martinbras et son état-major purent alors suivre, sur les écrans, l'émission captée en direct par les enregistreurs que portaient les hommes du commando.

Coqdor allait en avant, fortement intrigué.

Dans son casque, il prononça, et on l'entendit jusque sur l'astronef :

— On se croirait à bord d'un navire englouti, sur un océan planétaire ou à bord d'un sous-marin éventré contre un récif.

L'eau ruisselait dans tous les endroits qui n'étaient pas en contact avec la portion du navire où le cockpit était déchiré. Là, évidemment, s'il y avait eu de l'eau, elle avait fui depuis longtemps.

Le commando chercha trace du ou des météores coupables.

Vainement. On voyait que la chose inconnue avait pénétré fortement dans le corps du navire. Était-ce un projectile ou un bolide ? Coqdor et l'officier, ainsi que les cosmonautes, tous spécialistes de ces questions, penchaient pour la seconde hypothèse.

Un projectile, cela suppose un échauffement quelconque lors de l'impact.

Or il était formel que nulle flamme, pas la moindre calorie, n'avait touché au navire d'Éridan.

— Un météore ? dit le lieutenant Dorr. Mais il aurait laissé des traces, c'est inévitable. On trouverait des fragments de minerai, quel que ce puisse être. Soberson ? Palowis ?

Les deux cosmonautes interpellés s'approchèrent :

— Les scintillomètres. S'il y a trace de minerai, il faut en découvrir la nature.

L'expérience se révéla négative. Coqdor, lui, parcourait l'épave.

Deux des hommes du commando l'escortaient. Avec leurs scaphandres, merveilleusement conditionnés, ils pouvaient s'aventurer dans les cabines ou les salles du navire envahies par l'eau.

Le spectacle était d'une grande tristesse.

Des corps flottaient, lugubres vestiges d'un équipage qui avait dû être jeune, joyeux, enthousiaste. Les Éridanais, belle race, quoique de petite taille, semblaient avoir été surpris car, pour la plupart, ils se tenaient encore

auprès d'appareils que, de leur vivant, ils étaient certainement habilités à contrôler.

— Ils sont morts à leur poste. Donc pas d'alerte, pas d'attaque, pensa Coqdor. Et cette eau, cette eau qui a tout envahi. Ce mystérieux objet, engin ou bolide, qui éventre une carène. Il pourrait s'être produit évidemment une collision avec un autre navire, quoique le fait soit rarissime depuis qu'on parcourt les gouffres de la galaxie. Dans ce cas, je m'expliquerais mal qu'on ait ainsi abandonné le vaisseau qu'on vient d'avarier.

L'idée d'un astronef pirate ne tenait plus non plus. Car il n'y avait pas la moindre trace de pillage. Tout semblait en ordre, à l'inondation près.

Des malfaiteurs, incontestablement, auraient profité de la situation.

Dorr menait rondement son enquête. Mais les appareils hypersensibles ne trouvaient rien d'anormal.

Coqdor poussait loin ses investigations. À un certain moment, il lâcha même ses compagnons pour plonger dans une portion totalement emplie d'eau, où il faisait très noir.

C'était, sans doute, ce qui avait été le living-room collectif, la grande salle de séjour, avec la piscine centrale, près du bar. Coqdor y évoluait à l'aise, lorsque, soudain, ses yeux s'agrandirent.

Il éteignit son phare portatif, avec lequel il se dirigeait dans ce fond aquatique si singulièrement projeté dans le grand vide.

N'avait-il pas cru apercevoir une clarté. ?

Coqdor, toujours prudent, en homme qui connaît les immanquables surprises que recèle le cosmos, perpétuellement exploré et perpétuellement inconnu, nageait avec lenteur, évitant le moindre choc.

Le point, encore falot, grandissait, devenait plus net.

Coqdor commença à comprendre. Il avançait vers une porte dans laquelle un voyant avait été pratiqué en forme de hublot.

Le chevalier de la Terre, toujours plongé dans l'eau qui occupait totalement la grande salle, arriva devant ce hublot et y appliqua son casque.

Il éprouva un haut-le-corps.

Juste devant lui, il y avait un visage humain. Et ils se trouvèrent face à face.

Malgré son cran, Coqdor frissonna, pensant qu'il apercevait, dans l'autre partie de l'astronef, le cadavre d'un Éridanais, noyé là, de façon incompréhensible, en plein ciel, comme tous ses camarades.

Mais ce visage vivait, ces yeux cillaient, cette bouche remuait...

Coqdor sentit son cœur éclater de joie, parce qu'il découvrait une vie sauve. Un homme avait donc été arraché à cet enfer.

Et, dans les audiophones, le lieutenant Dorr et tout le commando, et là-bas, sur l'astronef, Martinbras et ses hommes, entendirent la voix triomphante du chevalier, qui fit même tressaillir Râx, bien nerveux depuis que son maître était parti :

— Un survivant... Il y a un survivant derrière la cloison étanche de la grande salle centrale.

CHAPITRE II

Le sauvetage avait été long, difficile, périlleux.

Coqdor n'avait pas perdu de temps.

Après quelques signes d'encouragement à l'Éridanais survivant, il avait rapidement rejoint le gros du commando.

Aller chercher le malheureux était impossible pour le moment. Ce dernier était isolé dans un des rares compartiments encore étanches du bord.

Enfoncer la porte au hublot équivalait à le tuer, la formidable masse d'eau d'origine inconnue envahissant aussitôt cette dernière oasis où régnait l'oxygène.

Force avait été de retourner au *Fulgurant*, de ramener un scaphandre pour le pauvre cosmonaute. Entre-temps, Coqdor plongeait de nouveau et, reparaissant au hublot, tentait de rasséréner le rescapé.

Pour ce faire, il utilisait ses rares facultés psychiques.

Fixant de ses yeux verts le visage bouleversé de l'Éridanais, il lui dépêchait des pensées rassurantes, en ce mode de transmission de la pensée qui ne correspond à aucun langage articulé ou écrit, et que les télépathes connaissent bien.

Ce sont des pensées à l'état d'idées pures, en fait infiniment plus aisées à transmettre que des mots appartenant à un vocabulaire qui suppose toujours une convention de base, soit un effort d'adaptation supplémentaire.

Encore, si on ignore la langue dans laquelle le message est transmis, n'obtient-on qu'un résultat nul.

Dans le cas de deux personnages (émetteur et récepteur) parlant le même idiome, la difficulté est moindre, mais il faut compter avec les interférences parasites, qui peuvent perturber, mutiler ou fausser le sens de l'émission.

Autre cas : le récepteur connaît la langue de l'émetteur mais, si elle n'est pas la sienne, il lui faut traduire spontanément, ce qui ralentit le rythme de

la réceptivité.

Coqdor, lui, s'exprimait de façon abstraite. Il pensait, se libérant des mots. Ainsi, fluidiquement, son esprit arrivait à cet autre esprit humain, l'influencait heureusement, et le pauvre Éridanais, enfermé, solitaire dans la carène de l'astronef sinistré, incapable de se sortir de ce gouffre puisque la masse d'eau pesait sur la cloison étanche, apprenait que ces sauveteurs providentiels allaient tenter de l'arracher à ce tombeau spatial.

Quand deux des cosmonautes, envoyés par le lieutenant Dorr, revinrent avec un scaphandre, il fallut encore rejoindre le survivant.

Coqdor se concentra avec l'officier cosmonaute.

La situation était difficile. On n'avait pas le choix.

Il fallait, avec les pistolets désintégrateurs, détruire la porte au hublot pour pénétrer dans le dernier compartiment étanche.

Mais ce serait la ruée des eaux, l'engouffrement d'un tourbillon qui menaçait de culbuter, de suffoquer, de noyer l'Éridanais.

Coqdor, alors, le prévint psychiquement.

Le dernier matelot du navire d'Éridan sut qu'on allait venir à son secours, mais que l'eau pénétrerait en même temps.

Coqdor lisait dans son esprit qu'il acceptait le risque, les hommes venus du Soleil-des-Neuf-Planètes promettant de se hâter de lui passer un scaphandre protecteur, même dans l'eau.

Le chevalier lut dans son cerveau :

— Tout pour sortir d'ici. Si je m'évanouis, vous me ranimerez ; si je meurs, que le maître du cosmos ait pitié de mon âme...

Coqdor le rassura encore et l'Éridanais sut qu'il allait s'endormir, sombrer dans un sommeil lénifiant, pour peu qu'il se laissât aller, qu'il s'abandonnât à la puissance de l'homme aux yeux verts.

C'était en quelque sorte une anesthésie télépathique que Coqdor voulait pratiquer. Il capta tout de suite dans le cerveau de l'homme, très las, très éprouvé, mais plein d'espoir :

— Je me remets entre vos mains.

L'Éridanais demeurait au hublot. Il regardait, dans l'aquarium formé par ce qui avait été la salle de séjour des astronautes d'Éridan, les formes assez sombres des hommes du Soleil transformés en hommes-grenouilles. Deux d'entre eux portaient le scaphandre à lui destiné.

La lampe portative de chacun d'eux faisait une petite étoile mobile, flottant entre deux eaux, jetant ses rayons tremblotants.

Enseveli dans ce cercueil invraisemblable, l'Éridanais voyait tout cela, et surtout, tout contre le hublot, les yeux verts incroyablement ardents de Bruno Coqdor.

Il ne vit bientôt plus que ces yeux. Puis tout sombra pour lui dans les abîmes de l'inconscient.

Coqdor le vit disparaître du hublot et pensa qu'il s'était effondré, terrassé par ses effluves mentaux.

— Lieutenant, dit-il dans le walkie-talkie, quand vous voudrez...

Il s'écarta de la porte.

Deux des hommes-grenouilles s'approchèrent, braquant leurs armes à rayon infrarouge.

Deux traits de feu jaillirent et entamèrent la porte. Ce ne fut pas long. Par les interstices, au fur et à mesure que la flamme découpait, l'eau giclait déjà.

On n'avait plus le droit de manquer l'opération, car l'Eridanais eût été infailliblement condamné, le dernier compartiment devant être envahi par les eaux avant deux ou trois minutes.

La formidable pression fit d'ailleurs le reste du travail.

La porte céda en partie et un véritable maelström se forma. L'eau croulait comme dans un énorme entonnoir et les hommes-grenouilles devaient lutter pour tenir dans les remous.

L'eau broya finalement ce dernier obstacle. Deux autres cosmonautes se risquèrent dans l'entonnoir, amenant le scaphandre disponible.

Ils rejoignirent l'Éridanais dont le corps inerte tournoyait dans les ondes tumultueuses. Il n'était pas mort, cependant il ne respirait plus, Coqdor l'ayant mis en un véritable état de sommeil hypnotique. On lui fit enfiler le scaphandre puis, luttant, s'aidant mutuellement, se faisant la chaîne, le lieutenant Dorr, le chevalier et les autres hommes du *Fulgurant* extirpèrent le malheureux et s'arrachèrent eux-mêmes, non sans peine, à ce gouffre mouvant.

Cela, d'ailleurs, tendait à se stabiliser, la masse aqueuse achevant d'envahir le suprême refuge.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit le lieutenant Dorr.

Ils avaient regagné le *Fulgurant*.

L'Éridanais avait été plongé dans un bain d'ondes réchauffantes, tandis que Coqdor, penché sur lui, libérait son cerveau de l'emprise psychique.

Pendant plusieurs heures, on l'avait soigné, dorloté.

Maintenant, il pouvait parler. Martinbras, entouré de ses officiers, commençait à l'interroger, en présence du chevalier que Râx avait retrouvé en manifestant bruyamment sa joie, sifflant longuement et cabriolant en battant l'air de ses ailes immenses.

Mais, au fur et à mesure que l'Éridanais parlait, s'exprimant dans ce code Spalax répandu d'un monde en l'autre pour favoriser les rapports entre Galaxiens, une certaine incrédulité, voire de la méfiance, s'inscrivait sur les visages des Solariens.

Mentait-il ? Ou, plus vraisemblablement, avait-il eu le cerveau dérangé par la catastrophe ?

Ce qu'il disait ne correspondait à rien de connu, ce qui n'est pas tellement surprenant à travers le cosmos, mais à rien de logique, rien de plausible, ce qui justifiait le scepticisme de Martinbras et des siens.

— Nous venions de la planète Ahx, située dans notre monde d'Éridan, et nous nous dirigeons vers Algénib. Notre navire avait pour mission de se rapprocher le plus possible du monde polarien pour des expériences concernant la structure générale du Cosmos. Nos savants se basent d'ailleurs partiellement sur des travaux récemment révélés chez nous et dont les vôtres sont les auteurs puisque c'est de la planète Terre qu'on situe la Polaire comme étant le centre visuel du ciel. Cela les a aidés considérablement.

Zoa, tel était le nom de l'Éridanais, avait vivement intéressé ses interlocuteurs par ce préambule.

Ce n'était pas un savant, mais un de ces matelots spatiaux qui, dans toutes les constellations, subissent un entraînement particulier avant de participer aux grandes expéditions cosmiques, en même temps qu'ils font des études assez poussées.

Où cela s'était gâté, c'est quand Zoa, après avoir donné quelques précisions sur le navire, son équipage, et sa mission, avait abordé le sujet de la catastrophe.

— Nos radars avaient décelé un objet inconnu. Un météore de belle taille ? sans doute. Ce qui était surprenant, c'est que, visuellement, on ne pouvait le détecter. Il fallut mettre les contrôles en action. Quelle ne fut pas

la surprise des spécialistes ! Ce bolide, ce corps errant dans le ciel, ce n'était pas du minéral. Ce n'était pas non plus un engin construit par la main des humanoïdes. Ce n'était que de l'eau, oui, Messieurs, de l'eau !

— De l'eau ? En plein vide, s'écria l'aspirant Max Taylor, un Américano-Terrien, bouillant et juvénile.

Martinbras le rappela à l'ordre.

Zoa eut un faible sourire :

— Je comprends ce jeune officier. C'était fou, c'était impossible... mais vrai. Le radar attesta que l'objet céleste se rapprochait de nous. L'inquiétude commençait à régner à bord. Nos Éridanais sont souvent superstitieux.

— Comme tous les cosmonautes de la Galaxie, murmura Coqdor.

— ...Ils parlaient déjà de météore-fantôme. Notre commandant, et nos savants se mirent en colère. Les fantômes n'existent pas...

— Pourtant, fit observer le navigateur Wolfram, on y croit dans tous les mondes connus.

— Parce que, partout, les humanoïdes ont conscience de l'au-delà, dit le chevalier.

Impatienté, Martinbras déclara qu'on n'était pas là pour parler métaphysique et Zoa continua son récit :

— ...Quand nous entrevîmes la chose, c'était trop tard. Qu'était-ce ? C'était immense, quatre ou cinq fois comme notre navire, informe, avec des lignes brisées, des pans tranchés net, des aspérités et des anfractuosités. Du moins, pouvions-nous croire – cela ne dura que une ou deux minutes tant nous en étions près – qu'il s'agissait d'un prisme immense, errant dans l'espace, et invisible sinon à très courte distance tant qu'il n'accrochait pas la lumière.

— Vous étiez loin de toute étoile ?

— Dans un gouffre de vide immense. Vous pourriez le constater, chers amis de la Terre. Mais je crois que, depuis la catastrophe, nous avons longuement dérivé...

Martinbras se promit de demander d'autres précisions sur le point approximatif de la rencontre et pria Zoa de poursuivre.

— Dire ce que nous avons observé ? Un prisme, ai-je dit ? Ou bien quoi ? Un objet de nature encore inconnue ? En approchant, nous avons décelé des éclairs, des étincelles fugaces, sans doute des rayons lumineux

émis par les hublots de notre astronef et que ce cristal formidable décomposait et déroutait.

— C'était donc brillant ? demanda Max Taylor, toujours avide de savoir.

— Oui, ami terrien. Non pas luisant de nature, semblait-il, seulement réagissant à la lumière. Je vous redis que ces observations, je les ai faites pour mon propre compte et ai eu à peine le temps de communiquer avec mes coplanétriotes. Quelques mots lancés m'ont fait comprendre que les uns et les autres voyaient et enregistraient les mêmes symptômes que moi. J'ai entendu la voix du commandant qui hurlait des ordres.

Martinbras allait dire un mot mais il se tut.

Coqdor, sans avoir la peine de lire dans sa pensée, sut que le vieux routier des étoiles désapprouvait à retardement son collègue Éridanais.

Lui, Martinbras, eût donné plus tôt l'ordre que devait lancer le commandant du vaisseau d'Éridan.

— Il fallait s'écarter de la chose, reprit Zoa. Trop tard, hélas !... nous voulions en connaître la nature. Nous la voyions, vaguement translucide, impressionnante dans le vide, effrayante par ses formes tourmentées et ses gigantesques proportions. Et puis...

L'Éridanais eut un frisson. Il fit effort pour continuer, la gorge sèche :

— Je ne vous expliquerai pas ce qui s'est passé. Nous n'avons pu éviter la collision. Vous imaginez aisément la suite, la carène qui est enfoncée, la panique à bord, l'air qui disparaît, des hommes qui tombent asphyxiés, d'autres qui tentent de fuir, la mort de presque tout l'état-major. On cherche refuge dans les compartiments encore étanches. Bref, la chose était en quelque sorte encastrée dans l'astronef. On ne gouvernait plus et le monstrueux cristal nous emportait maintenant dans sa course à travers l'espace ; nous faisons bloc avec lui.

— Que s'est-il passé, ensuite ? demanda Dorr.

— Après, Lieutenant ? On a tenté de survivre. Mais c'était bien pis. Parce que l'eau commençait à envahir le navire. Oui, l'eau... Cette eau dont vous avez pu retrouver une bonne partie.

— Mais alors, mais alors, s'écria Taylor qui voulait comprendre.

Martinbras fronça le sourcil et Dorr poussa légèrement son jeune collègue du coude pour le faire taire.

— Parce que la chose fondait, dit Zoa, d'une voix maintenant fatiguée. Il fondait, cet iceberg, cette banquise, c'était de la glace. Un bloc formidable

de glace, errant dans le ciel. En contact avec notre navire, il se réchauffait et, tout naturellement, alors que sa nature intrinsèque avait été conservée pendant le trajet – Dieu sait d’où il venait ! – il se liquéfiait, et la masse d’eau dégoulinait dans notre navire, envahissant tout, pesant sur les cloisons étanches, jusqu’à en faire éclater plusieurs.

Il se tut et son visage se crispa.

— Petit à petit, nos camarades disparurent, noyés. Noyés en plein ciel. Les cloisons cédaient. L’eau, il y en avait de plus en plus au fur et à mesure que l’iceberg fondait, crevait les parois et les portes, et faisait de nouvelles victimes.

Il était à bout de forces, après ce terrible récit.

— Je suis resté le dernier. J’attendais la mort. Et puis j’ai vu, comme dans un rêve, un visage humain, contre un hublot. Je...

Il faiblit et faillit s’évanouir.

Coqdor, en souriant, fit signe qu’il allait s’occuper de lui.

— Vous allez encore l’hypnotiser, Chevalier ? demanda le jeune Taylor.

— Non, boy. Je n’hypnotise que mes ennemis, car l’hypnose est une arme. J’aide psychiquement mes amis, ce qui n’est pas la même chose. En la circonstance, je pense que ce malheureux Zoa a plutôt besoin d’un réconfortant. Et je garde, dans mes bagages, une bouteille de bourbon, de l’Old Crow de la cuvée 2081, un excellent millésime. Cela vaudra mieux pour lui.

Un peu plus tard, tandis que Zoa reposait à l’infirmerie du bord, le commandant Martinbras, le lieutenant Dorr, le navigateur Wolfram discutaient avec Coqdor, qui leur avait fait goûter de son bourbon.

— Un iceberg dans le ciel, impossible ?

— Mille comètes, jurait Martinbras, je navigue depuis des années terriennes. Jamais je n’ai rencontré la moindre banquise dans l’espace, pas le moindre petit glaçon.

— Il serait bon, dit Wolfram, de pouvoir contrôler la dérive possible du navire sinistré. D’après Zoa, cela a duré des semaines terriennes, enfin, approximativement, d’après ce que j’ai cru comprendre.

— Nous étudierons, dit Dorr, les contrôles de l’Eridanais. Il y a, certes, des indications impossibles à comprendre pour nous, mais Zoa nous les traduira et nous pourrons ainsi estimer vaguement en quel point le ciel est dangereux comme un océan glacial.

— Si Zoa est capable de ces traductions, dit Martinbras.

— Doubteriez-vous de lui, Commandant ?

— Non de sa bonne foi, mais de sa lucidité. Cette histoire d'iceberg est invraisemblable.

— Pourtant, je vous affirme, dit le chevalier, qu'il est parfaitement sincère. J'ai lu dans sa pensée, il dit vrai, j'en suis sûr.

— Alors vous croyez qu'une banquise...

— À entamé la carène de l'astronef puis, fondant à ce contact, a noyé l'intérieur du navire ? Oui, Commandant.

Martinbras grogna quelque chose où il était question de « tonnerre de la Grande Ourse » ou quelque chose d'approchant, et termina son Old Crow d'un seul coup, de fort méchante humeur.

Coqdor réfléchissait.

Il demanda, un peu plus tard, à entrer en contact avec la Terre. Il voulait parler à son ami de toujours, l'inspecteur Robin Muscat, de l'Interplan, la police interplanétaire.

Martinbras obtempéra à son désir.

De relais galactique en relais galactique, les divers postes, à une vitesse foudroyante, établirent un duplex avec Paris-sur-Terre.

Mais Coqdor apprit que Muscat était absent.

Il était parti faire une enquête. Une enquête qui, jusqu'à nouvel avis, ne concernait que la planète-patrie.

En Bourgogne, alors que c'était le plein été, deux jeunes gens, retrouvés frigorifiés, et très malades, affirmaient qu'une petite vallée avait été brusquement envahie par de la neige.

Et le chevalier Coqdor, ayant su cela, demeura rêveur.

CHAPITRE III

L'inspecteur Robin Muscat avait pour méthode de ne jamais brusquer ceux qu'il interrogeait.

Il savait les écouter en évitant, sauf cas bien précis, cet air dubitatif qui trouble le parleur et le fait s'égarer dans son discours. Et comme c'était le cas, quand il avait affaire à un garçon fortement commotionné, il lui prêtait une oreille complaisante, tout au moins en apparence.

À l'hôpital de Joigny, sur les bords riant de l'Yonne que Muscat pouvait apercevoir, coulant paisiblement entre des rives qu'on avait reboisées pour lutter contre l'envahissement urbain, il lui semblait cependant difficile d'ajouter foi au récit de Jean-Loup Verlin.

Et pourtant...

Le jeune homme se débattait dans son lit :

— Je vous jure, Monsieur l'Officier de police, de la neige, de la glace, partout ! Et cette chose, ce cylindre qui était aussi de la neige et qui remuait, qui tournait sur lui-même, qui vivait... On aurait dit un essaim. Oui, c'est ça, un essaim ! Fait de millions de petits flocons. Je les voyais briller, comme agités d'une vie propre. Je...

Il s'énervait et une infirmière, qui veillait, venait demander à Robin Muscat d'attendre un peu pour reprendre l'interrogatoire.

— Il délire, il a eu de la fièvre. Pourtant, les docteurs disent qu'il va beaucoup mieux. Mais, dès qu'on parle de ses hallucinations, ça le reprend...

Jean-Loup bondit en entendant ces mots :

— Non, Mademoiselle, pas des hallucinations. J'ai bien vu de la neige, et Catherine l'a vue comme moi...

Il s'interrompit et reprit, sur un ton anxieux :

— Catherine, comment va-t-elle ?

— Vous me le demandez trente fois par jour, soupira l’infirmière.

— Dites-le lui une trente et unième, doit doucement Muscat, cela lui fera tellement plaisir.

Jean-Loup le gratifia d’un regard de reconnaissante sympathie, pendant que l’infirmière reprenait :

— Eh bien, Mlle Catherine ne va pas mal. Certes, elle a toujours beaucoup de fièvre, et elle a encore des cauchemars. Mais les engelures vont de mieux en mieux, grâce à l’intracorol.

— Les engelures. Vous entendez, Monsieur. Des engelures, comme les miennes. Regardez mes mains et mes pieds. Est-ce qu’on contracte des engelures en Bourgogne, en plein mois de juillet ?

Il tendait ses mains meurtries que le pansement à l’intracorol, venu de la planète Vénus jusqu’à l’hôpital ultramoderne de Joigny, achevait de neutraliser.

— Tout doux, dit Muscat. Je sais que vous avez subi les atteintes du gel.

Il demanda encore quelques détails au jeune homme et le quitta, lui promettant de revenir le voir avant de regagner Paris-sur-Terre.

— Vous me croyez, au moins ? Vous me croyez, Monsieur l’Officier de police ? Parce qu’ici, on ne me croit pas. Ni ma famille ni les médecins. Personne... On dit que je suis fou.

Jean-Loup put dire ensuite qu’il avait été fortement impressionné par le mouvement de Muscat.

L’inspecteur de l’Interplan revenait sur ses pas, se campait devant le lit, prenait la main de Jean-Loup et le regardait bien en face, de ses yeux vifs, étonnants d’éclat sous le front haut que surmontaient les cheveux taillés en brosse :

— Je vous crois, Jean-Loup.

Pendant que le jeune homme s’étendait, un peu calmé, mais songeant encore et toujours à Catherine, Robin Muscat se rendait chez le commissaire central de Joigny.

Tout de suite, on lui montra les pièces à conviction.

Muscat caressa, rêveur, le plumage d’un passereau raidi, trouvé dans la vallée, non loin des corps inertes de Jean-Loup et de Catherine.

— Et voici, dit un secrétaire, les fleurs des champs, l’épi de blé, les cerises sauvages...

Muscat regarda tout cela.

Fruits et fleurs desséchés, noircis, meurtris.

D'après le rapport des experts, aucune erreur n'était cependant possible. Ces végétaux avaient subi les assauts d'une température extrêmement basse, brusquement, alors qu'ils étaient en pleine maturité.

— Puis-je entendre le témoignage, maintenant ?

Un magnétophone reproduisit, pour Muscat, la déposition d'un cultivateur, puis celle d'un braconnier qui avait trouvé les deux jeunes gens.

Le premier pensait avoir été victime d'un mirage. Il connaissait bien ceux de l'Afrique et pensait que, pour une raison inconnue, il avait eu la vision de quelque paysage lointain, polaire, ou tout au moins scandinave ou finnois. Mais, pendant quelques instants, il avait aperçu la vallée couverte de neige. De très loin. Mais il l'avait vue. Ou cru voir.

Quant au braconnier, bien qu'en état d'illégalité, il s'était racheté en donnant l'alerte. L'hélico de la gendarmerie était promptement venu au secours de Jean-Loup et de Catherine. Les gendarmes avouaient avoir remarqué une certaine humidité dans la vallée. Mais le soleil y régnait normalement et au premier abord rien ne semblait insolite, sinon que le couple était en mauvais état.

Ce n'est qu'ensuite, et tandis que les médecins constataient que Catherine et son compagnon semblaient avoir subi un commencement de congestion dû à une baisse de thermie, avec les troubles corollaires normaux, que les enquêteurs avaient glané, dans la mystérieuse vallée, les éléments réunis au commissariat que Muscat pouvait examiner à loisir.

Depuis, il y avait foule, dans le petit bois perdu.

Mais personne ne voyait plus rien. C'était un petit bois semblable à tous les petits bois du pays de France, au plus fort de l'été.

Muscat ne voulait pas quitter Joigny ce soir-là. Il dîna en solitaire sur les bords de l'Yonne, après s'être promené une heure durant dans les rues « bien pavées » et « mal pavées » que de prudents édiles avaient su conserver tel qu'au temps de la reine Jeanne alors que les Terriens étaient en train de voler aux plages de la Galaxie. Un représentant de la milice, cet organisme militaire et policier qui assurait la paix sur la planète-patrie, s'envola soudain de la rive opposée, soutenu par un réacteur individuel.

Il vola ainsi au-dessus du fleuve. Muscat le regardait distraitement mais le milicien vint atterrir près de lui, salua et lui tendit un pli.

— Inspecteur, un hélico arrive.

Muscat régla rapidement sa note. Entre-temps, l'hélico descendait sur la berge.

En moins de trois minutes, Muscat eut rejoint le commissariat et se fut rendu dans la salle des télécommunications.

On l'avait appelé. De très loin. Des parages de l'Etoile Polaire.

Il fallut deux bonnes heures pour qu'on pût rétablir un duplex convenable avec l'astronef *Fulgurant*. Muscat, intrigué, grillait cigarette sur cigarette, en bavardant avec le commissaire et le préposé, s'énervant parfois, puis retrouvant tout son calme.

Enfin, on toucha le *Fulgurant*, de relais en relais. Muscat et Coqdor, sur les petits écrans, se firent face à face.

Le chevalier, sans grands préambules, expliqua à Muscat ce qui venait de se passer dans l'espace lointain.

— Dieu du Cosmos, s'écria l'inspecteur. Savez-vous d'où je viens ?

— Oui. Je le sais déjà. Une histoire de neige spontanée, en plein été, dans les coteaux bourguignons.

À des millions de milliards de lieues, ils se regardaient, silencieux tout à coup.

Ils étaient conscients de se trouver devant quelque mystère cosmique d'un mode inédit.

Puis ils se reprirent, échangèrent quelques pensées.

Après le duplex, Muscat retourna à l'hôpital. Il bondit vers le lit de Jean-Loup.

— Jeune homme, lui dit-il, je vous fais confiance. Je vous le redis. Parlez-moi de ces cylindres, de ces cocons de neige vivante, comme vous dites vous-même. Ne négligez aucun détail...

Jean-Loup, les yeux brillant de joie, comprenant que quelqu'un voulait vraiment ajouter foi à son récit, décrivit le phénomène de son mieux.

Muscat fit, à l'Interplan, qui le transmit au Présidium central du Martervénux (confédération des planètes-sœurs Mars-Terre-Vénus et satellites) un rapport circonstancié.

Il fit des rapprochements avec les événements vécus par le *Fulgurant* et demanda l'ouverture d'une enquête à l'échelon mondial.

Il n'obtint satisfaction qu'après une semaine de retard.

L'administration mondiale n'était jamais qu'une administration et la lenteur continuait à la caractériser, comme aux siècles de la préhistoire

spatiale.

Seulement, la radiotélé mondiale relata trois nouveaux faits.

La riante planète Phocca, dans la constellation de Cassiopée, avait été plongée, totalement, dans un hiver rigoureux qui avait fait des dégâts considérables, pendant deux rotations totales de ce petit monde.

En maints endroits, les Cassiopiens avaient signalé les étranges cocons vus par Jean-Loup Verlin. Là aussi, ils engendraient des zones réfrigérées.

Ensuite, cela se passa sur un satellite de Neptune. Une véritable pluie de blocs de glace, d'un poids formidable, atteignant, estimait-on, plusieurs tonnes. Un village de pionniers, en préfabriqué, avait été totalement détruit, et les victimes étaient nombreuses.

Le troisième phénomène eut, sur la Terre, un retentissement tout particulier.

Il ne se passait pas sur la planète-patrie mais sur sa voisine la plus proche de l'espace : la Lune.

Il y avait beau temps que le satellite avait été conquis en prélude aux grandes aventures cosmiques. Mais il n'en était pas moins vrai qu'on ne pouvait y vivre que dans des cités composées de maisons sphériques, à coupoles gonflables, ou dans le monde souterrain que les pionniers avaient organisé à partir d'un labyrinthe creusé par des mains inconnues, des millions d'années auparavant.

Or, sur ce monde à la surface désolée, privé de toute atmosphère, de toute hydrographie, neige et glace avaient brusquement fait leur apparition.

D'Archimède à la mer des Nuées et de Copernic à l'océan des Tempêtes, des masses glaciaires se formaient, des tourmentes de neige s'abattaient.

Les Luniens d'importation, qui ne circulaient qu'en véhicules spéciaux ou, de façon autonome, qu'avec des vêtements adéquats, avaient remarqué la présence de ces essaims de neige que Jean-Loup Verlin avait été le premier à décrire.

Le plus ahurissant fut la disparition de l'assaut glacial, qui ne laissa guère de traces et, cette fois au moins, ne fit pas de victimes.

La Terre se crut visée. Phocca et Neptune, c'était loin. Mais la Lune et la Terre, c'était trop.

Du coup, Jean-Loup et Catherine devinrent les héros du jour.

Muscat ne perdait pas de temps, lui. Il reprenait le contact avec le *Fulgurant* qui poursuivait sa croisière lointaine et les observations

s'accumulaient, au siège de l'Interplan, où grossissaient les dossiers.

Muscat était naturellement retourné à Joigny. Malheureusement il n'avait encore pu interroger Catherine.

La jeune femme, après avoir frisé la congestion pulmonaire, avait été rapidement mise hors de danger. Mais son état mental ne s'améliorait guère et elle demeurait victime de cauchemars. Elle délirait fréquemment.

Robin Muscat put l'entendre pleurer, disant que la neige voulait la tuer.

Elle réclamait souvent Jean-Loup et lui, maintenant complètement guéri, venait à son chevet, et la prévenance de son compagnon apaisait la pauvre enfant.

Le policier de l'espace contemplait le jeune couple. Ils étaient charmants, tous les deux, et il admirait la beauté saine et franche de la jeune Bourguignonne, ce fruit bien en chair qu'un mystère angoissant était venu flétrir.

Les journalistes, les cinéastes, assiégeaient Jean-Loup. Mais lui était excédé par de tels assauts. La santé de Catherine le préoccupait tout particulièrement. Depuis leur aventure, qu'il avait pu prendre lui-même bien à la légère au départ, il se sentait irrésistiblement attaché à la jeune fille. D'une promenade au beau soleil d'été était née en lui une passion inconnue et il passait de longues heures au chevet de Catherine que sa seule présence tirait de ses phantasmes.

Pourtant, il avait d'autres idées en tête. Maintenant, il se sentait résolu à tout pour percer l'énigme qui sévissait sur le monde et dont il avait été le premier témoin, la première victime.

Lorsqu'il sut que Robin Muscat allait s'embarquer pour rejoindre l'astronef qui croisait dans les régions polariennes, il prit une décision subite, ayant heureusement constaté que Catherine se remettait, que son état mental ne donnait plus aucune inquiétude.

À Paris-sur-Terre, Muscat fut bien surpris de voir arriver le jeune étudiant.

Leur conversation fut brève, décisive, Muscat étant un homme qui n'aimait guère perdre son temps.

— Vous êtes mon témoin numéro un, vous faites les sciences ex. Je pars pour l'autre bout du monde, je vous préviens...

— Je suis déjà allé en vacances sur Vénus. L'espace ne me fait pas peur.

— Mais ce que nous allons affronter, mon gars, c'est autre chose. Enfin, vous êtes décidé ? Pas de regret pour Catherine ?

Une flamme brillait dans les yeux de Jean-Loup :

— Je sais maintenant, Monsieur Muscat, qu'elle m'attendra. Et moi, je n'aurai de cesse que je n'aie percé le mystère qui a fondu sur nous.

— C'est bon. Je vais vous aider pour les formalités nécessaires.

Vingt-quatre heures après, tous deux quittaient la Terre par astrobus subspatial.

CHAPITRE IV

Jean-Loup pensait à Catherine.

Du moins y pensa-t-il longuement pendant le début du grand voyage.

Muscat, expert en choses de l'espace, savait que, petit à petit, le jeune homme serait fasciné, absorbé par les grands mystères du vide. Oh, certes, il n'oublierait pas totalement celle qu'il considérait maintenant comme sa fiancée, une fiancée idéale, un peu mythique, surtout avec la formidable distance qui les séparait et augmentait à une vitesse vertigineuse.

Mais, comme tous ceux qui se lancent à travers la Galaxie, il serait bientôt un autre, pensait Muscat.

De relais en escale, d'astrobus en astronef de ligne, de canot spatial en soucoupe, ils franchirent ainsi des dizaines et des dizaines d'années de lumière.

Les autorités du Martervénux ne pouvaient tout de même pas mettre un navire spécial à la disposition du représentant de l'Interplan et de l'étudiant en sciences expérimentales auquel il avait pris fantaisie de l'accompagner. On leur favorisait le voyage jusqu'au *Fulgurant*, c'était déjà énorme et ils l'appréciaient à sa juste valeur.

Robin Muscat, chargé de mission, avait vu ce qu'il pouvait tirer de la présence de Jean-Loup, dans l'étude à laquelle il allait se livrer. Il était persuadé que, pour percer le mystère de ce froid spontané, la présence d'un expert, si jeune soit-il, ne serait pas inutile.

C'est sur un tel rapport qu'il avait obtenu un passeport céleste pour Jean-Loup. Maintenant, il ne regrettait pas ce geste car il avait gagné un compagnon agréable qui travaillait à ses côtés, l'aidant à classer ses notes sur les rapports parvenus de divers coins du monde, et apportant de précieux renseignements sur la façon de les étudier.

À deux reprises, le phénomène s'était manifesté de nouveau.

Pluie de glaçons géants sur une planète de la Balance, envahissement de l'hiver subit sur le monde de Koar, délicieux ensemble de planétoïdes tournant autour d'un soleil situé dans la constellation d'Hercule, et où, pratiquement, le froid était inconnu.

Les plongées subspatiales rapprochaient sans cesse Muscat et Jean-Loup des parages où croisait le *Fulgurant*.

Quand il ne travaillait pas avec Muscat, Jean-Loup s'attardait à contempler une photo en reliefcolor, une photo de Catherine, bien entendu.

Il rêvait sur le beau visage bien en chair, il l'imaginait dans le ruissellement des blés et des coquelicots.

Et puis, il revoyait le drame, il songeait à l'énigmatique essaim de flocons vivants, que Muscat soupçonnait fortement d'être le deus ex machina du bouleversement thermique spontané.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la Terre, cependant, il subissait l'emprise de cette vie vertigineuse. Muscat ne fut pas surpris de constater qu'il parlait moins de sa bien-aimée et que, petit à petit, il laissait ses regards aller plus longuement dans le grand vide, et délaissait un peu la photo en reliefcolor.

— L'envoûtement se produit... Que d'amours sont mortes, lorsqu'un des deux s'élance à travers l'espace, presque hors du temps... Il ne faudrait pas qu'il restât trop longtemps loin de la Terre...

Le spectacle sans cesse renouvelé, de l'immensité noire où flambaient les soleils bouleversait Jean-Loup. Son premier voyage Terre-Vénus-Terre était bien simple, eu égard à une telle randonnée.

— Vous aviez pris un astronef de banlieue, disait Muscat, maintenant, c'est la grande ligne.

— Malheureusement, disait Jean-Loup en riant, que de changements.

— Et nous finirons par un vrai tortillard. À notre dernière escale, il nous faudra rejoindre le *Fulgurant* par nos propres moyens.

— Et comment cela, Monsieur Muscat ? Plongerons-nous dans le vide ?

— Ce sera plus simple. Après le Centaure, Orion, Bételgeuse, Bellatrix, Cassiopée, et les dernières plongées subspatiales qui nous font franchir, en quelques secondes, des distances dont le chiffre vous fait frémir, nous arriverons à la dernière planète visitée par le *Fulgurant*. Un monde situé dans la direction polarienne. Là, nous fréterons un canot spatial, engagerons un pilote, et nous tenterons de retrouver le croiseur terrien dans l'espace.

— Diable, dit Jean-Loup, après être resté bouche bée pendant une demi-minute, alors que Muscat allumait une cigarette en riant, il me semble que c'est risqué...

— Mon jeune ami, il ne fallait pas venir.

— Mais je ne regrette rien. Je dis seulement...

— Que c'est risqué. C'est le mot. Mais nous devons retrouver le chevalier Coqdor, confronter nos points de vue et découvrir, si c'est possible, l'origine, et le point central, du mystère qui désole l'Univers...

— Bon. Mais rien ne prouve qu'il se trouve justement par-là.

— Si. J'ai au moins une présomption. Jusqu'alors, les phénomènes se sont produits dans diverses planètes : Terre, Lune, Phocca, Neptune, etc. La seule rencontre spatiale a été celle de l'astronef d'Éridan. Jusqu'à nouvel avis, elle peut être accidentelle, tandis que les autres...

Jean-Loup écoutait attentivement :

— Les autres, ne sont-ce pas des accidents aussi ?

— Ce qui vous est arrivé ? Et ces bombardements de planètes par un groupe d'icebergs ? Non, Jean-Loup. JE CROIS QUE CELA EST VOULU.

Jean-Loup bondit :

— Vous penseriez qu'une volonté ?...

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas le hasard, croyez-moi. Quelqu'un, une entité, un être, un dieu ou un démon, tente quelque chose. Son pouvoir semble illimité en raison des distances formidables séparant les lieux où il attaque. Mais la rencontre fortuite d'un cosmonef et d'une banquise, ça, c'est peut-être involontaire...

— Et dans ce cas, vous penseriez que le centre du problème se trouve justement dans les régions voisines – avec la relativité spatiale – du lieu de la catastrophe du navire Éridanais ?

Muscat frappa sur l'épaule de Jean-Loup et lui offrit une cigarette :

— J'ai eu raison de vous emmener, garçon.

Il alla regarder par la grande baie de déplex de l'astronef, rêva un instant devant les étoiles lointaines.

— Quelle nouvelle menace sur le monde ? Quelle force inconnue se manifeste encore ? Depuis que les hommes vont d'un monde en l'autre, des puissances se déchaînent. Nos ancêtres, rivés à leur sol, étaient sans doute plus tranquilles.

— Ne regrettons rien, s'écria Jean-Loup, enthousiaste. Le rôle de l'homme n'est-il pas de régner sur le Cosmos, pour lequel il a été créé ?

Muscat sourit et ne répondit pas.

Il aimait ces élans juvéniles et s'attachait à son poulain au fur et à mesure qu'il découvrait cette âme vibrante et sans fausse pensée.

Cependant venait le moment de quitter le dernier astronef de ligne.

On était encore bien loin de la Polaire, mais déjà Muscat était attendu sur la petite planète Azoara.

Les autorités l'accueillirent dignement, ainsi que son jeune compagnon, comme représentants de la Terre. Jean-Loup n'en revenait pas. Il avait entrevu, brièvement, à chaque escale, des mondes bleus, verts, pourpre, arides ou fertiles, richissimes ou désolés. Il avait découvert des hommes monstrueux ou semblables à des Pygmées, des races incroyablement diverses, des animaux et des plantes défiant toute imagination. Certes, comme tous les étudiants de son siècle, il avait des lumières de tout cela, mais il se devait d'avouer que l'illustre Claude Bernard avait bel et bien eu raison de dire que rien ne valait la méthode expérimentale.

Il sut aussi que, partout, les hommes étaient les hommes en dépit de grandes différences morphologiques.

Azoara était habitée par un peuple d'Albinos, civilisé quelques siècles plus tôt par une race très évoluée originaire de Sirius, et qui avait apporté la sagesse et la technique.

Jean-Loup fit donc connaissance avec le pilote mis à leur disposition, un jeune Albinos – du moins sut-on qu'il était jeune car ils paraissaient se ressembler tous.

Grand, incroyablement mince, avec sa peau blanche, ses yeux rouges, ses cheveux incolores, il n'était vraiment pas beau. Pourtant, c'était encore un homme. Il parlait le spalax, que Jean-Loup avait quelque peu étudié à l'université de Paris-sur-Terre.

Il avait un nom compliqué, quelque chose comme Oxxalivayam, mais Muscat, pratique, proposa de l'appeler Oxxa, ce que Jean-Loup adopta aussitôt.

Un canot spatial, d'un modèle inconnu de Muscat qui avait cependant beaucoup bourlingué dans le Cosmos, s'enleva d'Azoara. C'était une création des ingénieurs de Sirius, capable, en dépit de ses petites

dimensions, d'un rayon d'action d'autant plus illimité qu'il pouvait plonger subspatialement.

Les duplex avaient été établis le plus souvent possible avec le *Fulgurant*, si bien que Muscat put dire à Jean-Loup qu'il le présenterait avant vingt-quatre heures de cadran (le temps n'existant pratiquement plus en dehors des mesures des aiguilles) au chevalier Coqdor.

Malheureusement, quelques tours de cadran plus tard, Oxxa éprouva quelques difficultés pour rétablir le contact.

Si le canot spatial se comportait admirablement et avait déjà parcouru quelques millions de kilomètres depuis l'envol d'Azoara, le *Fulgurant* ne répondait absolument plus aux appels.

Muscat suggéra à Jean-Loup de mettre son nez dans les appareils de sidérotélé :

— Je ne sais pas si c'est absolument votre partie, mais...

— Nous avons un peu étudié la question, au cours de ces dernières années scolaires.

Jean-Loup, d'ailleurs, y perdit son latin et, comme disait Muscat, son spalax.

Les cosmonautes en vinrent à supposer que, depuis un moment, l'astronef du commandant Martinbras naviguait en plongée subspatiale.

Dans ce cas, rien d'étonnant à ce que les ondes radio ne puissent lui parvenir. Ce n'était d'ailleurs qu'une question de patience, les manœuvres de ce genre ne pouvant s'éterniser sans grand danger pour le navire et son équipage.

Cependant, l'Albinos guidait ses deux compagnons dans une direction qui prenait la Polaire pour axe. Par la suite, on verrait à modifier la route mais, pour cela, les indications transmises par le *Fulgurant* seraient indispensables. Comme on était encore loin des régions spatiales où évoluait le navire qui emportait Coqdor, Muscat estimait qu'on ne risquait rien en poursuivant la route à une allure qui approchait celle de la lumière.

L'homme de l'Interplan, bientôt, donna des signes d'inquiétude.

Le silence du *Fulgurant* l'inquiétait.

Silence qui se prolongeait. Jean-Loup était totalement saisi de vertige. Jusque-là, il avait navigué sur de grands navires de l'espace qui, à peu de chose près, rappelaient les paquebots qui évoluaient sur les océans de tous

les mondes connus et à bord desquels la vie des passagers était des plus agréables.

Sur le canot, c'était autre chose.

Non seulement, en raison de l'étroitesse des lieux, se trouvait-on dans une ambiance bien plus militaire que touristique, mais encore l'étudiant en sciences expérimentales de l'université de Paris-sur-Terre pouvait-il constater combien les trois hommes se trouvaient perdus dans l'immensité cosmique.

On ne sentait plus la chaleur humaine de plusieurs dizaines ou plusieurs centaines d'humanoïdes, fussent-ils originaires des constellations les plus éloignées. On était là, tous les trois, sur ce malheureux petit engin qui, en dépit de ses grandes qualités techniques et de son vaste rayon d'action, n'en était pas moins qu'un petit fragment de métal lancé dans les vides effrayants séparant les étoiles les unes des autres.

Muscat, pourtant, ne l'avait pas leurré.

Dès le départ, il lui avait représenté ce qui l'attendait et quelles terreurs peuvent naître parfois chez les cosmonautes ainsi perdus.

Jean-Loup, encore sous le coup de l'étrange aventure de la vallée enneigée en plein été, stimulé par sa passion naissante pour Catherine, avait déclaré tout braver.

Maintenant, sa jeunesse reprenait le dessus. Peu expérimenté sur la vie, il éprouvait souvent des frissons désagréables en contemplant ces étendues – si le terme avait encore un sens – ce vide impressionnant autour du malheureux petit canot.

Il tentait d'évoquer Catherine, comme un antidote, un exorcisme contre l'envoûtement des gouffres insensés dans lesquels il s'était jeté.

Et l'image de la fille fraîche et saine fuyait, lui échappait. Son imagination ne projetait plus aucune image sur ce fond plus que noir où luisaient les bijoux des soleils, qui paraissaient immobiles et fixes comme des fanaux.

Le vagabondage de la pensée était en quelque sorte annihilé. On ne voyait pas plus avant, on ne voyait que cela. Ce vide, c'est-à-dire rien.

Le fond noir n'était qu'apparent et fuyait sans cesse. Jean-Loup avait froid au coeur en pensant qu'il n'y avait plus de limites devant lui et que ces soleils, il pouvait les dépasser comme il en avait déjà dépassé un certain nombre de millions depuis son envol de la Terre.

La peur commençait à l'étreindre.

Il ne disait rien. Il n'osait se confier à Muscat, bien qu'il eût découvert, sous le flegme apparent, sous le masque froid et souvent caustique du policier, un sens humain généreux et profond. Quant à l'Albinos Oxxa, encore qu'il ne fût nullement antipathique, Jean-Loup ne se voyait pas en train de lui parler intimement.

Oxxa, d'ailleurs, était assez peu émotif, semblait-il. Il se contentait de mener le canot avec conscience, ne dormant que quelques heures au cours desquelles Robin Muscat, familiarisé avec les choses de l'espace, prenait la direction en main, sous l'œil intéressé de Jean-Loup.

Ensuite, reposé, restauré, très calme, l'homme à la peau blafarde se remettait aux commandes. Il ne tardait pas à dire qu'on ne pouvait toujours pas joindre le *Fulgurant* et qu'on fonçait, sans savoir où on allait.

La Polaire était loin, à des milliards de lieues, bien qu'elle servît de point de repère. Alentour, il n'y avait rien. Du moins rien de connu.

Petit à petit, tout cela s'infiltrait en Jean-Loup. Oublié, Paris-sur-Terre, la famille, les amis, le monde vivant...Oubliée Catherine !

Oui, il en était là. Le vertige augmentait sans cesse. Un vertige lucide. Un sens du rien, du néant, du vide, de l'abstrait, du non-être, qu'aucun métaphysicien rhéteur n'aurait jamais pu lui inculquer du haut de sa chaire, avec de pompeux discours.

Il était perdu, isolé. Car il sentait bien que ses deux compagnons, s'ils gardaient leurs réflexions pour eux, devaient éprouver quelque chose d'analogue.

Jean-Loup voyait ce fond de ciel qui n'était rien et qui fuyait devant lui alors qu'il s'y enfonce à vitesse insensée.

L'absurde de la situation, la carence des mots à exprimer les pensées, le néant même de ces pensées, l'étreignaient horriblement.

— Quelque chose ! Qu'il se passe quelque chose !

Il fut exaucé. Oxxa annonça, sur l'écran radar, l'approche d'un monde inconnu.

Jean-Loup sentit son cœur bondir de joie. Une planète, un refuge. Un sol où poser ses pas, et plus cette lancée dans l'immensité annihilante.

À l'œil nu, ils virent, un peu plus tard, un point brillant. Ce n'était pas un soleil, mais une petite planète. L'astre dont elle dépendait n'avait pas encore été situé par les cosmonautes, quand ils en furent assez proches.

Mais cette brillance intriguait Robin Muscat.

Bientôt, ses observations portèrent leurs fruits. Et il put déclarer à Jean-Loup et à Oxxa :

— Une planète de type terrien, philohumaine. Mais totalement recouverte d'une couche de glace, d'un amoncellement de banquises. Tout est gelé, alors que les contrôles attestent un sol fécond, une végétation luxuriante, la présence de vie animale et probablement humaine. Attendons-nous au pire. Je pense que ce monde est victime, comme plusieurs autres, d'une attaque du froid, de ce froid mystérieux et agissant, dont vous avez été le premier, Jean-Loup, à constater les effets.

CHAPITRE V

Lentement, le canot descendait, conduit de main de maître par Oxxa.

Le sol de la planète inconnue semblait venir à la rencontre des astronautes. C'était une véritable féerie et cependant Jean-Loup en éprouvait une profonde angoisse.

Muscat, lui, demeurait sombre. Il avait vu tant de spectacles à travers ses randonnées spatiales. Certes, il eût pu apprécier, en esthète, la splendeur blanche de ce monde artistement enrobé de givre, mais il savait que ce n'était qu'un effet de l'ennemi mystérieux.

Le ciel demeurait d'ailleurs très pur, d'un bel orangé clair tirant à peine sur le mauve, ce qui attestait, avec la douceur de l'air, un temps printanier. D'ailleurs, l'astre tutélaire éclatait au zénith et ses rayons tombaient sur la soucoupe qui, engagée dans l'atmosphère tiède, commençait à chauffer, ce dont ses occupants ressentaient les effets.

Et pourtant, neige et glace désolaient le paysage.

L'engin se posa. Les contrôles attestaient un monde parfaitement habitable. Les trois hommes sortirent un instant après, ayant revêtu des combinaisons spéciales, dites d'escale, souples et résistantes comme des armures. Toujours prudent, Robin Muscat avait exigé qu'on prît des armes et qu'on ne s'éloignât pas de leur petit navire.

Sous le soleil, ils transpiraient déjà.

Cependant, ils marchaient sur la neige. Autour d'eux, un silence absolu régnait. Et tout était blanc, de ce blanc éblouissant, merveilleux, écœurant à force de monotonie. Blancs, les grands arbres, aux espèces inconnues et difficilement décelables. Blanc, le sol. Blancs, les collines et les rochers. Et de vastes étendues glacées indiquaient des lacs et des cours d'eau, tous figés par l'absolu du grand froid.

Il était hors de doute que le climat, la saison, le type planétaire, tout criait un monde joyeux et vivant et que cette chape blanche ne pouvait être que contre nature.

Ils avançaient, lentement, sans parler.

Tous trois, même Oxxa qui connaissait les prémices de l'aventure, avaient la même idée, sans se la communiquer.

Ils pensaient que, d'un instant à l'autre, ils pouvaient se heurter à l'adversaire, à l'ennemi du cosmos, à un de ces essaims neigeux, vivant d'une vie effrayante, qui semblaient à l'origine du désastre.

Jean-Loup jeta cependant un cri en montrant, à ses compagnons, des corps étendus, recouverts d'une carapace glacée.

— Des humains...

Totalement ensevelis par une sorte de sarcophage que le gel leur avait constitué, il y avait là cinq hommes et deux femmes. L'une d'elles serrait un enfant contre son sein.

Immobiles, visages bouleversés, les cosmonautes regardaient les victimes.

On ne pouvait plus rien pour elles sans doute. Le froid maudit les avait gelées sur place, créant autour d'elles, sur elles, l'horreur blanche qui ne pardonnait guère.

Jean-Loup claquait des dents et ne pouvait détacher ses regards du triste groupe humain.

Muscat s'en aperçut :

— Eh bien, garçon, dit-il un peu rudement, il faut réagir !

— Pardonnez-moi. Je pensais, Catherine et moi... L'homme de l'Interplan fronça le sourcil :

— Tiens, mais c'est vrai. Vous vous en êtes sortis tous les deux. Comment se fait-il ?

Car on avait retrouvé Catherine et Jean-Loup, mais, s'ils avaient reçu un bon coup de froid, du moins n'avaient-ils pas péri dans ces cercueils de glace qui sévissaient ici.

Il songea que, sur Terre, l'expérience ennemie avait été de courte durée puisque, en dehors des deux jeunes gens, un seul témoin avait cru percevoir le phénomène dans la vallée bourguignonne.

— Cela cesse donc à volonté, et d'un seul coup. Qu'on ne me dise pas que c'est par hasard. Il y a autre chose, autre chose...

Il s'exaspérait en y pensant. Un ennemi sans visage, redoutable, aux moyens formidables, se manifestait à travers la galaxie, et ce défenseur de l'ordre se disait qu'il faudrait sans doute une lutte acharnée pour le vaincre, si seulement on arrivait à le démasquer.

Ils virent des animaux, mammifères emplumés et singuliers amphibiens, mi-poissons mi-oiseaux, toute une faune extrêmement curieuse, mais à l'état glacé. Il y avait de quoi faire bondir le cœur d'un cosmonaturaliste, de telles créatures étant rares à travers le monde.

Hélas ! tous ces êtres étaient figés, immobiles, sertis d'une pellicule transparente et froide. Ils progressaient tous trois dans un décor de cauchemar magnifique, ce cauchemar blanc que Jean-Loup avait été, avec Catherine, le premier homme à découvrir dans l'univers.

Et pourtant, il faisait très bon, voire chaud et la lumière triomphait, émanant d'un soleil bleuté, relativement proche, qui créait dans l'air très pur ces tons d'orange et de mauve qui se jouaient sur le monde de gel et y jetaient des touches d'une beauté à arracher des cris d'admiration.

Pourtant, ni Muscat, ni Jean-Loup, ni le calme Oxxa ne s'enthousiasmaient.

Ils avaient revu des humains, et de ces curieux animaux, tous sous leur froid et mirifique linceul et cela les désolait.

— Il faut retourner à la soucoupe, dit Oxxa, nous en sommes déjà trop loin.

Il palpa, par instants, un petit appareil à sa ceinture. C'était un contrôle radio, branché sur l'engin spatial. Ainsi, même à distance, le pilote responsable pouvait en connaître la position et vérifier si rien n'était arrivé.

— Oui, dit Muscat, nous ne pouvons rien. Revenons.

Ils firent demi-tour.

Presque aussitôt, l'essaim se manifesta.

Il apparaissait entre deux immenses rangées d'arbres, géants blancs, sortes de compromis entre le sapin et le bananier, offrant des feuilles immenses au long des étages naturels de branchages. Ces végétaux, d'une espèce sans doute rarissime, dissimulaient la chose aux regards des cosmonautes et ils l'avaient dépassée sans la voir.

Un instant, ils contemplèrent l'ennemi.

C'était bien ce que Jean-Loup avait déjà vu, et décrit, et que des rapports divers avaient également signalé.

Cylindrique, ou à peu près, plus haut qu'un homme, l'objet paraissait bien un conglomerat de flocons autonomes, mais vivants et singulièrement vibrants, mais en silence.

Cela oscillait, tournait, revenait, allait de long en large, puis se mettait en marche, très vite.

Les trois hommes observaient l'essaim. Soudain, il parut foncer sur eux.

— Ne tirez pas, hurla Muscat, comprenant le danger.

Trop tard. Oxxa avait réagi.

L'Albinos, sans broncher, braquait son pistolet désintégrateur, et le redoutable rayon infrarouge pointait au centre de l'objet vivant.

Le jet de feu perça l'essaim, qui parut littéralement éclater.

Mais les cosmonautes ne reçurent aucune éclaboussure. Tout se volatilisa immédiatement.

— Oxxa, gronda Muscat, il ne fallait pas. Il...

Jean-Loup posait la main sur le bras de l'inspecteur interplanétaire :

— Oh ! Regardez !

Et tous trois virent.

C'était ahurissant.

D'un seul coup, sur le paysage, l'emprise blanche diminuait, disparaissait.

On eût dit que la chape de glace qui régnait fondait sous l'impulsion d'une chaleur effroyable, qui n'existait absolument pas. Les arbres se dressaient à l'état naturel, le sol reprenait un aspect normal et, ce qui était plus stupéfiant encore, la vie se manifestait. De petits animaux couraient au ras du sol et des oiseaux s'envolaient des fourrés et des plus hautes branches.

— Mais alors, mais alors, répétait Jean-Loup, qui allait de surprise en surprise.

Oxxa, le premier, donna l'alarme :

— À la soucoupe. Voyez... l'eau !

Au fur et à mesure que la planète reprenait son aspect normal – et cela allait extrêmement vite – une hydrographie abondante naissait.

Déjà, les trois hommes marchaient dans des eaux bouillonnantes. Le sol n'était plus blanc et gelé, mais inondé. Un ruissellement insensé se manifestait. Une pluie diluvienne, qui ne tombait pas du ciel et des nuages, mais des innombrables végétaux formant les forêts de ce monde.

Oiseaux et animaux se débattaient dans ces torrents qui se formaient partout. De surcroît, les lacs et les rivières, brusquement débarrassés de leur carapace glacée, débordaient et un véritable mascaret roulait entre les trous des bois les plus proches, menaçant les cosmonautes.

Mais tout était prévu lors des escales interplanétaires. Chaque combinaison était munie d'un réacteur autonome.

Les trois hommes s'envolèrent.

À une dizaine de mètres du sol, ils foncèrent en direction de la soucoupe, échappant à l'inondation spontanée, consécutive à la disparition subite de l'emprise blanche.

— Le cauchemar blanc est terminé, grognait Muscat, maintenant, c'est un autre danger, le cauchemar de la noyade...

En effet, partout, l'eau ruisselait, bouillonnait, grondait, engendrant des fleuves inconnus et des lacs insolites, où se perdait la gent animale.

Ils crurent même apercevoir des humains qui se débattaient et escaladaient à la hâte une colline pour se mettre à l'abri.

La soucoupe stagnait dans quelques pieds d'eau. Bien entendu, sa parfaite étanchéité l'avait sauvée du péril. Oxxa ouvrit rapidement le sas-coupole et ils purent, à l'aise, abandonner les combinaisons qui leur avaient permis ce petit vol salutaire.

Autour d'eux, par la transparence de la coupole, ils voyaient la planète inondée, et d'autres créatures humaines, sommairement vêtues comme celles qu'ils avaient vues mortes, qui échappaient à la fureur des eaux en grimpant après les bananiers-sapins. Les mammifères volants s'enfuyaient lourdement et les êtres voués au sol avaient toutes les peines du monde à s'arracher au torrent, nageant et se débattant.

Muscat, qui observait tout cela tandis qu'Oxxa s'apprêtait au départ, s'écria soudain :

— J'ai compris, il me semble...

— Monsieur Muscat, dit Jean-Loup, quand Oxxa a tiré sur l'essaim vivant, il a libéré la planète, n'est-ce pas ?

— Oui, exactement du moins est-ce ce que je crois. Toutes ces créatures, humaines ou animales, n'étaient pas mortes. Mais prises sous le linceul glacé, elles étaient en état de vie suspendue. Tout le mal vient donc de cet essaim, de ce cocon de neige où la force mystérieuse est concentrée. Oxxa a

brisé le maléfice, détruit le centre magnétique qui provoquait cet état de désolation...

Oxxa faisait signe qu'il était prêt. Muscat ordonna de partir.

La soucoupe s'éleva.

Avant de piquer vers le ciel, ils purent apercevoir une vaste contrée de la planète. Les forêts scintillaient sous le soleil, qui faisait jouer les innombrables gouttes qui y adhéraient encore. Partout, les eaux roulaient et humains et animaux fuyaient. On voyait que, chez les uns et les autres, les mouvements étaient encore gourds, peu aisés.

— Ils se sont réveillés de leur torpeur. Ce froid ne tue pas, il cause sans doute des accidents (comme vos engelures, Jean-Loup), mais, du moins s'il ne sévit pas longtemps, on peut lui échapper encore.

Jean-Loup cogna du poing, avec colère, contre le cockpit :

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien, jeune homme. Du moins ai-je appris quelque chose, grâce au réflexe d'Oxxa, que je voulais d'ailleurs lui interdire. Tout le mal vient d'un de ces essaims de neige, semblables à celui que vous avez été le premier à repérer.

— Une chose que je comprends mal sur Terre, chez nous, la neige et la glace ont disparu d'un seul coup, mais sans inondation.

— Parce que, sans doute, la volonté agissante sait se contrôler et ne laisse pas de traces en temps normal, si je puis dire. En ce qui nous intéresse, Oxxa a détruit, tué peut-être, l'élément moteur. D'où accident. D'où, non effacement pur et simple, mais désagrégation par un processus naturel de la chape de glace. Fonte, naissance d'un formidable volume d'eau et par cela : inondation.

— Je pense que vous avez raison.

Cette escale avait donc apporté des renseignements d'importance. Muscat jugea bon d'envoyer des rapports par messages aux autorités galactiques. Mais les communications devenaient de plus en plus difficiles et il dut remettre ce projet à plus tard.

Plusieurs tours de cadran encore. La planète gelée et libérée par le coup de pistolet d'Oxxa n'était qu'un souvenir. La soucoupe fonçait toujours dans l'axe polarien. Maintenant, les cosmonautes se retrouvaient en plein vide, loin, semblait-il, de tout corps céleste. Les étoiles étaient lointaines, et on entraînait, pensait Muscat qui connaissait bien l'espace, dans une de ces

contrées encore jamais traversées par les astronefs, où tout est mystère, où des lois sans doute naturelles mais encore non observées par les humanoïdes régissent une portion de galaxie jusqu'alors fermée aux explorateurs.

Ce qui inquiétait le policier de l'espace, c'est que le contact avec le *Fulgurant* demeurait impossible.

Muscat ne disait rien mais il pensait qu'on pouvait continuer à naviguer ainsi jusqu'à la fin des siècles. Certes, le carburant ne manquait pas, les moteurs à ions et les réacteurs, puisant leur stimulant dans la photonisation universelle, pouvant marcher indéfiniment. On avait des provisions et des armes. Mais leur mission deviendrait stérile sans la rencontre avec Coqdor et Martinbras.

Jean-Loup retombait dans ses rêveries angoissées, où il se désolait de constater que, ayant littéralement changé de monde, il n'arrivait plus à fixer sa pensée sur l'image de Catherine.

Très longuement même, il demeurait dans un oubli total de celle qui, sur la planète-patrie, mettait son sang en feu.

Muscat réfléchissait au mystère de la neige vivante. Oxxa, toujours imperturbable, continuait à mener la soucoupe comme s'il eût dû aller aux frontières de la galaxie.

Toute communication était devenue impossible, la radio ne captant pratiquement plus rien. On était « trop loin », dans une de ces régions célestes veuves de planètes où la vie ne semble pas devoir se manifester, une contrée où les cosmonautes répugnent à s'engager.

La lumière même semblait anormale et les rares étoiles encore visibles diffusaient une clarté étrange, fantomale.

Vint le moment où Oxxa, loyalement, dut reconnaître qu'il s'était égaré et qu'il ne trouvait plus l'axe de la Polaire, qui lui servait de guide depuis le départ d'Azoara.

— Je n'ai pas de reproches à vous faire, Oxxa. Nous sommes victimes d'un sortilège spatial. Il va falloir nous sortir de là.

Comment ? C'était une autre question.

Jean-Loup avait très peur mais il s'efforçait de ne pas le montrer.

La vie cosmonautique le passionnait, certes, mais il en découvrait les périls et il se disait que, peut-être, ils allaient périr, comme des damnés de

l'espace, dans cet univers sans limites, la soucoupe semblant tomber dans un gouffre sans fin.

Tout devenait imprécis, et on n'apercevait plus que des points de lumière très ténue. Eux-mêmes étaient baignés, à bord, d'une clarté anormale, et trempaient dans une sorte de myopie permanente, êtres et choses sombrant dans le vague, semblant impalpables.

Leurs voix devenaient bizarres, se perdant en harmoniques voilées, et, petit à petit, ils croyaient entrer vivants dans un mystère de mort.

Et puis, enfin, après des tours de cadran et des tours de cadran, le radar démontra la présence d'une étoile.

La joie revint en eux. Quelle était-elle ? Ils l'ignoraient. Mais tout valait mieux que de demeurer dans ce gouffre d'imprécis.

La soucoupe fonça vers le soleil ignoré.

C'est alors qu'il commença à faire froid. Très froid.

Les réacteurs chauffaient, mais inutilement. Si l'engin avançait normalement, tout devenait glacé, à bord. Bientôt, ils ne purent lutter contre le froid ambiant. L'air se glaçait et un peu de neige se condensait tout près des hublots. Grelottants, la peau gercée, les trois cosmonautes connurent des heures étranges.

Muscat pensait que le phénomène cesserait au fur et à mesure qu'on se rapprocherait du soleil inconnu. On commençait à le distinguer plus nettement, même à l'œil nu. Une belle étoile d'un rouge éclatant, aux tons très rares dans l'univers.

Le froid devint insupportable. Jean-Loup tremblait sur sa couchette. Oxxa avalait des boissons thermiques qui ne parvenaient pas à le réchauffer.

Muscat pestait. Il avait froid comme il n'avait jamais eu froid.

Et pourtant, ils filaient à une vitesse fantastique qui les précipitait vers le mystérieux soleil pourpre.

Quel gouffre, quel abîme les attirait-il ? Certes, le froid règne le plus souvent dans les solitudes du vide, mais les engins qui s'y déplacent gardent leur thermie intrinsèque. Alors ?

Enfin, Jean-Loup, voulant mettre sa petite science à profit, lutta pour se relever, et se mit au travail. Les mains dans des moufles, claquant des dents, non d'effroi, mais parce que son sang se glaçait, il tenta d'analyser la lumière qui les baignait, émanant de l'étoile vers laquelle ils cherchaient un refuge.

Il crut comprendre, s'y refusa d'abord, puis cria enfin, parce qu'il ne pouvait plus se retenir :

— C'est cette lumière qui refroidit tout. Contrairement à ce qui se passe partout dans le cosmos, le foyer lumière-chaueur produit un effet réfrigérant...

Et, tendant le doigt vers l'escarboucle géante qui illuminait le ciel, il dit, pour Muscat et pour l'Albinos :

— Regardez, nous allons vers un soleil de lumière inversée... un véritable soleil de glace...

CHAPITRE VI

Jamais sans doute des yeux humains n'avaient contemplé un tel soleil.

Muscat, Jean-Loup et Oxxa, fascinés, poursuivaient leur route vers l'astre inconnu qui se révélait à eux.

Sans doute cette progression était-elle lourde de conséquences, fertile en périls inédits. Cependant, ils allaient toujours.

L'Albinos ne songeait nullement à arrêter le mouvement de la soucoupe volante et ni Muscat, ni son jeune compagnon ne l'y encourageaient.

Ils se trouvaient devant une énigme, une de ces grandes énigmes que le cosmos propose aux hommes et dont, jusqu'à la fin des siècles, allant de galaxie en galaxie, ils ne pourront déchiffrer tous les mystères.

Leur engin filant presque aussi vite que la lumière, ils se rapprochaient sensiblement de l'étoile inconnue. Et, au fur et à mesure qu'ils franchissaient d'incommensurables distances, elle se révélait à eux dans sa redoutable beauté.

Le froid, ils ne le sentaient guère. Pourtant, il régnait sur leur petit vaisseau spatial. Il gelait tous les liquides, il meurtrissait leurs visages, il condensait l'atmosphère interne en un givrage rapide le long des hublots et de la coupole, si bien qu'ils devaient faire fonctionner en permanence le système d'essuie-glaces thermique, branché sur les moteurs, pour permettre la visibilité.

Rubis titanesque, l'astre offrait une rutilance dont le spectre jouait curieusement, selon l'angle sous lequel ils le voyaient.

Tantôt il flambait comme le cratère d'un volcan insensé, ou bien il prenait des tons plus violacés, aux douceurs de mauve, et tantôt il fonçait vers le rouge le plus sombre avant de revenir à des tons atténués, quoique encore vivaces, et toujours enchanteurs.

Mais ce soleil, ce feu céleste, cette étoile, ne faisait qu'engendrer le froid.

Les cosmonautes, saisis dans son rayonnement, à moins d'une heure de lumière sans doute, en subissaient l'immense fascination, car ses dimensions devaient être gigantesques et approcher Antarès ou Aldébaran.

Ils ne parlaient plus. Ils regardaient, sans souffrir du gel qui sévissait dangereusement à leur bord.

Baignés de clarté, irradiés d'une dangereuse émanation photonique, inverse de celle qui obéit à la norme de l'univers, les Terriens et l'Albinos se jetaient, comme des insensés, dans l'éblouissement du soleil de glace.

Car Jean-Loup ne se trompait certainement pas. Ce qui provoquait l'incroyable refroidissement, ce qui devait, dans cette portion de l'espace, faire régner une température qui ridiculisait ce que les savants de la planète-patrie avaient cru pouvoir appeler le zéro absolu, c'était incontestablement le fait de la nature de cette étoile, défi aux règles cosmiques.

Totalement subjugués, ils allaient, ils allaient. La soucoupe, dirigée par Oxxa, fonçait et, s'ils continuaient ainsi, ils tomberaient sous la force gravitationnelle du soleil pourpre, ils ne pourraient plus s'en arracher.

Alors ils tomberaient.

Sur une étoile. Dans ce qui est, normalement, la fournaise d'un foyer solaire.

Seulement, ils ne périraient pas carbonisés, volatilisés par la fantastique puissance thermique.

Au contraire, ils seraient gelés, hypergelés. Leur être serait annihilé par une puissance d'autant plus redoutable qu'elle était l'inversion idéale de la force lumineuse, tout en offrant, à l'œil, un aspect semblable.

Robin Muscat s'en rendit compte le premier.

Malgré la fascination du soleil de glace, il demeurerait lui-même, un de ceux dont on disait en riant, même quand ils allaient de planète en planète, qu'ils gardaient toujours, avec la tête dans les étoiles, les pieds sur la Terre.

Il possédait la faculté – bien qu'il ne fût pas un superpsychique comme son ami Coqdor – de sentir un petit déclic en lui aux moments difficiles, une sorte de sonnette d'alarme qui le faisait réagir contre les mirages, si fréquents au cours des randonnées interstellaires.

Il se reprit donc et, si peu que ce fût, il eut froid.

Cela l'arracha à la contemplation.

Mais quand il voulut bouger, ce fut terrible. Ses membres gourds, ses doigts violacés, refusaient presque de remplir leur office.

— Jean-Loup, Oxxa, hurla-t-il, d'une gorge contractée, émettant à chaque syllabe un nuage de buée qui se changeait immédiatement en une petite neige poétique, remuez-vous, sortez de là, vous allez crever de gel.

Les trois se regardèrent et ils eurent peur de ce qu'ils voyaient.

Même l'Albinos au teint blafard, ils étaient avec des faces violettes. Leurs oreilles, à présent qu'ils s'arrachaient à la vision, se mettaient à ressentir mille pointes d'aiguille. Leurs nez étaient indolores et le liquide cristallin gelait presque à leurs cils.

Ils luttèrent, gourds, maladroits, lents, grotesques et désespérés. Ils se frappèrent, s'agrippèrent, cherchèrent à manœuvrer pour faire machine arrière. Ils déclenchèrent tous les appareils thermiques du bord pour lutter contre l'horreur froide.

La soucoupe marchait toujours et le soleil grandissait à vue d'œil, offrant son disque éblouissant, formidable gemme étincelante qui semblait un lac de sang vermeil dans son exceptionnel rayonnement.

— Ne regardez plus, parvint à dire Muscat.

Oxxa, de ses pauvres mains meurtries, réussit à donner un tour complet à la barre et l'engin, exécutant un demi-cercle dans l'espace, échappa à la lancée vers l'astre maudit.

Tout, autour d'eux, leur paraissait maintenant ensanglanté. Ils ne s'en étaient pas encore rendu compte, absorbés par la contemplation de l'étonnante étoile. La clarté régnait partout mais, maintenant, elle allait diminuer d'intensité.

Le réchauffement fut lent et difficile. Ils absorbèrent des breuvages bouillants, se frictionnèrent mutuellement, et Muscat préconisa d'avaler des comprimés à action thermique interne, prévus pour les lancées individuelles dans l'espace, là où, justement, règne le zéro absolu.

Ainsi, s'éloignant à toute vitesse du soleil de glace, encore abasourdis de cette incroyable découverte, ils reprirent un aspect normal, tandis que leur sang se réchauffait, que la circulation, très douloureuse au début, leur rendait un peu de vitalité.

Mais ils étaient gercés, crevassés, mordus d'engelures et Muscat, qui en avait vu d'autres, se mit à soigner ses deux compagnons, qui lui rendirent un service analogue.

Pourtant, l'aventure était d'importance.

— Ici, dit Muscat, est le centre probable de ce qui désole le cosmos. Il existe donc un soleil, unique en son genre, c'est probable, qui inverse la thermie.

— Mais, dit Jean-Loup, si je ne peux en douter, je ne vois pas le rapport avec la naissance spontanée d'icebergs en plein ciel, ou l'apport subit de l'hiver sur une planète en cours estival.

— Moi non plus, *boy*. Mais mon métier est de le trouver, ce rapport.

Derrière eux, ils voyaient, en se retournant parfois, l'étoile pourpre qui s'éloignait. Parallèlement, ils constataient que la soucoupe, bien que plongée dans l'espace glaciaire, retrouvait une ambiance normale.

— C'était donc bien la lumière qui refroidissait tout, et qui allait nous geler vivants.

Ils respiraient un peu. Le traitement les libérerait bientôt des effets du froid. Oxxa reprenait l'engin en main et les deux Terriens discutaient sur l'invraisemblable observation.

Ce fut le pilote qui les tira de cette passionnante discussion :

— Le radar décèle des objets bizarres. Comme des météores, mais...

Ce qui clochait, c'est que, justement, ces objets aux formes disparates, signalés par le radar, étaient invisibles à l'œil et, surtout, au télescope électronique qui fut mis en batterie.

Muscat donna ordre à l'Albinos de diriger la soucoupe de ce côté. On avait marché plus de trois heures depuis le demi-tour et le soleil de glace, à formidable distance, n'était qu'un fantôme d'étoile. D'ailleurs, si on avait échappé au gigantesque bain de lumière froide, on retrouvait l'espace triste déjà traversé, les gouffres d'imprécis et les déserts sans soleil qui les avaient conduits vers l'étoile pourpre.

Jean-Loup, étudiant les mystérieux météores, en arriva promptement à une conclusion que Muscat ne contra pas :

— Des icebergs, des banquises de l'espace, comme celles qui ont détruit l'astronef d'Éridan qui a été repéré par le *Fulgurant*.

C'était cela, sans doute. Il pouvait y avoir péril à rencontrer de pareils errants de l'espace, mais le navire d'Éridan, lui, avait été surpris par la banquise-météore, alors que la soucoupe d'Oxxa, naviguant habilement, permettrait sans doute d'observer en évitant le contact.

Du moins étaient-ils d'accord sur ce point.

Toujours prudent, Muscat mit l'engin en état de défense, au moyen d'un petit canon à laser, arme redoutable à la portée illimitée.

— Vous ne croyez pas, Monsieur Muscat, que les icebergs vont nous attaquer ? dit Jean-Loup en riant un peu pour se détendre.

— La neige ne vous a-t-elle pas attaqué, en Bourgogne ?

L'étudiant se gratta le nez, son pauvre nez encore marqué de gel. Et il ne sut que dire.

Oxxa rapprocha sa soucoupe des icebergs. Car il y en avait plusieurs. Le radar les avait détectés. Le laseradar les contacta. Le sonoradar en attesta la nature aqueuse.

— Des banquises dans la région du soleil de glace, après tout, c'est logique, dit l'homme de l'Interplan.

Jean-Loup avait peur. Il était effaré de tout ce qu'il découvrait mais à présent il était totalement possédé par l'aventure spatiale. Et c'était à peine si, parfois, la pensée de Catherine, Catherine la si lointaine, l'effleurait encore.

Ils durent se rapprocher à très courte distance pour pouvoir enfin découvrir les mystérieuses météorites de glace. C'étaient bien des banquises projetées dans le vide et qui, selon la loi universelle, progressaient dans une direction précise, quoique indéterminable pour les cosmonautes.

— Un train de bolides, en somme.

— Oui, si vous voulez bien que...Muscat, qui observait, pâlit soudain.

— Oxxa, 80 degrés bâbord. Vite ! Vite !

L'albinos obéit mais Jean-Loup, qui avait vu lui aussi, râla :

— Les météores de glace changent de direction.

À l'œil nu, on pouvait maintenant les distinguer en dépit de leur nature transparente.

La faible clarté des lointaines étoiles ne parvenait guère à les irradier, mais on était si proche. Comme des fantômes, ces montagnes d'aspect immatériel – mais cependant indurées – tournaient dans le grand vide.

Elles tournaient si bien qu'elles arrachèrent cette exclamation à Robin Muscat :

— Par tous les démons du cosmos ! mais c'est une vraie formation militaire.

— Ou un ballet bien réglé, émit Jean-Loup, qui fréquentait l'Opéra.

— En fait de ballet, mon jeune ami, il faut éviter le pas de quatre.

Car, autour de la soucoupe, trois gigantesques bolides de glace formaient un triangle parfait, si parfait qu'on ne pouvait admettre que ce fût l'effet du hasard, ou de la seule force gravitationnelle.

Les bolides-banquises évoluaient avec précision. Ils avaient quitté leur route naturelle pour encadrer l'engin des cosmonautes et, à présent, équidistants, ils lui faisaient une véritable escorte.

— Je n'aime guère cela, gronda le policier des étoiles.

Il avait l'impression, une fois encore, d'une hostilité déclarée.

Jean-Loup, comprenant lui aussi le danger, ne songeait plus aux ballerines qu'il évoquait un peu plus tôt. Son esprit lucide de jeune scientifique le mettait sur la voie de la vérité.

— Ils vont nous attaquer, râla-t-il.

Il devenait presque aussi blafard qu'Oxxa.

Mais Robin Muscat, la main sur la détente du canon-laser, ne se préoccupait plus d'autre chose que des extraordinaires fragments glaciaires.

Et quand il les vit rétrécir la surface du triangle idéal qu'ils formaient dans l'espace, il n'hésita pas à faire feu contre celui de bâbord.

Le jet thermique pénétra de plein fouet dans la masse de l'iceberg, provoquant une véritable fragmentation.

Aussitôt, les deux autres s'éloignèrent.

Muscat jeta un cri de triomphe :

— Plus d'erreur, ils sont bien vivants...

— Ou menés par une force, une volonté. Attention ! Muscat.

Les deux autres fonçaient en même temps contre la soucoupe, pour la prendre en sandwich.

Cette fois, ce fut Oxxa qui sauva la situation, de justesse, grâce à un mouvement rapide et hardi qu'il fit exécuter à son appareil, lequel échappa à l'étreinte, tandis que le coup de laser envoyé par Robin Muscat, dérégulé par la manoeuvre, se perdait dans le vide.

Mais, derrière eux, les cosmonautes pouvaient apercevoir le résultat de l'assaut et frémissaient à l'idée qu'ils venaient de lui échapper.

Les icebergs se fracassaient littéralement l'un contre l'autre, se brisant en une foule de petits météores de glace qui recommençaient à essaimer dans le vide, mais semblaient totalement désorientés.

— S'éloigner, s'éloigner à tout prix, dit Muscat.

Oxxa ne dit rien mais il lança son engin à toute allure.

Les autres icebergs, qui n'avaient pas participé à l'attaque, s'élançaient, eux aussi.

Ils poursuivaient la soucoupe et on put bientôt les voir naviguer de conserve avec le petit vaisseau spatial.

— Je peux leur échapper, dit Oxxa. En plongeant dans le subespace.

Muscat fit signe qu'il était d'accord.

À ce moment, Jean-Loup, qui luttait pour dominer la peur qui s'infiltrait de plus en plus en lui, tendit un doigt tremblant vers un point de l'espace :

— Là, entre ce grand bloc et ce petit qui semble l'accompagner comme un pilote devant un requin. Muscat regarda et fronça le sourcil.

— Un cocon...

Il y avait, flottant dans le grand vide, un de ces mystérieux objets comme celui qui s'était manifesté dans la vallée bourguignonne, et qu'on retrouvait partout où le phénomène mystérieux se reproduisait. Un de ces conglomerats vivants, ou semblant tels, qu'Oxxa avait détruit sur la petite planète qu'ils avaient visitée.

— Pas d'erreur, dit Muscat, on en retrouve un chaque fois. C'est un de ces objets... je n'ose dire : êtres, qui provoque les effets mystérieux de ce refroidissement.

Il avait fait signe à Oxxa de ralentir son action pour observer la chose.

Oxxa ne plongea donc pas et les icebergs réussirent autour de la soucoupe une formation nouvelle.

Non plus un triangle cette fois, mais un véritable cercle fait de dix éléments différents.

— Trop tard pour la plongée, dit la voix neutre de l'Albinos.

Muscat se mordit les lèvres. Jean-Loup, à bout de nerfs, éclata en sanglots.

— Non ! j'en ai assez ! Ils vont nous tuer. On va mourir là, bêtement, dans le vide, dans le néant ! c'est l'enfer ! l'enfer du soleil de glace, c'est...

Il disait des sottises. Muscat ne perdit pas de temps et lui envoya une si formidable gifle que l'étudiant en sciences expérimentales, désaxé, alla rouler contre la paroi.

— Oxxa, impossible de plonger ?

— Non, ils sont trop près.

L'Albinos très calme, ne donnait aucun signe d'émotion.

Par la coupole, Muscat jugea la situation.

Elle était désespérée. Les blocs géants se rapprochaient. Ils formaient petit à petit, non plus un cercle comme au départ, mais un véritable puzzle. On eût dit qu'une volonté mystérieuse et parfaitement lucide travaillait à les emboîter les uns dans les autres en utilisant grossièrement leurs formes de façon à provoquer l'ajustage des aspérités dans les anfractuosités, en gigantesques mortaises recevant de formidables tenons.

Une masse géante de glace, perdue en plein espace au mépris de toutes les lois naturelles connues, évoluant avec une précision et une docilité parfaites, enfermait totalement la malheureuse petite soucoupe.

Loin, très loin, brillait, comme un œil magnifique et sinistre, une étoile de pourpre qui était le soleil de glace, couvant à distance ces mystérieux et étranges forfaits.

Muscat gronda :

— Dans un instant, il sera trop tard. La soucoupe sera broyée. Mais il est encore possible...Oxxa ! les scaphandres !

L'Albinos, qui avait appris à lui faire confiance, abandonna les commandes. Au surplus, enserrée par ses ennemis géants, la soucoupe ne pouvait plus manœuvrer.

Rapidement, les deux hommes endossèrent les scaphandres de plongée spatiale individuelle, véritables petits microcosmes, munis d'armes, d'appareils respiratoires de longue durée, et outre la radio, d'un système de mobilité.

Cela fait, ils se penchèrent sur Jean-Loup. Muscat eut un soupir.

Il regrettait de l'avoir emmené. Jean-Loup était trop jeune, trop inexpérimenté. Il lui avait rendu de grands services pour l'établissement de ses rapports et de ses observations, certes, mais c'était insuffisant.

Du moins voulait-il le sauver à tout prix. Aidé de l'Albinos, il lui fit enfiler de force un troisième scaphandre. Jean-Loup, qui revenait à lui et avait subitement honte de sa conduite, se relevait, pâle, mais déjà plus résolu :

— Monsieur Muscat...

— Tais-toi, mon petit, et écoute. Dans un instant, une minute, nous serons broyés, regarde !

Jean-Loup obéit. Il ne pouvait pas aller plus loin dans la peur. On ne distinguait plus le ciel, le vide. Rien que la glace. Les blocs encastrés

approximativement les uns dans les autres formaient écran, et tout cela se rapprochait, se resserrait.

Des angles de banquises, des aiguilles de glace touchaient déjà par instants le cockpit de la soucoupe, s'y brisaient, éclataient. Mais d'autres plus formidables, ne se feraient qu'un jeu d'écraser ce microbe.

— Nous sommes perdus, dit calmement l'Albinos.

La présence de la mort rendait la dignité à Jean-Loup. Il pria, tout haut, Muscat et Oxxa de lui pardonner sa faiblesse.

— Ce n'est rien, *boy*. Maintenant, si tu vis, tu seras un homme, puisque tu ne pourras pas avoir plus peur.

— Si je vis !

— Diable du Cosmos ! il ne sera pas dit que nous serons écrasés ainsi comme des rats.

Il finit là son discours car le cockpit craquait sinistrement et la coupole éclata.

La soucoupe volante n'était déjà plus qu'une épave fracassée par un formidable choc.

Mais les trois cosmonautes s'échappaient par l'ouverture. Propulsés par leurs réacteurs, ils évoluaient entre les gigantesques glaçons, menés par Robin Muscat, et se faufilaient littéralement entre leurs ennemis.

CHAPITRE VII

Le *Fulgurant* fonçait dans le grand vide. Martinbras était soucieux et Coqdor ne l'était pas moins. Impossible, depuis des tours et des tours de cadran, de prendre le moindre message en sidéroradio et de savoir si ceux qu'on envoyait arrivaient à destination.

Aucun duplex n'avait été réalisé. Des sons vagues étaient encore parvenus pendant un moment, terriblement parasités, puis tout s'était tu.

Les cosmonautes avaient l'impression de naviguer comme naviguaient, au début du monde, les humanoïdes sur les océans de leurs planètes, chétifs, abandonnés, perdus.

Zoa allait mieux. Mais l'Eridanais, s'il manifestait une reconnaissance à la fois fervente et discrète à ses sauveteurs, redoutait, lui aussi, les suites du voyage.

Il ne semblait pas avoir tort. Les techniciens, qui, les uns et les autres, n'en étaient pas à leur première randonnée interstellaire, déclaraient n'avoir jamais constaté ce qu'on découvrait à présent.

Pourquoi l'astronef isolé semblait-il foncer, non plus dans les gouffres du rien, mais dans quelque chose qui ressemblait à de la brume, une brume légère, ténue, qui estompait les lointaines étoiles, qui plongeait les hommes et les machines, à l'intérieur du *Fulgurant*, dans des zones d'imprécis, des stagnances de vague.

On s'entendait mal, on se comprenait difficilement, les sons ne portant plus guère. Si bien que les caractères s'en ressentaient. Les humains s'irritaient, se disputaient, jusqu'à en venir aux mains, ou presque.

Coqdor dut ainsi intervenir entre Dorr et Taylor, qui se chamaillaient pour une question ridicule.

L'autorité de l'homme aux yeux verts calma les antagonistes. Ils reconnurent, mais avec lassitude, qu'ils avaient tort tous deux. Déjà, ils ne

se souvenaient plus de la nature de leur dissension.

— J’ai mal entendu ce que Taylor me disait, je deviens sourd.

— Nous devenons tous sourds, il me semble.

— Et myopes, en attendant d’être aveugles !

— En attendant surtout, gronda le bouillant et juvénile Taylor, de devenir tous fous.

Coqdor, qui n’était pourtant pas porté sur l’alcool, les réconcilia devant un verre de bourbon 2081. Mais il eut un soupir. L’Old Crow était épuisé, cette fois.

— Si nous avons encore un coup dur, Chevalier, ce n’est pas comme cela que vous nous réconforterez, dit Taylor en riant.

— Le chevalier Coqdor a d’autres forces en lui, heureusement, fit remarquer le lieutenant Dorr.

— Je crois, ami, que nous en aurons besoin. Ne trouvez-vous pas qu’il fait froid ?

C’était vrai. Même dans le navire, parfaitement climatisé, le froid pénétrait.

Devant l’échec de tout sondage au radar et aux instruments assimilés Martinbras fit appel aux facultés exceptionnelles du chevalier de la Terre. L’homme aux yeux verts se détendit, se concentra et, fermant les paupières, laissa son esprit vagabonder dans les abîmes au fond desquels évoluait maintenant le navire du commandant Martinbras.

Comme tous les voyants, il ne distinguait pas avec précision. Seulement par éclairs, des visions fugaces et souvent mutilées.

Martinbras et les officiers, et aussi l’Eridanais, qui l’entouraient, le voyaient souffrir et Râx, le monstre familier, qui semblait toujours ressentir douloureusement les moindres affections de son maître, lui léchait les mains en le regardant tristement de ses yeux jaune d’or.

— ... un gouffre de brume... le froid... Il fait froid, plus que le froid. Des banquises errantes... Un soleil... mais la lumière de ce soleil est froide.

Cette première expérience ne leur apprit évidemment pas grand-chose et Coqdor pensa s’être fatigué pour rien.

Aucun repère précis. Rien que ce soleil de pourpre dont les rayons engendraient le contraire de la chaleur, bien que normalement lumineux.

Le chevalier, de surcroît, s’étonnait et s’inquiétait de ne plus avoir de nouvelles de Muscat. La carence radio en était naturellement la cause. Où

était l'inspecteur de l'Interplan ? Normalement, depuis son départ de Paris-sur-Terre, en tenant compte des divers relais à emprunter et des plongées subspatiales entrecoupées de randonnées à bord de navires non équipés pour de tels exploits, il aurait dû déjà se trouver dans la direction de la Polaire, comme le *Fulgurant*.

Cela tourmentait si bien Coqdor que, deux tours de cadran plus tard, alors qu'à bord tous grelottaient, y voyaient de plus en plus mal, et se plaignaient de ne plus s'entendre, ce qui créait une dangereuse psychose collective, Coqdor résolut de chercher de nouveau psychiquement ce qui se passait.

Martinbras, qui avait vu tant de choses à travers les étoiles, estimait quant à lui qu'on subissait un mirage spatial. Une sorte d'attaque d'ordre mental occasionnée par une force inconnue, peut-être semblable à celle qui jetait le froid sur les planètes. Pour lui, ce n'était pas réel mais uniquement phantasme créé dans le cerveau de chacun.

Coqdor, lui, s'isola un bon moment dans sa cabine, ne supportant près de lui que le seul et fidèle Râx. Mais le pstôr, avec sa petite âme de chien, fût-il un chien fantastique, ne le gênait guère et, au contraire, le réconfortait de l'amour brut qu'il lui portait.

Coqdor, étendu sur sa couchette, nu pour être dégagé de toute servitude, fit l'obscurité.

Longuement, il demeura ainsi. Puis il fixa sa pensée sur un seul personnage, son ami Robin Muscat.

Le chevalier avait, au cours des minutes précédentes, oublié volontairement où il était, tout ce qui se passait. Et l'astronef, et l'équipage, et le vide effrayant où ils évoluaient, et le monde. Tout. Rien qu'un seul être ne l'intéressait.

Jeté hors de lui-même, issant du Cosmos, il cherchait à entrer en contact avec une autre âme, en se dégageant du continuum espace-temps, d'ailleurs parfaitement arbitraire, que les humanoïdes croient les dominer alors qu'il n'existe que dans leur imagination, le monde étant, une fois pour toutes, si la création est évolutive.

Il fut, et se trouva bien d'être. Mais il ne se plongeait pas avec délices dans une solitude divine, il cherchait quelqu'un.

Et comme il avait la connaissance de ce quelqu'un, auquel l'attachait une amitié solide, il le trouva.

La pensée de Coqdor pénétra la pensée de Muscat.

Et Coqdor sut.

Ce qu'il apprit était effarant, mais correspondait à tout ce qui s'était passé depuis quelque temps à travers le monde.

Coqdor interrogea Muscat. Muscat ne pouvait lui répondre directement, ne possédant pas d'aussi prestigieuses facultés. Du moins était-il entraîné de longue date à laisser leur duplex mental s'établir. Il faisait, au maximum, le silence en lui. On sait qu'un cerveau au repos, en sommeil ou non, est encore un bouillonnement prodigieux de pensées, puisque toute la connaissance, fixée par l'entité-mémoire, demeure en lui. Du moins, Muscat se neutralisant au maximum laissait à Coqdor le soin de trouver dans les arcanes de lui-même ce qu'il avait besoin de savoir.

Quand ce fut fini, Coqdor, s'éveillant dans sa cabine, poussa un hurlement qui fit bondir Râx, lequel siffla furieusement en battant de ses ailes membraneuses.

Mais Coqdor ne perdait pas une seconde, ne prenait pas le temps de s'habiller. Il se ruait hors de la cabine, suivi du monstre ailé en plein désarroi, mais qui se refusait toujours à le quitter.

Martinbras était bien soucieux. Comme les autres, il y voyait mal et il n'entendait guère. De plus, il subissait, même dans sa combinaison de bord, le froid qui dominait de plus en plus.

Pourtant, lui et Dorr, avec lequel il conversait, furent ahuris de voir l'homme nu qui se précipitait vers eux. D'autres hommes du bord, mornes, désolés, effectuant leur service dans des conditions déplorables, furent eux aussi un peu sortis de leur torpeur en voyant le chevalier courir en semblable appareil !

Taylor courait après lui, criant d'une voix désespérée :

— Il est fou ! ça y est, nous le serons tous !

Mais Coqdor ignorait tout cela, il criait, et sa voix pourtant bien timbrée demeurait ténue :

— Commandant ! Je sais où est Muscat. Il faut le sauver, lui et ses compagnons...Mais attention ! l'ennemi nous guette, le soleil de glace...

— Chevalier, je vous en prie, calmez-vous.

Taylor arrivait en courant et jetait, sur les épaules de Coqdor, une cape de tenue de débarquement. Le chevalier le remercia à peine et s'en enveloppa, non sans poursuivre :

— J’ai pu le contacter : il est sur une banquise, avec ses compagnons. Ils dérivent dans l’espace...

Un demi-tour de cadran plus tard, le *Fulgurant* avait modifié sa route.

Coqdor avait réussi à se faire entendre et on admettait qu’il n’était pas dément.

Son intervention avait un peu secoué la morne désespérance qui régnait. Coqdor avait relaté ce qu’il avait lu dans le cerveau de Muscat, renseignements évidemment d’une très grande importance.

Tant bien que mal, on avait repéré, parmi les étoiles très pâles perdues dans cet espace de brume, celle qui correspondait au soleil de glace. Mais aussi, Coqdor se remettait au travail et, psychiquement, il allait guider les pilotes du bord en gardant un contact quasi permanent, et parfaitement épuisant, avec Muscat.

Un peu de chaleur passait dans le coeur des hommes, bien qu’ils fussent physiquement frigorifiés. Mais, disait Taylor, j’aime mieux cela, on verra l’ennemi, et on se battra, ça servira à quelque chose.

Le *Fulgurant* avait donc modifié sa direction. On avançait à peu près à l’aveuglette. Mais Martinbras faisait confiance à Coqdor.

Le chevalier aux yeux verts conduisit donc ainsi l’astronef pendant plusieurs millions de lieues. Enfin, les écrans de radars indiquèrent des objets vagues. On distingua une forme immense, de nature imprécise, mais sur laquelle il y avait trois petits points.

Coqdor n’hésita pas :

— C’est une banquise spatiale. Avec trois hommes dessus...

Les contrôles attestèrent. Zoa assura qu’à bord du vaisseau d’Éridan, c’était bien un tel phénomène qui s’était produit à l’approche du mystérieux glaçon qui avait causé la perte de l’expédition. Martinbras, en conséquence, redoubla de précautions.

Enfin, ils furent à portée. Martinbras refusa de risquer son navire et demanda des volontaires. Encore une fois, Dorr et le chevalier en furent. Taylor les accompagna et aussi l’Éridanais qui brûlait de se rendre utile.

Le petit commando, jeté en plein vide, souffrit beaucoup. La climatisation des scaphandres était impuissante à pallier le froid ambiant. Cependant, ils se rapprochaient de l’énorme iceberg.

Isolé, celui-ci dérivait mais ne semblait pas animé d’une force autonome. Ce n’était maintenant qu’un glaçon.

Cramponnés à lui, ou plutôt plaqués dessus par la force gravitationnelle ; trois hommes en scaphandre y gisaient, ne remuant guère, visiblement épuisés.

On les releva et, à travers les masques de dépolex, Coqdor eut la douce satisfaction d'apercevoir le visage de Muscat. Le policier de l'espace n'en pouvait plus, pas plus d'ailleurs que le Terrien et l'Albinos d'Azoara qui l'accompagnaient.

On les ramena à bord et, prudent, Martinbras fit désintégrer, à l'inframauve, la banquise spatiale. Il n'y eut aucune réaction, ce que Coqdor et le commandant purent craindre jusqu'au dernier moment.

Cependant, à l'infirmerie, on réconfortait, on soignait les trois rescapés. Muscat, reprenant un peu de forces, étreignit son ami Coqdor. Oxxa, toujours calme, remerciait posément les sauveurs et Jean-Loup éclatait une seconde fois en larmes.

Muscat lui promit une nouvelle paire de gifles, ce qui le calma. Puis, l'inspecteur interplanétaire raconta ce qui leur était arrivé.

Après l'écrasement de la soucoupe, ils avaient réussi à s'en sortir en se lançant dans le vide, du moins dans l'espace qui demeurait autour de l'engin enveloppé de toutes parts par les icebergs animés.

Ils avaient pris contact avec la surface d'un des grands glaçons. Là, épouvantés, ils avaient vu, systématiquement, les banquises écraser ce qui restait du petit astronef en resserrant leur étreinte, avec tant de précision qu'il était hors de doute que cela était voulu.

Ils avaient pu craindre le pire en voyant ensuite qu'on avait dû les repérer, car la banquise qui les portait se mettait à évoluer et se dirigeait vers une autre, de façon à les prendre, comme disait Jean-Loup malgré sa terreur, en sandwich.

Ils avaient voulu se lancer de nouveau dans le vide. Mais la route leur était coupée partout. Ils évoluaient comme des poissons affolés dans un aquarium d'horreur dont les parois se resserraient autour d'eux.

C'est alors qu'ils avaient revu le mystérieux essaim de neige, le cocon blanc vivant, lequel devait diriger les opérations.

Cette fois, ils n'avaient réfléchi ni les uns ni les autres. Instinctivement, tous trois avaient eu le réflexe d'Oxxa sur la petite planète gelée.

Ils braquaient les pistolets désintégrateurs.

Trois traits de feu détruisaient instantanément la chose mystérieuse.

Immédiatement, l'ordre inconnu qui menait les icebergs cessa de se manifester. La désagrégation de cette escadre d'un nouveau genre se produisit autour d'eux. Plus de mouvements autonomes, mais la dispersion de ces bolides de glace, qui s'en allaient, à la dérive, dans des azimuts variés.

— Si nous avions pu commencer par-là, regretta alors Muscat.

Mais il conseilla, par les walkies talkies, à ses compagnons, de ne pas demeurer perdus dans le vide. Mieux valait s'accrocher à une des banquises qui leur servirait au moins de support, plutôt que de se perdre dans le grand vide. Il lui semblait à présent, et il n'avait pas tort, que les glaces formidables, après la mort de l'essaim, n'étaient plus dangereuses.

Longuement, ils errèrent ainsi dans le vide, voyant s'éloigner les autres icebergs, et ce qui restait de leur soucoupe, un pauvre fragment de métal broyé.

Puis, Muscat avait senti, en son esprit, la visite de Coqdor. À partir de ce moment, bien qu'il fût très las, il avait espéré.

Le bolide de glace avait emporté trois corps de moins en moins vitaux jusqu'à la rencontre du *Fulgurant*.

On savait maintenant beaucoup de choses sur le mystère du soleil de glace. Mais comment le vaincre ? Il eût fallu détruire tous les essaims et ils semblaient légion dans la galaxie.

Martinbras, lui, n'avait d'autre souci que de sortir son navire de ces contrées périlleuses, où le son et la lumière s'estompaient si désagréablement. Il donnait des ordres en conséquence lorsque, par l'interphone du bord, Taylor, qui était officier de quart, hurla :

— Commandant, Commandant ! Chevalier ! Venez vite, l'ennemi est à bord !

Y voyant mal, entendant plus mal encore ; grelottants, engourdis, mais décidés à la lutte, tous s'apprêtèrent à faire face, sans comprendre exactement ce qui se passait...

CHAPITRE VIII

Celui qui avait été attaqué était un matelot du nom de T'sen, un Sino-Terrien.

Cela s'était fait brusquement, dans la cabine des astronautes. L'un d'eux jetait un cri et ses deux collègues voyaient ce qu'il leur désignait, un de ces essaims blancs, animés, qu'ils n'avaient encore jamais eu l'occasion d'examiner de près mais dont toute la galaxie commençait à connaître la description.

Ce fut très rapide. L'essaim fonça sur T'sen. Le malheureux s'écroula et, devant les astronautes qui n'eurent pas le temps de réagir, la chose inconnue s'élança vers la porte du poste et disparut.

Ils se précipitèrent sur T'sen.

Déjà, le malheureux avait cessé de vivre et on pouvait admettre qu'il était mort de froid. Ce n'était qu'un cadavre rigide, dénué de toute chaleur instantanément. De surcroît, son épiderme portait des traces de fortes atteintes de gel.

L'alarme donnée, deux des essaims fantastiques furent aussitôt signalés à bord. L'un dans la salle des machines, l'autre dans le couloir des cabines individuelles, celles des officiers et des principaux passagers.

Martinbras, Coqdor, Muscat, Zoa, Oxxa, Jean-Loup lui-même, qui commençait à comprendre que le courage n'était autre que la conscience dans la peur, se précipitaient, ainsi que Dorr, Taylor, les autres membres de l'état-major, les matelots et les techniciens.

Dans toute cette foule, Martinbras hurlait des ordres, qui étaient d'ailleurs, surtout, des conseils de prudence :

— Prenez garde ! Ne les approchez pas, ils sont dangereux. Faire feu sans hésitation dès qu'ils apparaissent.

Ce dernier conseil avait été suggéré par Muscat, qui commençait à posséder une certaine expérience des extraordinaires cocons neigeux.

Malheureusement, cette fois, la sagesse du policier des étoiles fut quelque peu en déroute.

Le jeune lieutenant Taylor, toujours aussi fulgurant de nature que le navire qui l'emportait, s'était élancé des tout premiers et avait fait feu, sans attendre, sur un des cocons.

Maintenant, entouré du commandant, du chevalier et du policier, il avouait sa déconvenue :

— J'ai bien tiré, mais trop tard...

— Il s'était dérobé ?

— Non, dissocié.

— Qu'est-ce que vous racontez, Taylor ? Expliquez-vous.

Le juvénile officier avait alors tenté d'expliquer ce qui s'était produit.

Voyant le monstre blanc devant lui, il avait brandi son pistolet désintégrateur.

Aussitôt, une fraction de seconde avant le jaillissement du trait de feu qui ne pardonnait pas, il avait vu la chose s'effacer, pas assez vite cependant qu'il n'ait réalisé la vérité.

Les flocons – si c'étaient bien des flocons – qui constituaient l'essaim, s'étaient dispersés à la vitesse de la foudre. Ils s'écartaient les uns des autres et Taylor s'était tout à coup trouvé au centre d'une véritable chute de neige.

Les flocons tombaient, lentement, autour de lui, lui qui avait envoyé un coup d'inframauve dans le vide et qui regardait, stupide, cette pluie blanche.

Que faire contre plusieurs centaines, plusieurs milliers de petites particules blanches, qui descendaient vers le plancher de l'astronef ?

Son arme à la main, Taylor était resté stupide, il l'avouait.

Et puis, brusquement, comme obéissant à un signal, les flocons s'étaient regroupés, avec une rapidité qui n'avait d'égale que celle utilisée pour la dissociation de l'essaim.

Le monstre blanc, ainsi reconstitué, passait en coup de vent sous le nez de Taylor, stupéfait et furieux, et disparaissait quelque part à travers le navire.

Ce récit jeta la consternation parmi les cosmonautes.

Jusqu'alors, on pouvait croire pouvoir pulvériser les abominables conglomerats neigeux, détruisant ainsi leurs redoutables effets.

Cette nouvelle tactique les rendait plus dangereux encore.

— Il faut croire, dit Coqdor, qu'ils ont compris ce qui leur est arrivé à plusieurs reprises. Muscat, par deux fois au moins, vous avez observé les destructions de cocons ?

— Oui... et c'est bien une volonté qui les guide, ou agit en eux. Ou alors ils sont intelligents, ce qui est curieux, mais on a vu tant de choses, depuis le jour où les hommes ont mis le pied sur la Lune.

— Ils ont compris, murmura Coqdor, ne se lassant pas de répéter cette idée primordiale.

— Alors, Commandant, que faire ? demanda Dorr.

— Mille comètes, est-ce que je sais ? vociféra le maître du *Fulgurant*. Je veux bien me battre contre des hommes, des monstres, des... mais ces machins qui ne sont pas assez bêtes pour se laisser revolvériser.

Cependant, les cosmonautes grelotaient de plus belle.

Maintenant, tout commençait à geler à bord du *Fulgurant* et l'officier mécanicien fit savoir à Martinbras que les moteurs à photons semblaient s'encrasser bizarrement, l'humidité de l'air ambiant gelant dans les rouages les plus subtils.

Parallèlement, les conversations, les échanges de vue devenaient difficiles, car on ne s'entendait presque plus. Les hurlements de Martinbras n'étaient qu'un gracieux murmure.

Enfin, le *Fulgurant*, menacé dans ses forces motrices, emmenait un équipage de myopes. Les uns et les autres avançaient maintenant à tâtons, tant la visibilité était devenue mauvaise.

Ils ne voyaient leurs camarades que sous forme de silhouettes très vagues. Non plus des hommes, semblait-il, mais des larves, des spectres horribles, avançant dans un monde ouaté, où on mourait de froid, dans un astronef qui commençait à ressembler à un grand cercueil perdu dans le ciel.

Muscat, au milieu de tout cela, pensait à son malheureux poulain et bien qu'il fût myope, presque sourd, et glacé, il cherchait Jean-Loup, ne perdant pas de vue qu'il en avait pris la responsabilité en l'emmenant loin de la planète-patrie et de la malheureuse Catherine.

Il le trouva, avec de grandes difficultés et tenta de le réconforter.

Coqdor, qui les avait rejoints, était flanqué de Râx. Le pstôr n'y comprenait évidemment rien. Enveloppé dans ses ailes que le froid givrait, il se blottissait contre son maître. Il le distinguait à peine des autres cosmonautes, mais il était bien évident que son instinct infailible le lui eût fait retrouver entre mille hommes.

Comme ils le pouvaient, ils parlaient encore. Tous gardaient en main un pistolet à désintégration.

Mais si un cocon apparaissait, pourrait-on le pulvériser ? N'utiliserait-il pas de nouveau le système de dissociation, quitte à se reconstituer ensuite si rapidement qu'on ne pourrait l'abattre ?

Pourtant, le fait se produisit.

Coqdor, Muscat et Jean-Loup, de leurs yeux perdus dans l'ambiance grise, crurent tous trois à la fois découvrir une forme vaguement cylindrique, blafarde, et qui n'était pas un homme.

Râx siffla furieusement, ce qui se traduisit par un sifflement très mince, mais Coqdor, plus par ses forces secrètes que par ses regards, discernait l'ennemi.

Trois armes se braquaient mais déjà il n'y avait plus d'essaim blanc. Autour d'eux, à bord de l'astronef, il neigeait.

— Dieu du cosmos, gronda Muscat, je donnerais cher pour pouvoir prendre en main quelques parcelles de cette damnée neige.

C'était plus aisé à dire qu'à faire. Mais Coqdor criait et, ne se faisant que difficilement entendre, lança sa pensée pénétrante dans l'esprit de ses deux compagnons :

— L'essaim va se reconstituer. Adossons-nous tous trois, pistolets à la main. Dès qu'il se reformera devant l'un de nous, il faudra tirer avant qu'il ait eu le temps de s'échapper.

Muscat et Jean-Loup se prêtèrent immédiatement à la manœuvre, aussi vite que le leur permettait le froid qui engourdisait leurs membres.

Ils attendirent, haletants, écarquillant les yeux dans cette lumière de grisaille, frigorifiés jusqu'à la moelle des os, d'autant plus mal à leur aise que les sons leur parvenaient bien faiblement.

Tout l'astronef, maintenant, semblait terriblement insonore et ceux qui allaient et venaient n'étaient, les uns pour des autres, que de mornes fantômes.

Mais l'attitude dictée par le chevalier avait du bon.

Ainsi que prévu, l'essaim blanc reparut subitement. Jean-Loup étouffa un gloussement mais, bravement, plus fort que ses craintes permanentes, suprêmement énervé, il pressait sur la détente.

— Bravo ! Jean-Loup, firent les petites voix faibles de Coqdor et de Muscat, tandis que Râx battait des ailes dans l'air glacé.

Un des cocons au moins était pulvérisé, par le coup de feu de l'étudiant.

La nouvelle ne se répandit pas à bord de l'astronef car les trois hommes n'avaient pas eu le temps de savourer leur victoire.

À peine s'éloignaient-ils les uns des autres, abandonnant la formation de combat qui venait de donner un si fameux résultat qu'un second cocon mouvant faisait son apparition.

Cette fois, surpris, ils ne réagirent pas.

Et d'ailleurs l'ennemi ne recommencera pas ce qu'avait fait son comparse.

Il ne se dissocia pas de lui-même pour échapper au feu thermique, il ne s'enfuit pas à toute allure, il ne tua pas celui qu'il avait pris pour cible.

Il se rua, droit sur Jean-Loup, Jean-Loup qui venait de détruire le premier essaim, avec une telle force que ni Coqdor ni Muscat ne purent rien faire pour le malheureux garçon.

Et, devant eux, ils le virent disparaître au sein même de la chose blafarde, tandis que le pstôr émettait des pleurs sifflés, très ténus, mais lugubres à entendre.

Horriifiés, les deux cosmonautes regardaient le nouveau phénomène.

Devant eux, il y avait une masse qui se débattait faiblement. Une masse blanche mais qui n'avait plus la forme vaguement géométrique de ce cylindre évoquant un essaim, ou un cocon, selon les instants.

Ils voyaient une silhouette approximativement humaine, blanche, luisante, et qui se débattait.

C'était Jean-Loup. Jean-Loup sur lequel les flocons constituant l'essaim s'étaient tous fixés, constituant une silhouette énorme et grotesque.

À ce moment, l'ingénieur des machines avouait à Martinbras que poursuivre la route par leurs moyens propres était devenu impossible. Tous les moteurs étaient gelés.

C'était catastrophique. Le *Fulgurant* ne gouvernait plus. Les communications étaient réduites à zéro.

Et Martinbras, à demi sourd, à demi aveugle, tremblant de froid autant que de colère, avançait, gourda, gelant sur place, et ne commandant plus qu'à un équipage qui ne valait guère mieux que lui, à bord d'un navire qui était, ou presque, une épave.

Alors le maître du bord prit une décision, faisant effort sur lui-même, sentant bien que ses forces l'abandonnaient, que tous ses hommes étaient dans son cas et, qu'avant peu, personne sur le *Fulgurant* ne serait à même de faire un dernier geste de salut.

Dans la salle des machines, titubant, s'accrochant au mécanicien, il réussit à lui souffler à l'oreille :

— Chute libre...

C'était la manœuvre suprême, le désespoir des cosmonautes.

Mais peut-être le seul moyen de sauver le *Fulgurant*.

En effet, Martinbras savait que son navire était perdu tant qu'il se trouverait dans cette zone maudite qui, sans doute par le truchement des mystérieux essaims, était placée sous la détestable influence du soleil de glace.

Toute manœuvre utile était impossible. Restait une solution.

Un astronef encore techniquement en état de marche, dès qu'il cesse sa progression spatiale, n'est plus qu'une épave.

Du moins, à son bord, trouve-t-on encore des conditions de vie à peu près normales, grâce, à la gravitation artificielle qui engendre un semblant de pesanteur jusqu'aux derniers moments.

Si on coupe le circuit gravitationnel, la pesanteur ne joue plus. À bord, c'est désastreux. Les hommes, les objets, perdent toute stabilité et vont et viennent, flottant au hasard, capricieusement, au risque des chocs, des heurts les plus redoutables.

Seulement, dans ce cas, l'astronef, assimilé à n'importe quel corps céleste errant, en subit les lois et, changé immédiatement en bolide, garde la chance suprême d'être entraîné à travers l'espace, involontairement, mais exactement comme n'importe quel météore.

Martinbras, dans l'interphone, s'égosilla. L'appareil augmentait bien un peu le volume de sa pauvre voix, mais les cosmonautes eurent quelque peine à savoir ce qui se tramait.

Enfin, chacun s'amarra comme il le put, se cramponna, ferma les yeux, attendit ce qui allait se passer, la fin, ou le salut.

Coqdor avait saisi Râx à bras-le-corps. Le petit monstre, à demi-mort de froid, demeurait près de son maître, confiant, résigné.

Muscat, cramponné à une barre de sustentation prévue pour de tels cas, regardait, avec pitié, la forme blanche qui était Jean-Loup, Jean-Loup monstrueusement uni à l'essaim maudit, cette chose émanant du soleil de glace et qui engendrait le froid à bord, si l'ambiance semblait plutôt relever de la contrée diabolique où évoluait l'astronef.

Martinbras soupira, ce qui créa autour de lui un nuage, et son haleine devint un peu de neige.

Il s'était amarré à la machine, lui aussi. D'un effort, il abaissa un levier.

Ce fut, à bord, une secousse formidable.

Chute libre...

Le *Fulgurant* tombait...

Dans le grand vide, il n'était plus qu'un fragment de minerai, qui s'élançait selon la grande loi des bolides, mais qui emmenait des hommes ivres de douleur, tordus de nausées, agités de haut-le-cœur, vomissant et râlant sous les effets de l'atroce vertige.

Cela dura, dura...

Et puis on sut que le commandant Martinbras avait réussi.

L'astronef, changé en bolide, s'éloigna de la zone dangereuse. Le gel disparut, la lumière redevint normale. On recommença à entendre.

Mais ce n'étaient que hoquets, éructations, soupirs et gémissements.

Coqdor, au prix d'un immense effort, concentra son esprit sur celui de Martinbras, bien incapable, de lui-même, de sauver maintenant la situation.

Dynamisé cérébralement, sans trop savoir ce qu'il faisait, Martinbras releva la manette, rétablissant ainsi la gravitation.

On se releva, tant bien que mal, tous encore peu à l'aise, mais du moins hors de l'affreux mal de l'espace, et retrouvant une température à peu près normale.

Avec quel soulagement, ces pauvres êtres torturés constatèrent qu'ils avaient échappé au soleil de glace, qui n'était plus qu'un souvenir. Le *Fulgurant* se redressa, on se soigna, on se réconforta.

Mais un problème, des plus graves, se posait.

Un essaim blanc avait été détruit. Aucun effet du froid mortel ne se faisait plus sentir.

Seulement un monstre demeurait à bord. Un monstre que tous considéraient avec effarement.

Était-ce Jean-Loup ? Ou un des démons qui menaçait le monde ?

Ou quelque créature fantastique née de ce mariage abominable ?

L'être, masse informe et lourde, s'agitait. Autour de lui, une zone de froid, limitée, mais très vive continuait à se créer.

Comment allait-il réagir ? Est-ce que, de nouveau, sous l'impulsion de ce phénomène inédit, qui continuait la lignée de l'incroyable attaque, le *Fulgurant* ne courrait pas de nouveaux périls ?

Muscat, la mort dans l'âme, admettait qu'on devrait le supprimer. C'était tuer un homme, délibérément. Mais Martinbras et ses officiers demandaient cette mort, pour le salut de tous.

Le policier, soupirant, baissa la tête :

— Pauvre Jean-Loup.

— Une victime, dit doucement Oxxa.

L'albinos, toujours calme, avait peut-être de la peine mais cela ne se voyait guère. Du moins cette parole montrait-elle son humanité.

— Et nous ne saurons jamais, jamais la vérité, râla encore Muscat.

Le chevalier, qui semblait réfléchir, fit un signe, alors que, sur l'ordre de Martinbras, le lieutenant Dorr, avec Taylor et un troisième officier, apprêtaient trois armes thermiques pour en finir.

— Et si nous le conservions ? dit-il. En laboratoire, on pourrait savoir, peut-être...

— Comment le garder captif, Chevalier ? Il peut, d'un instant à l'autre, créer une nouvelle vague de froid mortel à notre bord. Je n'ai pas le droit de risquer cela.

— Laissez-moi le sonder...

Coqdor, bras croisés, se concentra, ferma les yeux.

Les trois officiers, armes braquées, étaient prêts à tirer, à la moindre réaction du monstre, qui s'agitait lourdement, mais sans velléité particulière.

Enfin, le voyant ouvrit ses yeux verts :

— Jean-Loup est neutralisé, dit-il. Si je comprends bien, la chose, la volonté – car volonté il y a – s'est emparée de lui pour approcher de la nature humaine. Il y a une période adaptative, une interpénétration des

atomes si différents qui les constituent respectivement. Qu'est-ce que cela donnera ? Je ne sais. Mais nous pouvons profiter de ce répit.

C'est Zoa, l'Eridanais, qui trouva une solution, en proposant d'enfermer le démon blanc, l'hybride d'homme et d'essaim de neige, dans une de ces cuves de dépollex, étanches et stérilisées, qui servaient souvent sur les astronefs pour ramener des êtres, animaux ou végétaux d'une constellation en l'autre.

Coqdor sonda encore l'énigme. Il lui sembla qu'on pouvait impunément la manipuler.

Muscat, Taylor et Oxxa emportèrent la chose fantastique avec prudence, ayant enfilé des combinaisons protectrices. Mais il semblait bien que leurs doigts ne faisaient que marquer une masse neigeuse.

— Comme un bonhomme de neige, souffla Muscat à Coqdor.

Le container transparent reçut l'hybride. On l'y enferma et on l'examina à loisir. En permanence, et jusqu'à l'arrivée, deux hommes seraient de garde. Un système d'alarme les toucherait en cas de défaillance et, si le monstre attaquait, il serait désintégré sans pitié.

Et quand tout fut en ordre, alors qu'on recommençait à entretenir des duplex avec les planètes, le *Fulgurant* reçut ordre de rejoindre sa base.

Martinbras mit le cap sur la Terre...

DEUXIÈME PARTIE LE MONDE GÉOMÉTRIQUE

CHAPITRE PREMIER

— Et pourtant, il n’y a pas d’erreur, c’est bien de la neige.

Le docteur Stewe releva la tête. Il venait, pendant plusieurs minutes encore, de s’absorber dans la contemplation des cristaux, au microscope.

On lui avait confié l’étrange hybride, dès le retour sur Terre du *Fulgurant* et, dans son laboratoire parisien, l’éminent physicien, ami et collaborateur de longue date de Robin Muscat et des représentants de l’Interplan, s’était passionné pour l’énigme.

Pendant le retour, on avait pu constater que, prisonnier dans sa cage de verre, le monstre vivait toujours.

Impossible de communiquer avec Jean-Loup. Ce n’était plus Jean-Loup Verlin, l’étudiant jovinien, mais une espèce de gros personnage qui paraissait sculpté dans la neige par des enfants.

Pourtant, l’être vivait. Une vie stagnante, presque végétale. Les mouvements étaient devenus de plus en plus vagues, après la capture. Bloqué dans son cercueil transparent, on le voyait respirer de façon ténue. Mais là paraissaient se borner ses fonctions humaines.

L’alimenter ? Cela eût semblé burlesque. Aussi les passagers du commandant Martinbras s’étaient-ils contentés de le surveiller étroitement.

Mais les gardes n’avaient pas eu à intervenir. Aucune velléité de révolte. On constatait simplement qu’il engendrait le froid car, dans l’intérieur de la cuve, le thermomètre descendait en moyenne à moins quarante degrés.

Les parois de la cuve se givraient intérieurement et il y avait toujours un peu de neige, ce qui était consécutif sans doute à la respiration du

phénomène.

On retrouvait les mêmes symptômes dans le laboratoire de Stewe où l'hybride demeurait depuis une dizaine de jours.

Le physicien et ses aides, dûment chapitrés par Muscat et Coqdor, auxquels les autorités du Martervénux faisaient pleine confiance pour poursuivre la lutte, avaient palpé, retourné, radiographié l'homme-neige. Il s'était laissé faire avec une passivité totale.

Les contrôles attestaient qu'on n'avait plus tout à fait devant soi un humain. La carapace neigeuse, de texture normale, en cristaux parfaitement orthodoxes, mais très faiblement mobiles, comme parcourus de courants d'un fluide inconnu, avait lentement pénétré l'épiderme et, à hauteur du derme, sur tout le corps, se produisait une curieuse mutation.

Pour en savoir plus, une dissection eût été nécessaire. On avait encore reculé devant un tel procédé qui risquait d'attaquer la personnalité du malheureux Jean-Loup.

Stewe, cependant, avait pratiqué une biopsie. Et, analysant le résultat, il pouvait conclure qu'il avait devant lui un être intérieurement humain, mais dont toute la partie épidermique avait été transformée en une matière mystérieuse où les cellules arrivaient, par interpénétration moléculaire, à un poids atomique équivalant à celui des cristaux de neige.

Si bien que, sur une épaisseur de quelques millimètres seulement, il y avait, en Jean-Loup, une nature intermédiaire entre la chair et la neige.

Constatation qui avait paru ahurissante.

Mais le physicien avait déclaré, de sa voix sèche :

— Messieurs, n'oublions pas que l'homme est en majeure partie constitué de façon aqueuse. Or la neige, c'est aussi de l'eau, si bien que l'hybridation s'accomplit de façon plus aisée que, au premier abord, nous ne serions disposés à l'admettre.

Stewe estimait maintenant qu'un examen plus complet eût été inutile, sinon pour comprendre comment – physiologiquement – Jean-Loup vivait encore.

Car il vivait. Il vivait de façon ultra-stagnante, mais il vivait, c'était certain.

Il y avait dix jours qu'il était là. Stewe, recevant la visite de l'inspecteur et du chevalier (et naturellement de l'inévitable Râx) était en train d'étudier un autre aspect du phénomène :

— Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette neige, qui analytiquement n'est qu'une cristallisation aqueuse, conserve son état en permanence. Elle ne fond nullement. Il faut croire que l'être ainsi créé entretient la température convenable à lui garder cet aspect...

Muscat, curieux comme tous les policiers, mettait son nez du côté du microscope :

— Mais elle fond, votre neige, mon vieux Stewe, qu'est-ce que vous racontez ?

— Éloignez-vous de là, ignorant, hérétique ! Et essayez, une fois dans votre vie, d'être un peu logique. Je prélève un peu de cette neige, je la place sous mon microscope. Ne subit-elle pas l'ambiance du laboratoire ? Tout naturellement, au bout de quelques instants, ce n'est plus que de l'eau. Mais la masse qui enveloppe – de façon intime – ce malheureux garçon ou ce qu'il en reste, conserve son état cristallin.

Coqdor n'avait encore rien dit.

Il tournait autour de la cuve de cristal, contemplant le monstre, affalé dans un coin, comme un obèse écrasé par son propre poids.

Muscat, qui l'observait, fit un clignement d'oeil vers Stewe.

Le chevalier, accoté à la cuve, une main sur la tête de Râx sagement assis aux pieds de son maître, ses ailes repliées, avait fermé les yeux. Visiblement, il tentait encore d'entrer en contact avec le cerveau de ce qui avait été Jean-Loup.

— Eh bien, dit Muscat au bout d'un instant, cette introspection psychique ? Qu'avez-vous découvert ?

— Un homme, un homme endormi mais un homme... comme Stewe a trouvé de la neige.

Muscat eut un geste rageur :

— Et on signale un assaut d'icebergs contre une cité d'Antarès. Des banquises incontestablement projetées par une force lucide. Sans compter que par trois fois, depuis notre arrivée ici, la glaciation subite a fait des ravages sur des planètes situées à des milliers d'années de lumière les unes des autres, sur Bételgeuse III, Rigel A-15 et une dernière, non encore numérotée, des parages de Fomalhaut.

— Et tout cela vient du soleil de glace. Muscat haussa les épaules :

— Y retourner, maintenant que nous l'avons situé ? Pour que nos escadres se perdent dans cette zone où la lumière est froide, où ce qui

devrait chauffer congèle ? Sans compter les troubles de la vue et de l'ouïe. Nous avons pu nous en sortir par le coup de force de Martinbras, mais on ne saurait mettre une escadre en chute libre sans risquer le pire. Et puis, à quoi cela servirait-il ?

— Pourtant, dit doucement Coqdor, on ne peut laisser le monde à la merci de ce ou de ces vampires qui utilisent le froid, ou sans doute plus exactement la puissance inversée du soleil de glace pour s'en prendre au cosmos. Dans quel but ? Terreur, folie, essai d'intimidation ? Ou simplement force destructrice aveugle et stupide ?

Il fit un temps et, frappé de ses propres paroles :

— Toutes les forces destructrices sont d'ailleurs aveugles et stupides.

— Au lieu de philosopher, monstre aux yeux verts, vous feriez mieux, avec votre pouvoir de magicien d'opérette, de trouver un moyen de nous mener jusqu'au bout, de voir ce qui se passe, et de sauver, si possible, ce pauvre garçon.

Il avait un frisson en désignant l'hybride.

Coqdor lui planta, bien en face, son regard vert :

— Pas de sottises, Muscat. Vous avez démontré vous-même qu'une incursion vers le soleil de glace se solderait par un échec, voire une catastrophe, et cela inutilement.

— Alors, trouvons la solution ici. Avec notre prisonnier.

— J'allais vous le proposer, dit la voix blanche, mal timbrée, du docteur Stewe.

Le chevalier et l'homme de l'Interplan bondirent :

— Vous avez un système, Stewe ?

— Moi ? Non. Seulement une idée. Celle de faire appel à un de mes plus éminents collègues, le professeur Walkinson, de l'université de Syrtis Major, sur Mars. Il est martien, mais ses parents étaient des Américano-Terriens, je crois. Walkinson poursuit une étude curieuse, en ce moment, et sans doute ne prévoit-il nullement les applications auxquelles je songe...

Coqdor et Muscat étaient tout ouïe. Stewe s'expliqua.

Le savant martien, poursuivant ses études sur l'origine de la vie, laquelle continuait allègrement à échapper aux hommes en dépit de la conquête de la galaxie dans sa quasi-totalité, avait imaginé de sonder les protozoaires, amibes, infusoires et autres unicellulaires, qui abondaient dans tous les mondes.

Il avait isolé un élément microbien particulièrement sensible en dépit de sa nature ultra-réduite. Et il venait de déclarer qu'il tenterait sous peu une expérience qui stupéfierait ses collègues de l'univers entier : mettre un cerveau humain en communication avec le monocellulaire, de l'ordre du virus filtrant. Selon Walkinson, le microbe, influencé par la pensée, deviendrait quelque chose comme un neurone détaché du cerveau-mère et, parmi l'univers micronique, glanerait des renseignements qui avaient, depuis la création, échappé à l'homme.

On ne savait où en étaient les essais au laboratoire martien.

Mais la suggestion de Stewe laissa rêveurs l'inspecteur et le chevalier.

Ils ne perdirent pas de temps, selon leur habitude. Ils firent demander une entrevue au professeur Walkinson et Stewe les accompagna.

Le physicien laissa l'hybride à la garde de ses collaborateurs et rendit visite, après une courte randonnée à bord d'un astrojet de la milice du Martervénux mis à la disposition des enquêteurs, qui venaient d'apprendre que, sur Terre, Shanghai, la cité chinoise, venait d'être en partie ensevelie sous une pluie de formidables glaçons. Walkinson ressemblait à ses ancêtres américains, mais il avait pris, tout en gardant sa haute stature et ses cheveux blonds, le teint brique et le regard glauque des autochtones de Mars, établis là depuis trois générations, dès la conquête de la planète qui avait provoqué de rapides mutations chez les pionniers.

Il écouta avec une satisfaction évidente ce que les trois hommes étaient venus lui demander.

La suggestion parut même l'enthousiasmer :

— Vous voudriez, Messieurs, que je mette mon expérience à votre disposition. Envoyer, dans le monde de ces mystérieux cristaux de neige, des unicellulaires synchronisés avec l'esprit humain, c'est bien cela ?

— Vous nous avez parfaitement compris, professeur.

— Oui, mais est-ce possible ?

Walkinson sourit :

— En fait, je suis plus avancé qu'on ne le croit. Mais je me méfie des journalistes. Comment dit-on, sur Terre, de drôles de moineaux, c'est cela ? Aussi, je n'en dis jamais trop, ils arrangent tellement les choses.

Walkinson, par interphone, donnait des ordres à travers les locaux de l'université où il régnait :

— Expérience démonstrative 3. Dans cinq minutes.

Puis, avec un gracieux sourire :

— Si vous voulez me suivre, Messieurs...

Un instant après, Coqdor, Stewe et Muscat étaient installés dans des fauteuils relax, dans une vaste salle au fond de laquelle, auprès d'appareils compliqués et que Stewe lui-même ne connaissait pas, on avait aménagé un petit écran.

Des hommes et des jeunes femmes en combinaison d'un blanc laiteux, prenant jusqu'aux visages, allaient et venaient, souples et silencieux comme des ombres liliales. On sentait que Walkinson avait parfaitement discipliné son personnel pour un seul but : l'intérêt de la science.

Il commença à donner des ordres :

— Prêt, Libella ?

— Prêt, professeur, dit la voix musicale d'une laborantine martienne.

On fit le noir. Sur l'écran, les trois Terriens virent la projection incontestable d'une goutte de plasma.

Un système de grossissement incroyable fit chavirer les éléments photoniques et, petit à petit, apparut une sorte de point, qui devint une tache plus claire, faiblement agitée :

— Voilà notre vecteur, Messieurs, pour l'étude de l'infiniment petit.

L'image changea et on vit une partie du labo. Un des aides était étendu sur une table évoquant celles des salles de chirurgie. Il portait la combinaison blanche, mais jusqu'au cou seulement.

Deux aides – des femmes – en combinaison totale, ajustaient sur son crâne une sorte de casque à électrodes muni d'antennes bizarrement hérissées.

— Voici celui que j'ai choisi pour ses qualités psychiques, le jeune Vénusien Azzovk. Sa cérébralité seule subsiste, son corps étant totalement anesthésié sauf le larynx pour qu'il puisse parler. Mais le microbe-vecteur va subir l'influence de sa volonté et il le guidera à travers une goutte d'eau, dans un instant.

Changement de séquence. On revit le monde de plasma et le monocellulaire, que rien, jusqu'alors, ne semblait différencier de ses congénères.

Une voix sonna dans les micros :

— Professeur, je branche Azzovk ?

— Faites.

Aussitôt, la voix du Vénusien s'éleva :

— À vos ordres, maître.

— Contactez le vecteur.

Sur l'écran, on vit frémir le microbe.

— Par tous les bolides de la galaxie, comment faites-vous ? demanda Muscat, qui bouillait.

Stewe, sèchement, le pria de se taire. Coqdor souriait dans l'ombre, caressant les oreilles de Râx qui ne comprenait rien aux projections mais semblait prendre un plaisir évident au manège de son maître.

Devant eux, le microbe littéralement soumis à la volonté d'Azzovk, allait et venait, parmi une véritable colonie microbienne. La force humaine qui l'animait, le guidait, lui permettait d'échapper aux périls sans nombre qui l'entouraient et il se dérobait aux amibes qui cherchaient à le dévorer.

Et la voix du Vénusien, de l'homme annihilé, mais au cerveau lucide, décrivait, pour le professeur et ses hôtes, les découvertes stupéfiantes qu'à chaque seconde, lui apportait ce voyage dans l'infiniment petit...

CHAPITRE II

Trois jeunes femmes moulées dans des combinaisons immaculées, à tel point qu'elles semblaient trois belles statues animées, ajustèrent trois casques à électrodes sur les crânes de trois hommes étendus.

Ces trois hommes portaient eux aussi des combinaisons blanches, jusqu'au cou seulement et ils étaient couchés sur des lits métalliques, tubulaires, soigneusement conditionnés pour les recevoir dans les meilleures conditions possibles de confort.

Ils ne devaient pas bouger, et cependant ils allaient plonger dans le micromonde, où les expédiait la science du professeur Walkinson, par personne interposée d'ailleurs, si l'on peut dire.

Cela se passait dans le grand labo de la faculté de Syrtis Major.

Dans la vaste salle, on avait installé une sorte de cage cristalline, amenée depuis Paris-sur-Terre avec de grandes précautions et spécialement convoyée par deux des aides du docteur Stewe.

L'hybride de Jean-Loup Varlin et de neige vivante stagnait toujours.

Ses réactions demeuraient à peu près nulles. On savait qu'il vivait, c'était tout.

Muscat, Coqdor, Stewe, très à l'aise, non encore branchés sur leurs truchements respectifs, devisaient entre eux, ou avec les laborantines, et le professeur.

Ils n'avaient trouvé d'autre solution qu'une incursion au sein même du mystère et c'est pour cela qu'ils avaient fait venir de la Terre leur prisonnier dont le derme avait été muté en cette étrange cristallisation blanche qui, bien qu'étant de la neige naturelle, semblait relever, de près ou de loin, du soleil de glace et de ses fantastiques et redoutables effets.

On fit le noir dans le labo.

Il y eut un sifflement douloureux. C'était Râx, provisoirement confié à une des jeunes filles, et qui se plaignait de ne plus apercevoir le chevalier Coqdor, pressentant instinctivement qu'il allait s'éloigner de lui pour un temps.

La jeune fille le flatta, mais il se plaignit encore.

— Un instant, Mademoiselle, vous permettez, dit la voix virile et douce à la fois de Bruno Coqdor.

Elle ne pouvait arriver à retenir le monstre ailé, qui prétendait se diriger vers son maître, ce qui eût gêné l'expérience.

Mais elle sentit soudain, entre ses doigts, le mufle puissant, les ailes étranges, qui se détendaient. L'animal se coucha, tout près d'elle, après avoir frotté son museau contre sa main avec un petit sifflement très tendre. Puis il se coucha en rond et ne bougea plus.

Coqdor venait de le mater, de le calmer psychiquement.

La laborantine expliqua ce qui venait de se passer, émerveillée du pouvoir psychique du chevalier.

Walkinson prononça, de cette voix neutre des savants qui ne distribuent ni compliments ni blâmes, mais se contentent de constater, du haut de leur sagesse :

— Vous êtes l'idéal pour notre tentative, Chevalier. J'imagine que le vecteur, influencé par vous, fera du bon travail.

— Je l'espère, professeur. Mais mes amis ici présents sont également des hommes au cerveau très subtil et...

— Taisez-vous donc, démon fascinateur, coupa Muscat. Vous l'avez flatté, professeur, et son insupportable vanité reprend le dessus. Parce qu'il a quelques petits dons de tireur de cartes ou quelque chose d'approchant.

— Silence, policier à la manque, cria Coqdor en riant, sinon je vous hypnotise de telle façon que vous passez, non en pensée, mais tout entier, dans le corps du microbe, et que vous serez condamné à y finir vos jours.

Walkinson et ses laborantines admiraient la bonne humeur des deux aventuriers des étoiles, auxquels la fréquentation de mille périls divers d'un monde à l'autre n'avait jamais enlevé un esprit qui était bien de la Terre.

Cependant, sur l'écran, trois curieux bâtonnets munis de cils vibratiles apparaissaient, par le réglage du grossissement des images.

Pour l'incursion dans l'infiniment petit, Walkinson avait choisi ces créatures à la biologie primaire, parmi les flagellés, aptes à se déplacer

rapidement, à se faufiler, voire à se défendre, le voyage n'étant sans doute pas exempt de périls.

Stewe, Muscat, Coqdor, firent donc ce qu'ils avaient vu effectuer sous leurs yeux par l'assistant de Walkinson. Neutralisés dans leur corps, par la transposition cérébrale en un neurone fictif, mais bel et bien vivant représenté par le flagellé, ils se retrouvèrent, tous trois, dans des corps auxquels ils étaient assez peu habitués.

Pourtant, il leur était loisible de communiquer entre eux.

Ils pouvaient parler et s'entendre, et s'adresser également à Walkinson et aux siens. Mais, provisoirement, leur véritable organisme agissant, c'était l'organisme ultra-réduit du microbe en lequel ils s'installaient psychiquement.

Entre-temps, sans perdre une seconde, deux des laborantines (Walkinson ayant un faible pour les jeunes femmes à formation scientifique, qu'il estimait fort douées pour le suivre) se penchaient, dans la cuve de verre, sur le monstre de neige et, avec des palettes d'un plastique extrêmement délicat, grattaient sur lui un peu de l'élément blanc et froid.

L'hybride se rendit-il compte de ce qu'on voulait tenter ? Pour la première fois depuis longtemps, il tenta de réagir. Ce qui correspondait à sa bouche émit un son bizarre, qui fit frissonner tous les présents dans le labo et les deux jeunes filles, tremblant un peu, mais résolues tout de même, se hâtèrent d'opérer le prélèvement.

Les aides de Stewe, eux, étaient prêts à toute éventualité, même, si besoin s'en faisait sentir, à ligoter le monstre dans un réseau de ces ondes dites bleues, à l'action si puissante qu'elles permettaient même d'immobiliser un char de combat, un train-mono-rail, un paquebot ou un astronef en plein espace.

Mais, comme il avait fallu tout prévoir, et que l'hybride était peut-être susceptible, à l'instar des essaims neigeux, de geler toute une planète, on pouvait aussi, en pressant un simple bouton, l'anéantir par désintégration pure et simple.

Pourtant on n'en vint pas à de telles extrémités. Les laborantines apportèrent promptement un peu de neige au professeur. Walkinson déposa le petit conglomerat neigeux dans un bac climatisé, où elle ne risquait pas de fondre.

Puis, il fit un signe. Une laborantine apporta un autre bac contenant plusieurs flacons minuscules. Le savant y préleva quelques gouttes avec une pipette spéciale, fonctionnant au laser ce qui permettait de capter l'élément liquide uniquement par la puissance atomique du rayon, sans contact offensant avec un minéral quelconque.

Le bac où les gouttes tombaient sur la neige qui conservait sa nature fut alors apporté devant le système de projection.

Et une fois encore, avec la pipette-laser, Walkinson fit un geste.

Il laissa tomber la goutte de plasma contenant les trois flagellés-vecteurs, animés respectivement des esprits de Coqdor, de Muscat et de Stewe, cette fois presque au hasard, dans la petite masse de neige déjà mélangée à un peu de plasma permettant l'évolution des éléments microbiens.

Un instant, les trois hommes, toujours inertes sur leur couchette, mais dont le cerveau était provisoirement transplanté en un point unique – le phénomène-pensée devenant absolu une fraction de seconde, c'est-à-dire sans aucune idée parasite et hors du potentiel-mémoire – se sentirent emportés dans un vertige sans nom.

Puis ils ne virent ni n'entendirent, mais ils eurent conscience du milieu nouveau où ils se trouvaient.

À l'intérieur d'une masse de neige, qui était provisoirement leur univers, se véhiculant dans le plasma incorporé qui leur permettait de subsister en tant que corps bactériologiques.

Dans le labo, cependant, leur conversation continuait.

— Comment est-ce ? demanda une des assistantes, curieuse comme toutes ses sœurs galactiques.

— Admirable, dit Coqdor, sincèrement, car il avait l'âme artiste.

— Très intéressant, fit la voix sèche de Stewe.

Quant à Muscat, il grogna qu'il en avait vu bien d'autres, certes, à travers le cosmos où l'avaient conduit ses enquêtes, mais que jamais il ne lui avait été donné de se trouver projeté dans un pareil dédale.

— Silence, homme vulgaire, dit Coqdor. Que ne vous émerveillez-vous devant pareil univers.

— Oh ! dites, fit encore la jeune fille, qui brûlait de savoir, comme toutes ses compagnes, d'ailleurs.

Coqdor commença à décrire l'univers des cristaux de neige puisque, au surplus, c'était bien là que, sous la forme des flagellés, ils se trouvaient

engagés tous les trois.

Mlle Libella et ses compagnons en arrivaient à oublier qu'elles étaient des scientifiques pour retrouver l'éblouissement naïf des femmes jeunes qu'elles demeuraient malgré tout, tant Coqdor savait décrire poétiquement ce qu'il découvrait, plus instinctivement qu'autrement d'ailleurs, puisque privé des organes ordinaires des sens, il comprenait par contact du milieu ambiant, avant de transmettre aux neurones convenables de son cerveau d'homme.

Les trois flagellés progressaient ensemble.

Autour d'eux, tout était rigoureusement géométrique. Non plus le monde aux formes capricieuses, toujours en harmonie, mais variant à l'infini qu'offrent, non seulement l'univers minéral, végétal et animal, mais encore le micromonde des protozoaires, où les apparences sont incroyablement variables.

Rien que la rigueur d'un créateur qui s'est complu là à jouer au géomètre en demeurant le poète par excellence.

Les aiguilles miniatures d'eau mutées par le froid devenaient, devant les explorateurs du micromonde, des palais formidables, des galeries incroyables, des temples surprenants aux voûtes majestueuses, aux hypogées de rêve.

Mais l'architecte idéal qui avait construit cela l'avait fait selon un plan inouï qui excluait toute asymétrie. C'était la perfection des formes, l'équilibre total des éléments, l'ordre complet par la juxtaposition en nombres pairs des croix, des X, des étoiles, des festons, de toutes les combinaisons possibles des possibilités constellaires.

Ce qui était surtout impressionnant, c'est que l'impair était exclu.

Cela donnait une impression de sérénité, de calme de l'âme, car nulle part sans doute, dans toute la création, l'homme ne peut trouver pareille volonté d'organisation.

Le cosmos double rêvé par Pascal offre partout, bien que dans une harmonie idéale, le grain merveilleux de la fantaisie dont on a pu dire qu'elle était divine, et permettait à l'homme d'être autre chose qu'un robot bien réglé et sujet seulement à des ruptures de fréquence.

La neige, dans sa texture intime, est sans doute le seul domaine où plus encore que dans la composition interne de la fleur ou de certains

éléments minéraux, l'absolu a été visuellement réalisé, démontrant le non-hasard qui a présidé à la naissance de la matière.

Trois petits êtres invisibles à l'oeil humain, transportant dans leur cellule rudimentaire la pensée de trois créatures supérieures, évoluaient entre ces piliers idéaux, traversaient ces perspectives rigoristes, passaient sous ces constellations de sereine équité.

Coqdor parlait quelquefois, pour Walkinson et les savants, mais aussi pour Libella et les autres jeunes femmes.

Il leur faisait part de ses réflexions et assurait que, sans doute, on touchait là à un point particulier où s'est exprimée la volonté de communication à la raison humaine du maître du cosmos.

Alors que, partout ailleurs, l'athée peut ergoter et arguer de l'évolution considérée comme un élément moteur aveugle pour parvenir à l'univers galactique et extragalactique, dans la neige, la pensée humaine découvre soudain un domaine si parfait, si bien organisé qu'il ne saurait se modifier que par la destruction pure et simple, par le phénomène vulgaire de la fonte, c'est-à-dire de la transformation de l'élément aqueux.

Mais, et cela Coqdor le précisait, que la température redevienne plus basse, que la cristallisation se reproduise et, immédiatement, par le processus gaz-liquide-solide, on remonte vers l'univers géométrique, toujours égal à lui-même, constant, bien que parfois non existant dans le fluide trop surchauffé. Ses féeries rigoristes renaissent dans l'enchantement neigeux, en un monde spontané où toutes les données d'un problème divin semblent réunies de telle façon qu'elles ne posent plus d'autre énigme que le nom du merveilleux artisan.

La voix de Stewe s'éleva dans le labo :

— Je sais bien que vous êtes poète et philosophe, Chevalier, et que vous voulez faire plaisir à ces demoiselles. Dois-je vous rappeler que nous sommes ici pour chercher le secret de la neige vivante, et hostile à notre univers ?

Muscat ricana :

— Même sans ses yeux verts, Bruno voit de ces choses. Il ferait mieux de nous dire en effet où nous allons. Après tout, cette description enthousiaste et grandiose de la neige vue de l'intérieur peut être très prisee

pour un calendrier des P.P. et T. ^[2], mais elle ne nous apprend rien de neuf, sinon que nous sommes dans la neige et...

Il s'interrompit et Coqdor gronda :

— Attention ! limier du micromonde. Vous allez pouvoir, je crois, exercer vos talents sur une piste. Qu'est-ce qui bouge ? Qu'est-ce qui semble détruire, devant nous, l'harmonie absolue qui nous éblouit ?

Walkinson, Libella, et les autres, se penchaient sur les trois corps étendus.

Mais, subitement, après quelques exclamations exprimant à la fois la surprise et la terreur, c'était le silence.

Les trois hommes s'étaient tus.

Si leurs corps étaient encore là, leurs esprits demeuraient soudain captifs du labyrinthe inouï où les avait engagés la science du professeur martien.

CHAPITRE III

Une caméra-bijou filmait au fur et à mesure ce qui se passait dans les profondeurs du petit bac où un peu de plasma particulièrement traité avait été mélangé à la neige prélevée sur l'hybride toujours captif de sa cage de verre.

Ainsi, le professeur Walkinson, son assistant Azzovk déjà familiarisé avec ce genre d'incursions, Libella et les autres laborantines, pouvaient suivre, sur l'écran, au moins sous un certain angle, les aventures vécues par les trois explorateurs du micromonde.

Cependant, ils n'en avaient qu'un aspect assez vague, le plasma ne pouvant être stérilisé et continuant à nourrir des millions de bactéries.

Bien qu'ils aient été particulièrement colorés pour permettre le repérage, les trois flagellés se perdaient souvent dans le miraculeux labyrinthe des cristaux de neige.

Le flagellé-Muscat, le premier, avait stoppé sa progression en apercevant l'insolite, ce qui lui avait valu la réflexion ironique de Coqdor.

Le flagellé-Stewe, lui, avançait, mû par la curiosité scientifique.

L'homme-Coqdor cria à l'homme-Stewe, afin d'avertir le flagellé-correspondant :

— Prenez garde, si c'est un assaut microbien.

Devant eux, ils découvraient un ensemble de polyèdres d'une rectitude parfaite. Or, dans cette harmonie, des éléments disparates apparaissaient soudain et, inévitablement, il s'agissait de signes vivants, les cristaux n'étant en fait que de l'eau transmutée.

Sur l'écran, Walkinson et les autres avaient peine à suivre. Tout s'embrouillait, un peu comme dans une radiographie humaine. On distinguait bien les groupes microbiens plus ou moins mêlés aux

minuscules étoiles neigeuses, mais les trois flagellés-témoins se perdaient dans le grouillement général.

Dans leurs corps intérimaires, les trois amis voyaient paraître des monstres assez hideux. Ils se demandaient s'il s'agissait là de manifestations de la force inconnue qui utilisait la puissance du soleil de glace, mais Stewe, le premier, déclara qu'en fait ce n'étaient que de vulgaires microbes.

Malgré sa science, d'ailleurs, il ne pouvait les identifier.

Muscat déclara que c'étaient de bien vilaines bêtes et proposa acidentement à Bruno Coqdor de les hypnotiser selon ses méthodes habituelles.

Le chevalier riposta qu'en raison de sa biologie provisoire, cela lui était impossible, à moins que Muscat, de son côté, ne se sentît en mesure de passer les menottes aux nouveaux arrivants.

Dans le labo, en entendant la conversation reprendre, on respirait.

Toutefois, Coqdor et ses compagnons devaient confesser qu'il leur était difficile de combattre. Les flagellés n'étaient certes pas de nature à se laisser avaler par n'importe quel protozoaire, surtout animés par une volonté humaine, ce qui leur donnait une certaine supériorité sur leurs congénères de la gent unicellulaire ou avoisinante.

Ils pouvaient, en cas de péril, agir, non plus à l'aveuglette comme les représentants du monde des infiniment petits, mais se déplacer avec une aisance et des allures inconnues dans le micromonde.

Ils ne s'en firent pas faute, tous les trois, lorsqu'ils furent littéralement entourés par une harde hideuse d'êtres qui leur paraissaient gigantesques alors que l'oeil humain n'aurait pu les distinguer. Ces formes vaguement sphériques, avec un noyau central et ses contours visqueux s'approchaient d'eux en une théorie de cauchemar et il fallut toute l'agilité que Coqdor, Stewe et Muscat communiquaient aux trois flagellés pour que, utilisant leurs cils vibratiles, ils puissent échapper à l'encerclement qu'une puissance probablement aveugle refermait sur eux.

Mais d'autres bactéries inconnues apparaissaient.

Si le professeur et les siens pouvaient voir cela sur l'écran, ils n'éprouvaient qu'une sensation bien différente de celle enregistrée par les cerveaux des trois explorateurs.

Le spectacle, avec l'agrandissement, leur demeurait familier. L'apparence des unicellulaires évoluant aux côtés des cristaux géométriques

n'était absolument pas une révélation scientifique.

À l'échelon micronique, il en était tout autre.

Le flagellé-Coqdor entraînait ses compagnons à travers le dédale des cristaux, pour échapper à des ruées horribles de démons évoquant des outres, des œufs sans coquille, des anneaux de chenilles mutilées, tout cela roulant, déferlant, en quantités incalculables, cherchant inlassablement au nom d'un instinct dont l'origine est la plus ancienne de toute la création, à dévorer, ingérer, absorber, ces créatures primaires qui leur étaient sensiblement semblables.

Plusieurs fois, grâce au choix subtil de Walkinson qui les avait confiés à des flagellés, ils purent se défendre, serrés de près par les bactéries.

Les cils vibratiles, en effet, constituaient des embryons de membres qui réagissaient de telle façon que les êtres monocellulaires, se sentant simplement repoussés et frappés, reculaient, s'éloignaient, sans chercher une nouvelle incursion, et allaient exercer leurs talents ailleurs, sur d'autres protozoaires moins habilités à de tels pugilats.

De nouveau, dans le labo, c'était le silence.

Mlle Libella, penchée sur les trois hommes-microbes, suivait avec attention leurs réactions.

C'était sa mission particulière, tandis que Walkinson et les autres suivaient l'aventure par le microcinéma.

— Ils se taisent, professeur. Mais leurs visages sont crispés, leurs lèvres serrées. Certainement, ils vivent une tension violente, en ce moment.

— Interrogez-les, Libella.

Mais cette fois, les questions demeurèrent sans réponse, le silence des trois micronautes se prolongeait.

— Ils ont peur, ils doivent voir des choses effrayantes. Ah ! Ils sont sûrement en péril.

— Voyons, Libella, dit le professeur, un peu agacé, n'oubliez pas qu'une pareille sensibilité est indigne d'une scientifique. Vous savez bien que ces messieurs ne risquent rien, corporellement, et que c'est seulement un neurone fictif de leur cerveau qui se promène dans le micromonde.

Libella, qui s'était laissée aller au jeu, se mordit les lèvres.

Mais elle eut quand même une forte émotion, et ses camarades de labo également, quand Stewe éructa :

— Par le diable du cosmos, nous sommes foutus !

Walkinson écarquillait les yeux mais l'écran ne lui présentait plus que des images confuses.

Cela remuait beaucoup, dans le petit univers, mais le microcinéma ne prenait que des plans d'ensemble.

Coqdor criait :

— Suivez-moi. Par ici !

Muscat poussa un tel hurlement qu'ils furent tous bouleversés, même le professeur, qui voulait pourtant jouer les insensibles.

— Professeur ! il est mort. On dirait...

— Petite sotte !

Pourtant, Walkinson s'approcha. Muscat était livide.

— Azzovk, ordonna sèchement le maître. Réanimation immédiate !

Stewe hurlait à son tour et devenait semblable à Muscat.

Pourtant l'assistant martien, aidé des laborantines, les ranima l'un et l'autre en très peu de temps.

— Quoi ? Quoi ? Je vis ?

Muscat ouvrait les yeux, regardait avec ahurissement le décor du labo et les visages penchés sur lui.

— Mais oui, vous n'êtes pas encore au paradis, en admettant que vous y soyez convié un jour.

Walkinson plaisantait, un peu durement, pour détendre l'atmosphère. Stewe ouvrait les yeux à son tour.

— Je suis vivant. Je me croyais mort, dévoré...

— Comme moi, soupira Muscat.

Ils comprirent. Le flagellé-Stewe et le flagellé-Muscat, en dépit de leurs efforts, avaient fini par succomber, et des bactéries plus puissantes les absorbaient.

Walkinson avait si bien réussi dans sa tentative d'implanter la cérébralité de l'homme en un point unique, avant d'en effectuer la transplantation dans la cellule microbienne, qu'au moment de la destruction de ladite cellule, l'humain avait une réaction absolue, celle de l'homme devant la mort.

Stewe et Muscat, maintenant, privés de leur support microbien, retrouvaient automatiquement leur personnalité intrinsèque et avaient l'impression de ressusciter.

Déjà, tous deux s'inquiétaient :

— Et Coqdor ?

Coqdor, lui, étendu près de lui, n'avait pas bougé.

Libella reprenait ses observations. Le chevalier devait, en pensée, continuer son voyage dans le micromonde. Mais il ne disait plus rien.

Le policier et le physicien se relevaient et, à leur tour, allaient se pencher sur le visage de leur ami.

— Où est-il ?

Muscat lui parla doucement. Mais Coqdor ne répondit pas.

Cependant, le flagellé-Coqdor s'était élancé vers de véritables galeries de cristaux, formant une sorte de couloir dont parois, voûte et plancher, parfaitement confondus, étaient de cette netteté impressionnante tant admirée par le chevalier.

Or, échappant aux monstrueuses bactéries qui étaient en train d'ingérer ce qui avait été le flagellé-Muscat et le flagellé-Stewe, le flagellé-Coqdor réussissait à s'engager dans ladite galerie et n'y trouvait plus le moindre monstre dévorant.

C'était pour une raison assez simple. Dans le bac du professeur Walkinson, se trouvaient en effet quelques gouttes de plasma non stérilisé (pour permettre la survie des éléments microbiens) et des cristaux de neige. Mais le mélange était incomplet et certaines zones demeuraient uniquement composées de l'un ou l'autre élément, ce qui ne pouvait guère se concevoir à l'observation.

La microcaméra ne pouvant donner assez de détails, tout cela échappait, sinon au flagellé-Coqdor, engagé à la limite d'une de ces zones.

Il venait de sortir du domaine plasma où ses congénères finissaient agglutinés, enrobés, ingérés puis digérés par les superbactéries, pour pénétrer dans une zone uniquement faite de neige, où les deux matières ne s'interpénétraient pas.

Seul, hors d'atteinte de ses ennemis, il évoluait donc à travers les fastes géométriques qui l'obsédaient de leur magnificence rigoriste.

Il savait le sort qui était celui du flagellé-Muscat et du flagellé-Stewe. Du moins, conscient comme il l'était, avec son cerveau humain dont le microbe ne représentait qu'un neurone, savait-il aussi que ses amis, maintenant hors d'atteinte, se consolaient aisément d'avoir perdu leur corps provisoire.

Lui se souciait peu, maintenant, du monde plasma destiné seulement à servir de catalyseur pour le peu de neige conservée dans le bac.

Coqdor, allant jusqu'au bout selon son habitude, cherchait inlassablement, à travers la régularité des cristaux, ce que pouvait être le secret du phénomène qui, depuis certain jour de juillet dans une riante vallée de Bourgogne, avait désolé l'univers.

Il avançait et la promenade était monotone. Cette avalanche de constellations et de gracieuses compositions équilatérales finissait par lasser, par obséder un peu aussi. Le flagellé communiquait cette impression à Coqdor qui consentait de nouveau à répondre aux questions de Muscat.

— De la neige, rien que de la neige, c'est magnifique... Mais au fond très banal. Stewe grimaça des dents :

— Je crois que nous pouvons vous remercier, professeur Walkinson. Nous avons pu explorer intimement la neige. Seulement je pense – pardonnez-moi – que n'importe quelle eau à l'état neigeux, glanée dans n'importe quelle planète de type terrien, nous eût apporté pareil résultat. L'hybride que nous gardons captif porte de la neige sur lui, voilà tout. Mais nous sommes si loin du soleil de glace que...

Libella l'interrompt :

— Écoutez, il parle. Il a l'air très ému. Tous ceux du laboratoire se précipitèrent. Coqdor s'agitait et parlait, très vite :

— ... Quelque chose, il va se passer quelque chose... Les cristaux frémissent...

— Hein ? firent les savants en chœur. Des cristaux de neige qui frémissent, c'est contraire à la nature.

— Silence, glapit Muscat, d'un tel ton que l'ordre fut obéi aussitôt. Coqdor continuait :

— C'est comme un courant. Oui, c'est cela on dirait... Tous les éléments sont frappés. Ils réagissent, ils vibrent, ils vibrent...

Coqdor-flagellé était saisi dans une sorte de vertige.

Autour de lui, les merveilleux cristaux, jusqu'alors immuables, semblaient animés d'une frénésie subite. Ils vibraient, comme vibre un appareil qui va quitter un sol planétaire pour s'élancer à travers l'espace. La comparaison s'imposait en lui.

Son corps d'homme, influencé par le neurone vagabond en dépit de l'anesthésie, était parcouru de véritables spasmes tandis que, dans le micromonde, le flagellé évoluait très vite, cherchant l'origine du phénomène.

Dans le labo, un des aides de Stewe, des deux qui veillaient en permanence sur l'hybride, s'écria :

— Docteur Stewe, il bouge...

Un instant, Stewe, Muscat et le savant martien abandonnèrent Coqdor pour se précipiter vers la prison de verre.

C'était vrai. Le monstre neige-Jean-Loup s'agitait, lui qui était devenu passif depuis sa capture. On le voyait qui tentait de se relever, comme saisi d'un appel invisible.

Il y réussit tant bien que mal, sous l'œil des deux assistants décidés à l'annihiler en cas de péril.

— Regardez. Le givrage augmente à l'intérieur de la cuve...

Le démon blanc devait dégager un froid plus intense qu'à l'accoutumée, car effectivement, les parois intérieures devenaient quasi opaques.

— Il faut chauffer la cuve, dit Stewe, sinon cela finira par se glacer totalement et nous le perdrons de vue.

— Oh ! fit Muscat. Voyez son corps. Ou ce que je peux appeler son corps, son épiderme de neige.

— Il vibre, il vibre...

— Cela rappelle les essaims, les cocons de neige observés sur toutes les planètes attaquées.

— Mais alors ?

— Une nouvelle attaque se prépare. Libella cria :

— Le chevalier vient de me dire. L'attaque ! Il le sait : sur Dissixuma 14, une planète du monde de Rigel.

— Si loin, murmura Muscat. Et la neige vivante, ici, en a connaissance.

— Comme en tout point du cosmos où il existe de ces damnés flocons, fit Stewe. Mais écoutons Coqdor, je crois que nous approchons de la solution.

Ils revinrent vers le chevalier.

L'homme étendu semblait en proie à une émotion intense et Râx, qui s'était tenu tranquille jusque-là, venait vers lui et cherchait à lui lécher le visage en battant des ailes, ce qui gênait les observateurs.

Coqdor râlait :

— L'attaque ! Glaciation totale de la planète. Il faut les prévenir !

— Alerte, hurla Walkinson. Azzovk, appelez l'Interplan.

— Et passez-les-moi, gronda Muscat. Par radio subspatiale, on peut encore les alerter immédiatement.

L'assistant de Walkinson demanda la communication et Muscat, placé devant l'interphone, transmit un message que l'Interplan devait envoyer par radio spontanée, traversant instantanément le subespace, pour avertir les autorités de Dissixuma 14.

Mais un cri éclatait dans le labo :

— Il se lève, il va... Faut-il le tuer ?

— Pas encore, vociféra Stewe, nous allons savoir ce que...

On ne connut pas la fin de la phrase.

La cage de verre volait en éclats, blessant plusieurs des assistants.

Le monstre qui avait été Jean-Loup Varlin se dressait, formidable silhouette grossièrement humaine mais dont l'élément de neige vibrait sur tous les points de son corps, tandis qu'un, froid mortel se répandait immédiatement à travers le laboratoire...

CHAPITRE IV

Était-ce en raison de ses facultés psychiques exceptionnelles ?

Toujours est-il que, bien que muté provisoirement dans le corps (si l'on peut dire) d'un unicellulaire, Bruno Coqdor venait de ressentir avec une précision remarquable ce qui se passait dans le monde singulier du soleil de glace.

Car il était bien évident que les divers phénomènes de glaciation spontanée, de près ou de loin, étaient en rapport avec la lumière froide émanant de cet astre exceptionnel repéré par Robin Muscat.

Ce que le chevalier venait de ressentir était, en quelque sorte, une prodigieuse émission-radio, passant à travers ces cellules équilatérales et crucifères que sont les cristaux de neige.

Comme si chaque cristal, individuellement, recevait l'onde unique et vibrait à son contact.

Ou encore – et cela lui traversait l'esprit – comme s'il s'agissait des cellules d'un seul corps qui, avec un synchronisme parfait, réagissent à l'injonction du cerveau.

En tout cas, il avait pu prévenir les humains du danger menaçant la planète lointaine, Dissixuma 14.

Rassuré de ce côté, Coqdor était bien décidé à en savoir plus long.

Ce qui importait pour lui, ce n'était plus le salut du monde rigélien (il savait bien que ses amis allaient faire le nécessaire) mais il souhaitait percer, en son sein même, l'énigme de la neige vivante. Maintenant, il en était convaincu, comme Muscat lui-même, ces cristaux de neige n'étaient pas, en dépit de l'apparence, simplement un peu d'eau transmutée du gaz au solide en passant par le liquide, ce qui est la formation naturelle des flocons.

Il y avait autre chose et, sans nul doute, cette neige insolite formait un tout.

Depuis le soleil de glace que Coqdor soupçonnait d'être l'élément-moteur des attaques par glaciation, jusqu'à la moindre parcelle des diverses formations répandues à travers la galaxie, un courant passait. Un courant unique, souverain, impérieux. Tous les cristaux réagissaient à la fois à sa puissance et obéissaient à ses ordres.

C'est ainsi que la force inconnue disposant de cette lumière aux effets inversés réussissait, en un temps record, à geler une planète entière ou à bombarder une ville, ou un navire dans l'espace, avec des icebergs gros comme des montagnes.

Il était vraisemblable que l'aventure de Catherine et de Jean-Loup, premier phénomène observé, correspondait à une sorte d'essai dont la planète Terre avait fait les frais.

Coqdor, parfaitement conscient, continuait donc à évoluer à travers le monde géométrique.

La frénésie des cristaux continuait.

Le flagellé-Coqdor percevait nettement la teneur du message. Ce n'était évidemment exprimé ni par des mots ni par des sons quelconques. Rien que des vibrations, de ces vibrations qui règnent dans l'univers et que Hertz, Branly, Marconi, Ferrié et quelques autres, avaient su domestiquer sur la Terre, tandis que leurs homologues y réussissaient à la fois dans cent planètes différentes à travers la galaxie.

L'unicellulaire vibrait, lui aussi. Mais il ne recevait pas le message avec la passivité minérale des cristaux de neige. Cellule charnelle en son primitivisme, il transmettait aux neurones vrais du cerveau de Coqdor, où se déroulaient en réalité les pensées du chevalier, tandis que son minuscule envoyé poursuivait son aventure dans le micromonde.

Mais Coqdor estima bientôt qu'il en savait assez.

Les cristaux de neige vibraient. Et ensuite ? Rien ne se produirait de particulier, du moins dans la portion de neige vivante où le flagellé-Coqdor se trouvait engagé.

Ce qui semblait important, c'était la portion analogue de neige vivante chargée d'attaquer Dissixuma 14.

Et c'était si loin...

Coqdor, qui avait alerté les humains, pouvait estimer sa mission terminée, du moins pour l'instant.

Il songea donc à revenir, à regagner le monde des vivants.

Dans le labo, toujours étendu sur la couchette tubulaire, avec le casque à électrodes sur la tête, le chevalier Bruno Coqdor prononça :

— Mademoiselle Libella, voulez-vous demander au professeur Walkinson de me ramener sur Mars, parmi les vivants. Je n'ai plus rien à faire parmi les protozoaires, jusqu'à nouvel avis.

Il n'obtint pas de réponse, et s'en étonna beaucoup.

Il récidiva, sans résultat. Il faut se souvenir que les hommes transmutés pour l'exploration du micromonde étaient anesthésiés au préalable, que leur corps humain ne ressentait absolument rien, sinon par le cerveau mais sous forme de perception ondionique. Le véritable cerveau, la personnalité de Coqdor c'était, provisoirement, le microbe qui se promenait entre les architraves et les colonnades des cristaux de neige.

Aussi, comme il ne pouvait entendre aucun son et qu'aucune pensée ne se fixait vers la sienne pour lui répondre, demeura-t-il dans le silence, ce qui ne laissa pas de le surprendre, et de l'effrayer un peu.

Il fallait revenir. Coqdor se hâta, de toute la vitesse dont un minuscule flagellé peut être capable, à travers l'invraisemblable domaine où il s'était fourvoyé.

Les vibrations diminuaient, le message étant passé. Mais le pauvre petit microbe ne pouvait guère progresser, malgré ses efforts, et il se trouvait toujours captif de cet univers si particulier.

— Il faut que je revienne...

Il ne tergiversa pas longtemps. Un moyen s'offrait à lui. Cela ressemblait à un suicide, et c'en était un aussi. Coqdor, homme profondément croyant, féru de cette pensée chrétienne qui était la seule doctrine ayant survécu aux élucubrations pseudo-philosophiques qui avaient désolé la planète-patrie, répugnait à ce genre de mort.

Mais, gardant le sens de l'humour en son bizarre état, il se disait que la responsabilité morale de l'infusoire devait être bien minime, et que, d'ailleurs, il allait revivre en tant qu'homme.

Il s'échappa, après de grands efforts, du labyrinthe des cristaux, rejoignit le monde du plasma, où grouillaient les bactéries.

Pauvre flagellé-Coqdor. Un microbe un peu plus gros l'avalait en une fraction de seconde, rompant ainsi le contact entre le neurone vagabond et les authentiques cellules du cerveau du chevalier.

Ce dernier ouvrit les yeux sur la couchette. Sa première impression fut l'étouffement. Il respira fortement et comprit que Râx était littéralement couché sur sa poitrine.

Le bouledogue-chauve-souris lui léchait le nez, selon son habitude, et il avait étendu ses grandes ailes membraneuses pour recouvrir Coqdor.

— Eh bien, Râx, tu es gentil. Oui, tout beau, tout beau. Mais tu me gênes, mon vieux.

Il se redressa, regarda autour de lui, encore ahuri de ce passage d'un monde en un autre, beaucoup plus familier mais où il se trouvait brusquement dépaycé.

— Il en fait un froid, ici. Où suis-je donc ?

Il comprit soudain que Râx, sentant l'effondrement subit de la température, s'était jeté sur son maître inerte pour le réchauffer. Tout en flattant le psôt d'une main, le chevalier essaya de se rendre compte, mais le casque à électrodes le gênait.

— Ah ! Le chevalier revient à lui...

Libella se précipitait vers lui, le dégageait.

— Que s'est-il passé ?

La charmante Martienne en tremblait encore.

Elle narra la révolte du monstre, alors qu'on constatait que la neige de son enveloppe commençait à vibrer.

Puis il avait fait éclater la cage de verre, tandis que tous se mettaient à geler sur place. Les assistants de Stewe avaient voulu déclencher le dispositif de sécurité. Trop tard. Le monstre était hors de portée et les étincelles désintégrantes eussent été inutiles.

On avait reculé devant la ruée de l'énorme poussah, qui, maintenant qu'il sortait de sa prostration, paraissait effrayant, avec plus de deux mètres de haut dès qu'il se redressait, et évoquait quelque formidable yéti, quelque bonhomme de neige qui se fût mis en marche.

Muscat, naturellement, avait été le premier à réagir. Il s'était bravement élancé contre ce qui avait été Jean-Loup.

Mais, devant les assistants épouvantés, l'horrible chose avait saisi le policier des étoiles et l'avait lancé au loin, contre la paroi.

— Muscat, comment est-il ? s'effara Coqdor.

— Rassurez-vous, Chevalier, il va mieux. Rien de cassé. Assommé seulement, on le soigne.

— Et Jean-Loup, l'homme-neige ?

— Il s'est échappé. Il s'est jeté à travers une baie. Tenez, elle est fracassée et il s'est enfui...

— Où ? Le sait-on ?

— Vers les plaines. Il a été signalé à travers la cité, mais il a jeté la terreur, d'autant plus que tout gelait sur son passage. Maintenant, il a disparu.

Coqdor se relevait, tandis que Râx se serrait contre lui.

Il courut vers Muscat. Un peu de sang coulait de la tempe du policier, mais les laborantines le pensaient. Il sourit faiblement :

— Mon vieux Coqdor, quelle histoire. Vous, vous savez ?

— Mais oui. Et Dissixuma 14 ?

— Message transmis. Nous saurons bientôt si l'attaque a eu lieu et comment ils ont réagi.

Stewe s'approchait :

— Avant tout, nous devons nous emparer de l'homme-neige, dit-il. C'est primordial. Et le détruire au besoin.

Il y eut un instant de silence, dans le labo où la température était si basse que tous grelotaient.

— Nous ne savons quel est son pouvoir, reprit le physicien. Les hommes ont eu assez de mal à fertiliser Mars, où il ne fait déjà pas si chaud, où la nature est aride, hostile. Ce démon peut geler la planète entière en un instant, sait-on jamais ?

Muscat, soutenu par deux laborantines, demanda à être de nouveau porté devant l'interphone.

Il demanda le chef de l'Interplan martien. Priorité fut donnée en raison des circonstances.

Le policier des étoiles discuta un instant avec le préfet martien et des mesures furent immédiatement prises.

Cependant, on constatait, dans le labo et partout où le monstre était passé que la température remontait et que les méfaits du gel, parfaitement localisés, disparaissaient déjà.

Coqdor, lui, fort de ce qu'il avait appris dans le monde géométrique, demanda qu'on recueillît un peu de cette neige dans les bacs climatisés.

Ainsi on pourrait, en la conservant et en l'explorant, se tenir au courant des méfaits du soleil de glace, puisque, maintenant, on pouvait admettre que

chaque cristal était frappé par l'onde majeure qui semblait commander à cette force redoutable.

Les trois explorateurs du micromonde commençaient à se trouver un peu mieux, Muscat, après le choc qu'il avait subi, étant le plus handicapé.

Ce qui ne lui interdisait pas de garder le contact avec l'Interplan (section de Mars) et de se tenir au courant des recherches concernant Jean-Loup, ce malheureux Jean-Loup muté par la neige vivante.

Bientôt, hors du laboratoire dévasté, Stewe, Coqdor et Muscat, revigorés à la fois par un énergique traitement et un de ces bourbons venus de la Terre et appréciés à travers la galaxie, se retrouvèrent à bord d'une électrauto qui partit à toute vitesse rejoindre les forces de la milice lancées par l'Interplan dans les plaines de Syrtis Major.

On avait pu aisément suivre le monstre à la trace. Il laissait un véritable sillage de neige et de glace. Mais, si cela avait été flagrant à travers la cité martienne où s'élevaient les installations scientifiques sur lesquelles régnait le professeur Walkinson, dans le paysage martien, c'était une autre affaire.

Sur ce sol stérile, où les colons avaient eu tant de peine à cultiver pendant des années avant d'obtenir des résultats possibles, il faisait toujours assez froid. Pour comble de malheur, il avait neigé, à quelques kilomètres de la cité.

Si bien que, dans ces étendues rougeâtres, il y avait tant et tant de plaques blanches balayées par l'éternel vent de Mars, qu'on ne pouvait évidemment distinguer la piste du monstre, la neige émanant du soleil de glace ne présentant, à l'examen, aucune différence notable avec la neige naturelle.

Plusieurs électrautos parcouraient les plaines. Dans le ciel, un certain nombre de miliciens, sur des hélicoptères, fouillaient les horizons mais le sol était souvent bouleversé, ouvert de cratères, de longues crevasses. Enfin, des forêts de conifères, acclimatés là depuis plusieurs lustres, offraient encore des refuges possibles au mystérieux personnage.

Muscat soupira en regardant cela.

Il pensait aux conditions dans lesquelles se trouvait Jean-Loup au début de l'aventure. Dans l'aimable vallée de Bourgogne, en compagnie de l'appétissante Catherine, parmi le ruissellement des coquelicots...

Le pauvre garçon, muté par l'incroyable phénomène, était devenu un monstre contre nature, ennemi du genre humain. Force avait été de donner

l'ordre aux miliciens de l'abattre à vue, avec les armes désintégrantes, les terribles pistolets à l'inframauve qui ne pardonnaient pas.

Où s'était-il enfui ? Au-delà des monts séparant Syrtis Major des vastes étendues d'Hellas ? Vers Nepenthes, région plus rapprochée ou, au contraire, en direction de Protolinus, assez lointain ?

On pensait communément qu'on le repérerait plus aisément si le temps était favorable. La neige naturelle fondant rapidement, depuis les engins aériens il serait loisible de constater si, en un endroit déterminé, des plaques neigeuses anormales apparaissaient.

Malheureusement, l'hiver martien faisait des siennes, ce qui ne facilitait pas la tâche des chercheurs.

À bord de l'électrauto mise à leur disposition, le chevalier, le représentant de l'Interplan et le docteur Stewe se mettaient en rapport constant avec le siège de la grande organisation policière interplanétaire.

Ils eurent ainsi la satisfaction d'apprendre que Rigel avait répondu.

À Dissixuma 14, les pouvoirs alertés juste à temps, avaient, du moins partiellement, contré l'assaut glaciaire par un réseau d'ondes thermiques employées généralement pour les cultures artificielles.

La glaciation avait été un échec, et une chute d'icebergs, fondus en plein vol au contact de la formidable voûte invisible qui couvrait les cités et les plaines, n'avait donné lieu qu'à un véritable déluge, la neige vivante, fondant instantanément, se transformant en eau. Les dégâts étaient considérables, mais peu comparables avec ce qui se serait passé si le monde de Dissixuma 14 avait reçu les banquises sur les villes et les cultures.

— En tout cas, constata Stewe, nous marquons un point. Reste à trouver, je n'ose dire Jean-Loup Varlin l'hybride, le monstre de neige. Je souhaite que nous le capturions avant la désintégration, malgré les ordres donnés. N'est-ce pas possible, Muscat ?

— C'est mon avis, grogna le policier. Avec les ondes bleues, on le pourrait. Je vais le dire au préfet.

— Expliquez que c'est utile pour la science, et pour l'accomplissement de notre mission.

— Et aussi parce que c'est un homme qu'il faut sauver, dit Coqdor en caressant Râx qui naturellement était du voyage.

Muscat se mit en rapport avec le préfet de l'Interplan martien, parlementa, finit par obtenir – puisque aucun phénomène défavorable ne se

produisait – qu'on puisse neutraliser le monstre au lieu de le désintégrer.

C'est alors que l'alerte fut donnée par un hélicoptère.

Aux confins de Syrtis Major, vers les plaines de Phison, la température était plus clémente. Il ne neigeait pas, mais les miliciens avaient décelé, près d'un bois, une curieuse flaque blanche, très visible.

Muscat donna un ordre, et les électrautos, toutes ensemble, prirent la direction des plaines de Phison.

CHAPITRE V

L'électrauto filait, avec les autres, sur coussin d'air, à une vitesse fantastique, sur le sol rêche de Mars. La civilisation n'avait pas encore réussi à fertiliser ces étendues qui demeuraient égales à elles-mêmes, et impraticables ou presque pour d'autres engins.

À bord, Muscat, Stewe et Coqdor demeuraient silencieux.

Le premier cherchait la clé de l'énigme, le second par quel moyen on viendrait à bout de la neige vivante.

Le troisième pensait à Jean-Loup, et à toutes les vies humaines qui se trouvaient maintenant en péril, face à ce fléau qui désolait l'univers.

Les hélicoptères, servant de guide, sans cesse en relations radio avec les électrautos de la milice, les dirigeaient à travers les plaines de Phison et, au loin, des collines apparaissaient, dont certaines avaient été boisées, dans l'air ténu de la planète rouge, grâce aux efforts acharnés des botanistes et des horticulteurs venus de la Terre.

Il faisait moins froid et, maintenant, on ne voyait pratiquement plus trace de neige ni de glace.

Il était donc à peu près certain que la plaque blanche signalée fût la preuve de la présence de ce qui avait été Jean-Loup Varlin, étudiant en sciences expérimentales à l'université de Paris-sur-Terre.

L'expédition était commandée par un capitaine de la milice, un Martien appelé Han-Gô. D'une des électrautos, il gardait le contact par télé, avec les divers engins du sol et de l'air et ne prenait aucune décision sans en référer à la fois au préfet et à Robin Muscat, que ses fonctions interplanétaires désignaient comme conseiller.

Le haut fonctionnaire et le policier des étoiles furent tout à fait d'accord avec le capitaine Han-Gô lorsque celui-ci exposa son plan.

L'escadre terrestre stoppa à quelques centaines de mètres du petit bois signalé tandis que les hélicoptères faisaient du surplace dans le ciel de Mars.

La nuit tombait doucement et on pouvait voir l'étrange course de Phobos et de Deimos, qui s'amorçait, bizarrement, les deux lunes tournant en sens inverse arrivant parfois à se croiser, du moins sous l'angle optique.

Mais les trois amis venus de la Terre n'en étaient pas à admirer les sauvages beautés de Mars. Ils étaient sortis de leur électrauto et, auprès de Han-Gô, discutaient des modalités d'attaque.

Ils avaient si bien insisté qu'on leur avait envoyé, d'urgence, une plateforme volante, qu'ils pouvaient voir à présent immobilisée, à quelques centaines de mètres, sous les feux des deux satellites.

C'était un engin portant une installation extrêmement coûteuse, et utilisée pour la fécondation des terres stériles de la planète rouge. Mais, sur demande des trois envoyés du Présidium du Martervénus, le préfet avait fait installer en un temps record à bord un formidable générateur d'ondes bleues, ces ondes à effet solide capables d'immobiliser un homme ou une troupe à distance. Ainsi, on pourrait, le cas échéant, enserrer le monstre homme-neige dans un réseau invisible, mais efficace, dont le commandant de la plateforme pouvait étendre ou resserrer l'envergure à volonté.

Prendre Jean-Loup vivant, ils en avaient tous le désir.

On distinguait nettement, sur les arbres sombres poussant du sol dur et sec, sous le vent incessant, une zone entachée de neige. Le terrain et les arbres en étaient recouverts.

— Il est là. Cette glaciation n'est pas naturelle.

Il fallait, tout d'abord, le déloger, et les miliciens, sous la direction d'un de leurs sous-officiers, se dirigèrent vers le petit bois, l'arme à inframauve braquée.

Ils ne devaient tirer qu'en cas d'attaque. La mission consistait à le déloger, le pousser vers la plaine, où les ondes bleues auraient un rayon d'action bien plus aisé, surtout pour les pilotes-émetteurs.

En effet, ceux-ci, braquant leur réseau sur le bois, n'obtiendraient pas grand-chose, agissant à l'aveuglette.

En rase campagne, l'hybride serait infiniment plus vulnérable et on espérait engendrer ainsi, autour de lui, une cage invisible dont il lui serait impossible de sortir.

Ensuite, le resserrement du réseau permettrait d'arriver jusqu'à le ligoter véritablement. La suite, on aviserait.

La première partie du programme se déroula parfaitement.

Le capitaine Han-Gô, avec son micro personnel, dirigeait les opérations.

Près de lui, toujours n'échangeant que fort peu de propos, mornes et absorbés de pensées, Stewe, Muscat et Coqdor, que Râx suivait comme son ombre, se tenaient, suivant le déroulement de la mission.

Les hélicoptères plafonnaient, observant d'en haut. Mais, jusqu'alors, on n'avait pas détecté l'hybride.

Les différents membres du commando avaient manœuvré de façon à envelopper la zone aisément délimitée par la neige, qui s'arrêtait de façon presque nette. Ils avaient, pour la plupart, disparu sous le couvert.

Han-Gô restait en conversation avec le sous-officier qui menait les hommes.

— Non, mon Capitaine, je ne vois rien. Aucun de mes hommes. Ici, il fait un froid épouvantable, moins quarante, pour le moins...

— Prenez garde, il doit être tout près.

Pendant un bon moment encore, on put entendre le rapport, très précis, du spécialiste. Le commando avançait, s'engageant dans la zone blanche. Ils y gelaient tous, mais ils progressaient, claquant des dents et battant la semelle par instant tant le monstre dégageait d'antithermie.

— Et dire, murmura Muscat, songeant à l'astre entrevu dans l'espace, qu'il est branché, à des années de lumière, sur le soleil de glace.

Stewe étouffa une sorte de gloussement.

Coqdor et Muscat le regardèrent :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je crois que... je cherchais, et votre réflexion me donne une idée. Il me semble que je vois une solution et...

Un cri, sortant du micro du capitaine Han-Gô, coupa la phrase.

Là-bas, sous le couvert, le sous-officier haletait :

— Capitaine, devant nous. Une chose blanche...

— L'hybride, encerclez-le.

— Capitaine, ce n'est pas un homme, pas une silhouette. C'est... Je ne peux pas dire...

— Expliquez-vous, mille comètes !

— Cela doit être cette chose signalée partout dans le cosmos, cette masse vibrante.

— Dieu des galaxies ! s'écria Coqdor. Un essaim de flocons. Capitaine, faites refluer vos hommes ! Il va se passer quelque chose. L'apparition de ce phénomène prélude toujours à une attaque dangereuse de la neige vivante.

Han-Gô s'égosilla dans le micro.

Vainement. Le sous-officier ne semblait plus entendre ses ordres et on avait perdu le contact avec le commando.

L'officier déclara qu'il allait, lui-même, se rendre sous le couvert, à la recherche de ses subordonnés.

— Je vous accompagne, firent trois voix égales, appartenant au chevalier, à l'inspecteur et au physicien.

Quant à Râx, on voyait à son attitude qu'il eût suivi son maître en enfer, si le brave pstôr avait pu avoir conscience de la Grande Réprobation Universelle.

Les quatre hommes, progressant avec prudence, mais sans reculer, se dirigèrent vers l'orée du bois de conifères.

Sans cesse, Han-Gô parlait, et ses paroles étaient entendues des électrautos, des héliscooters, de la plate-forme volante et aussi de chacun des miliciens égaillés dans la plaine, tout autour du petit bois.

Les quatre compagnons n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres des premiers arbres. Ils pouvaient voir s'étendre la grande flaque blanche qui était faite de cette neige vivante, semblable à toutes les neiges du cosmos et qui, pourtant, émanait, comme un tout formidable, du lointain soleil de glace.

Râx, soudain, qui marchait devant Coqdor, s'arrêta net et, tendant son mufle de bouledogue, siffla longuement tandis que frémissaient ses ailes membraneuses.

— Stop ! Messieurs, dit Coqdor. Râx flaire le péril.

Le capitaine Han-Gô crispa la main sur son pistolet à inframauve.

Mais, comme les autres, il s'était arrêté.

Et, devant eux, il y eut la chose effroyable, le plus invraisemblable des spectacles.

Des formes blanches apparaissaient entre les sombres troncs. Des silhouettes vaguement humaines qui avançaient, en gestes lents, mesurés,

lourds, avec des allures automatiques, comme s'il s'agissait d'un groupe de robots.

Des robots blancs, pesants et grotesques, qui progressaient sans hâte venant à la rencontre des humains.

— Jean-Loup, s'écria Muscat, lorsque le premier monstre sortit du petit bois et s'engagea dans la plaine.

Un froid glacial sembla déferler vers eux. Ils se mirent instantanément à grelotter. Alentour, tout gelait, les maigres plantes que la science des Terriens avaient accrochées, auprès des autochtones, au sol de la planète rouge, et le sol se craquelait, se fendillait, sous l'effroyable antithermie.

— Pour l'amour du ciel, cria Coqdor, reculez, reculez tous. Nous allons périr de froid, et bien inutilement.

Mais un autre Jean-Loup apparaissait. Un autre. Un autre. D'autres encore.

Une douzaine de bonshommes ambulants, de monstres hybrides, faits de neige vibrante, qui jetait d'étranges éclairs, mais avec la forme esquissée d'un homme, une tête énorme sur un corps grossier, des membres épais et maladroits.

— Il les a, il les a tous mutés..., râla Stewe.

C'était vrai. On ne pouvait douter. L'hybride faisait des siennes et, non sans doute de son propre chef, mais sous l'impulsion de la force mauvaise qui utilisait le potentiel unique du soleil de glace, tous les membres du commando avaient subi le même sort que lui en approchant dangereusement de son aura.

On comptait treize hybrides, ce qui donnait bien le compte. Jean-Loup, ou ce qu'il était devenu, se trouvant maintenant confondu, et méconnaissable, parmi les hommes envoyés à sa recherche.

— Mes hommes, hurla le capitaine Han-Gô.

Il était courageux, le capitaine Han-Gô. Mais il reculait, saisi d'une horreur, d'une épouvante sans nom.

— Il faut agir !

— Les détruire !

— Non ! ce sont des hommes, on doit encore pouvoir les sauver !...

Autour d'eux, les moindres détails du paysage martien attestaient que le froid faisait des ravages effrayants. Le sol se fendillait, éclatait de gel. Les

arbres gémissaient sous le poids d'un givre inconnu et les électrautos, la plate-forme, les héliscooters, se couvraient d'une chape de glace spontanée.

— Il faut faire donner les armes thermiques, sinon tout Mars va geler.

— Un instant, cria Coqdor. Reculons. Ils viennent vers nous. Quand ils seront en plaine, les ondes bleues...

— Vous avez raison.

Les hommes refluèrent. Sans se presser, les treize démons de neige vivante progressaient. Bientôt ils furent à découvert.

Alors Han-Gô, à demi mort de froid, mais luttant encore, jeta un ordre dans le micro, un ordre destiné au commandant de la plate-forme volante, qui surplombait l'incroyable spectacle.

L'engin glissa doucement dans le ciel, vint se placer juste au-dessus du groupe des hommes de neige, lesquels continuaient à marcher lentement, tandis que toute la zone de Phison, depuis Syrtis Major et Orontes jusqu'à Photonilus, subissait les effets de la plus terrible température basse jamais connue depuis l'origine de la planète rouge.

Phobos et Deimos dominaient, dans le ciel, et leurs étranges reflets faisaient jaillir des étincelles inconnues des hybrides mouvants, qui emmenaient avec eux le froid souverain.

Mais, tout à coup, ils parurent gênés. Quelque chose d'invisible gênait leur marche. Ils se heurtaient à un obstacle qu'on ne pouvait voir. Ils tournèrent, se heurtèrent entre eux, parurent affolés parce que la route était coupée de toutes parts.

De la plate-forme, on venait de faire naître un formidable réseau d'ondes bleues, en forme de coupole, qui enserrait totalement les treize êtres fantastiques.

Immédiatement, autour de la coupole, le froid cessa.

La neige disparut. Le givre coula, la glace fondit et il y eut plus d'eau qu'il n'y en avait jamais eu dans ces contrées arides.

Les hommes respiraient, trouvaient qu'il faisait chaud, libérés brusquement de l'emprise glacée.

— Nous les tenons, nous les tenons...

— Et nous avons neutralisé l'attaque.

Les treize tournaient et se battaient presque, dans la prison invisible dont ils ne pouvaient plus s'échapper.

Sur l'ordre de Han-Gô, suggéré par Muscat, on resserra l'étreinte des ondes. La coupole se rétrécit et les monstres furent serrés, bloqués les uns contre les autres en un très petit espace.

— Ouf ! dit Muscat. Voilà une bonne chose de faite.

Stewe, lui, semblait en proie à une émotion délirante :

— On peut agir sur eux... Mais nous ferons mieux, nous vaincrons la neige vivante. J'ai trouvé !

— Et comment la détruirez-vous ? demanda le chevalier aux yeux verts.

Stewe eut un petit rire sec et, de sa voix sans timbre, il prononça :

— Nous allons contre-attaquer, *de l'intérieur*...

CHAPITRE VI

D'autres fois encore, la neige vivante avait fait des ravages à travers la galaxie.

On avait eu à déplorer les deux modes d'assaut, soit glaciation générale, soit bombardement d'icebergs, sur des planètes du système d'Orion, ou des constellations de l'Hydre et du Poisson Volant.

Le monde entier haletait.

Les travaux du professeur Walkinson étaient de notoriété publique et tous les humains étaient suspendus à ses possibilités de réussite, puisqu'il était avéré qu'on ne se trouvait plus en sûreté nulle part.

Dans les gouffres du ciel, les astronefs n'avançaient qu'avec précaution mais, une seule fois, un navire spatial avait été attaqué, un croiseur évoluant dans le monde de Sirius, qui avait victorieusement bloqué l'assaut de glace en utilisant un réseau d'ondes bleues.

Certes, on pouvait quelquefois se défendre, mais la menace créait, à travers l'univers, une dangereuse psychose.

Aussi, la presse interstellaire était-elle suivie avec la plus grande fébrilité.

Jamais les journalistes des quotidiens, de la radio et de la télé n'avaient eu tant à faire. Les éditions se succédaient, les émissions étaient regardées ou écoutées par plusieurs milliards d'hommes.

Les noms de Bruno Coqdor, de Robin Muscat et du docteur Stewe, qui avaient déjà défrayé la chronique, volaient sur toutes les lèvres. Mais le public, le grand public mondial, voulait savoir, savoir encore.

Walkinson n'aimait guère la publicité. C'était un vrai savant, non un cabotin, et il eût préféré continuer son entreprise dans le silence. Il dut à plusieurs reprises recevoir les reporters. Finalement, quand il fut près du

résultat, il obtint des autorités du Présidium qu'un seul délégué de la télé fût présent.

Muscat, Coqdor et Stewe furent d'autant plus aimables avec le reporter qu'il s'agissait d'Assia K'myra, une délicieuse fille née des amours d'un Terrien avec une charmante créature de la planète Neptune. Assia K'myra était bien connue des sidéro-télespectateurs et naturellement les trois amis savaient qui elle était.

Flanquée de deux *cameramen*, portant une sorte d'anorak à la mode antique qui mettait en valeur ses formes sveltes, son visage rosé aux grands yeux curieusement piquetés d'or, Assia se retrouva, amenée par un hélico spécial, dans les plaines de Syrtis Major.

Et c'est là que le reportage se déroula :

— Vous voyez devant vous, chers amis sidéraux, l'installation préfabriquée qui a été élevée en quelques jours martiens par les autorités, sous la direction du professeur Walkinson et de ses assistants. Ces bâtiments immenses ne sont, en fait, qu'un laboratoire. Un laboratoire qui reproduit, en trente fois plus vaste, celui que dirige le professeur à Syrtis-City.

« ... Ces vingt-quatre couchettes, qui vous font immanquablement évoquer des tables d'opération, vont recevoir les vingt-quatre combattants que le monde galactique envoie contre la force inconnue qui utilise, nous ne savons encore comment, la lumière inversée, la lumière froide qui émane du soleil de glace.

« ... Ils sont deux douzaines. Des hommes et des femmes. Parmi eux se trouvent le chevalier Coqdor, l'inspecteur Robin Muscat, le docteur Stewe, M. Azzovk et Mlle Libella, respectivement assistant et laborantine du professeur Walkinson.

« ... Nous vous avons expliqué, dans des émissions précédentes, en quoi consistait le principe d'une exploration du micromonde par envoi de bactéries radio-psychiquement reliées à un cerveau humain. Fort de ses succès dans ce domaine, le professeur Walkinson a mis au point un système infiniment plus important, quoique le principe en soit rigoureusement le même. On sait maintenant qu'un humain, par le truchement d'un protozoaire, peut évoluer à travers les cristaux de neige. On sait aussi, et cette découverte est due tout particulièrement au chevalier Coqdor, que nos ennemis sont, en réalité, une seule et unique entité, une puissance qu'on a pu comparer à celle d'une ruche, où une volonté totale anime les éléments

divers. Il s'agit donc, pour nos combattants, d'attendre le moment où passera, dans la neige vivante, le courant annonciateur d'une attaque en un point quelconque, de la galaxie.

« ... Le docteur Stewe est le véritable promoteur du système envisagé. Et là, chers amis sidéraux, nous devons vous dire combien il ne faut pas se leurrer. L'expérience est, non pas risquée, mais aléatoire quant au résultat ».

Au fur et à mesure qu'Assia parlait, les sidéro-télespectateurs avaient pu voir les mornes plaines de Syrtis Major et de Phison, le labo de la cité puis l'immense bâtiment préfabriqué qui s'était élevé près du bois de conifères où s'était déroulée la capture des hommes-neige, les visages des héros en jeu, les diverses salles du grand labo.

Maintenant, c'était le docteur Stewe lui-même qui apparaissait auprès de la speakerine.

— Il s'agit, dit-il, de provoquer un gigantesque court-circuit. Un court-circuit d'une envergure inconnue dans l'histoire de l'univers. Certes, vous savez tous de quoi il s'agit et un électricien amateur est capable de le provoquer, fût-ce involontairement. En la circonstance, puisque le chevalier Coqdor a déterminé l'existence d'un formidable courant qui semble unir, à travers le cosmos, tous les cristaux, dont le nombre est fantastique, composant la neige vivante, j'ai songé à créer, au moment convenable, un formidable court-circuit. Pourquoi ? Parce que ce courant, dont nous ignorons l'origine, la nature, les modalités de transmission, ne peut dans notre cosmos, être autre chose qu'une application inconnue de l'électricité.

Sa voix sèche, nette, précisait les détails. Le monde l'écoutait, le souffle coupé.

Assia, après l'interview de Stewe, fit projeter sur les petits écrans un bien triste spectacle.

Un conglomérat de monstres blancs apparaissait auprès du bois, et à présent à l'intérieur des bâtiments. C'était le groupe des douze hommes du commando entourant Jean-Loup, tous transformés en hybrides neigeux. On avait construit autour d'eux, tout en maintenant la coupe d'ondes bleues. On les maintenait ainsi, en constatant qu'ils continuaient à vivre, de cette vie latente, quasi végétative, déjà observée sur le malheureux étudiant en sciences ex.

Assia, de sa voix claire, fit frémir le monde en assurant que les savants espéraient bien les rendre, avant peu, à leur nature première.

Quand le soleil de glace serait vaincu.

Après ce reportage, il y eut un peu de détente. Mais la speakerine avait précisé, pour finir, un point important.

Tout était prêt, mais on ne pourrait agir qu'au moment où la neige vivante recommencerait à vibrer, annonçant une attaque sur une planète ou contre un astronef.

Alors, selon le plan du docteur Stewe, Walkinson déclencherait ce qu'on appelait déjà le contre-courant.

En permanence, sur les vingt-quatre tables d'opération, il y en avait deux d'occupées.

Deux des délégués, tous volontaires, veillaient, le casque à électrodes sur la tête, évoluant sous forme microbienne-psychique dans un peu de neige vivante entretenue dans un des bacs du labo.

Les vingt-deux autres vivaient en état d'alerte. On ne quittait pas l'installation, qui contenait, auprès des labos, une génératrice électrique d'une puissance formidable. C'était l'arme secrète des humains contre le soleil de glace.

On s'énervait, ou, au contraire, l'abattement régnait. Des jours passaient. Certes, on avait décelé les diverses attaques, mais alors qu'il était trop tôt pour agir. On avait pu prévenir les planètes, puis l'astronef visé, ce qui avait limité les dégâts, sans plus.

À présent, le grand piège électrique était prêt. On attendait.

Il y eut encore, après le reportage d'Assia K'myra, trois mortelles journées martiennes.

Libella était de permanence, en compagnie d'un étudiant vénusien venu suivre les cours de Walkinson. Ils donnèrent l'alerte. Dans le monde merveilleux des cristaux de neige, quelque chose se préparait.

Alors commença le suprême combat.

Prompts comme des soldats sur le pied de guerre, comme des pompiers attentifs à l'appel du feu, les vingt-quatre se trouvèrent étendus sur leurs couchettes, le casque sur le crâne.

Simultanément, dans le bac du professeur Walkinson, ce petit bac où subsistait la neige diabolique, on laissa tomber un peu de ce plasma philo-microbien nécessaire à l'expérience et, aux deux bactéries déjà en action, représentant Libella et son compagnon, on ajouta vingt-deux autres flagellés, correspondant aux cerveaux des vingt-deux combattants.

Râx pleura un peu, en voyant Coqdor immobile. Mais le chevalier ne pouvait, présentement, penser au fidèle pstôr.

Annihilés dans leur chair, les vingt-quatre quittèrent provisoirement le monde des hommes pour celui des microbes.

Deux groupes, bien distincts, s'étaient formés dans le conglomérat de flocons sur lequel veillait Walkinson.

Stewe en dirigeait un, qui comprenait aussi Libella et les autres laborantines, toutes volontaires. Muscat menait le second, avec Coqdor, Azzovk et l'Éridanais Zoa, venu les rejoindre à Syrtis Major. Parmi les membres du double commando, diverses planètes étaient représentées.

Coqdor, le superéclairateur de l'expédition, ressentait plus subtilement que tous les autres le courant qui se déclenchait en effet. Sa voix s'élevait dans l'immense labo.

Non seulement Walkinson et vingt-trois combattants pouvaient l'entendre, mais aussi Assia K'myra. Toutefois, en raison des circonstances, elle ne procédait qu'à un enregistrement, l'autorisation lui ayant été refusée de prendre en direct. On ne savait, après tout, quelle puissance psychique utilisait le soleil de glace et il était inutile de faire savoir à l'ennemi, s'il était autre chose qu'une force aveugle, ce qu'on tentait contre lui. Déjà, les savants avaient reçu Assia à leur corps défendant, en dépit de sa gentillesse.

Deux assistants de Walkinson l'entouraient. L'un et l'autre avaient pour mission, quand le professeur ferait un signe, de lui passer chacun un électrode relié à un long fil.

Deux plots, dans le bac où stagnaient quelques flocons de neige, des flocons où se promenaient vingt-quatre microbes, parmi des myriades d'autres, mais vingt-quatre bactéries véhiculant l'esprit d'un nombre égal d'humains, attendaient le branchement.

Coqdor progressait en tête, sous forme d'un flagellé semblable à des millions de flagellés. Muscat, près de lui, menait son groupe et tous deux discutaient – par leurs organismes humains – tout en renseignant Walkinson au fur et à mesure.

Ils constituaient le groupe dit des « plus ». Un procédé spécial, mis au point fébrilement depuis la triste aventure des douze hommes changés en monstres de neige, avait permis de muter les bactéries en de véritables ions, chargés d'électricité positive.

Stewe menait le second groupe, dit des « moins ». Ceux-là, par le même mode d'électrification statique, étaient négativement chargés.

On avait trouvé un immense avantage, à peine soupçonné au moment de la mise en route de l'invention, à cette ionisation des bactéries.

Les flagellés n'étaient plus de simples protozoaires pouvant, à tout instant, être avalés par des microbes plus voraces, mais ils résistaient victorieusement à toute attaque, leur état particulier les mettant à l'abri des tentatives de leurs congénères.

La mort d'un flagellé-vecteur était sans péril pour l'humain qui lui délégua son psychisme, Coqdor, Stewe et Muscat en avaient fait l'expérience.

Seulement, en la circonstance, Walkinson avait besoin, pour l'action, de ce qu'il appelait ses forces. Ses vingt-quatre microbes, ses « plus » et ses « moins », devaient être au complet.

Plongés dans le plasma, guidés par les trois d'entre eux qui avaient déjà exploré le micromonde, les « plus » et les « moins » étaient rapidement passés dans la neige proprement dite.

Libella et ses compagnes avaient, certes, été émerveillées par le spectacle, mais ce n'était pas le moment de s'extasier.

On était là comme des soldats et le moment du combat approchait.

En effet, la neige était en pleine effervescence. Il s'agissait bien de la mystérieuse vibration des cristaux infinitésimaux déjà observée dès les premiers effets de la neige vivante. Le courant passait, et maintenant Coqdor n'était plus le seul à s'en rendre compte.

Saisis dans cet univers si particulier, faisant corps avec lui, traversés par le formidable courant, les microbes-humains percevaient tous avec précision, l'appel lointain émanant de la force inconnue qui utilisait comme génératrice le fantastique soleil de glace.

— Si, comme le disait le professeur Walkinson à Assia, qui enregistrait et filmait l'expérience (projetée en grand sur l'écran du labo), notre tentative réussit, il se produira une réaction en chaîne à travers la neige vivante.

— Oui, professeur. Dans le bac, je le comprends, mais les réactions en chaîne n'exigent-elles pas une continuité de matière ?

— En principe, oui. Mais la preuve a été faite que la neige vivante émanant du soleil de glace constitue un tout. Oh ! je sais que nous ne jouons

pas sur du velours, cela peut encore rater. Mais si le procédé imaginé par le docteur Stewe est logique – et je crois qu’il l’est – nous agirons d’un seul coup, non seulement sur les quelques flocons que je maintiens à la température convenable dans ce bac, mais aussi sur les treize hybrides que nous gardons prisonniers des ondes bleues, sur l’ensemble glaciaire qui va attaquer la planète dont nous ne savons pas encore qui elle sera, et sur tous les cristaux de neige représentant, à travers le cosmos, le formidable monstre qui s’attaque à l’humanité.

— Cette réaction peut-elle remonter jusqu’au soleil de glace ?

Walkinson regarda la speakerine et fit un signe de la tête :

— Je le crois.

Mais Coqdor, sur sa couchette, élevait la voix :

— Alerte ! la planète visée est Ax 33, dans la constellation du Bélier !

Aussitôt, un représentant de l’Interplan, présent dans le labo, transmet à travers les ondes subspatiales. Ax 33 se mit aussitôt en état de défense, à des milliers d’années de lumière de Mars.

C’était imminent. Chacun retenait son souffle, dans le labo.

Walkinson, visage immobile, se penchait sur le bac. Assia K’mymra, qui avait vu cependant bien des choses, sentait son cœur se serrer. Jamais elle n’avait fait un tel reportage.

Les « plus » et les « moins » étaient totalement incorporés aux cristaux de neige et ils en ressentaient les moindres vibrations, si subtilement qu’ils savaient tous qu’une pluie de glaçons géants allaient s’abattre sur les cités de la planète Ax 33.

Et puis ce fut le moment crucial.

Muscat-humain jeta un cri bref, suggéré par le flagellé-Muscat :

— Feu !

Walkinson recevait, de ses deux aides, les deux fils électriques et les branchait sur les plots du petit bac.

Les génératrices hâtivement transportées à Syrtis Major et montées en pleine nature, sous les toits préfabriqués, envoyaient une décharge électrique – plus et moins – d’un voltage sans doute jamais atteint par des machines dues aux humains.

En même temps, dans le micromonde, sous l’impulsion de Muscat d’une part, de Stewe d’autre part, les microbes « plus » et « moins » se ruaient les

uns contre les autres et s'anéantissaient mutuellement en provoquant, sous la force dont ils étaient les catalyseurs vivants, une étincelle incroyable.

Une explosion se produisait dans le labo. Le bac éclata, dans une gerbe de feu.

Le professeur Walkinson avait été tué sur le coup, un fragment de verre dépolé lui entrant dans le crâne.

Assia K'myra, domptant son émotion, sans se soucier du sang qui coulait de sa tempe meurtrie par un éclat, continuait à enregistrer :

— Le professeur vient de tomber et les aides le relèvent, mais il ne donne plus signe de vie. La lueur a été fantastique et je me suis crue aveuglée. Mais on me signale que, dans la coupole d'ondes bleues, les treize hommes-neige ont été auréolés, eux aussi, par cette même fulgurante lueur. Chers amis sidéraux, une nouvelle formidable ! La neige vivante fond à vue d'œil. Les hommes-neige sortent de leur cocon vibrant ; ils sont encore inertes, mais ils reprennent forme humaine...

Quelques instants plus tard, la sidérotélé, par ondes subspatiales, annonçait que l'attaque d'Ax 33 semblait subitement avoir avorté, et les glaçons qui tombaient se volatilisaient en plein vol, avant même d'avoir subi l'action des rayons dirigés vers eux pour les détruire. Ax 33 s'en tirait avec un déluge, toute cette glace fondant instantanément. Dans le labo, parmi la consternation générale, on entourait le cadavre du professeur Walkinson, victime de la science et de son dévouement à l'humanité, mort au moment où il contribuait à sauver le monde.

Les vingt-quatre se relevaient. Leur corps microbien anéanti, ils étaient encore un peu ahuris, mais ils revivaient, après l'étincelle vivante qu'ils avaient provoquée dans le micromonde.

Ils étaient cependant moins abasourdis que les treize rescapés de l'hybridation neige-biologie humaine, qu'on soignait déjà activement. Jean-Loup fut un des premiers à revenir à la raison. Mais il ne se rendait pas encore bien compte de ce qui était arrivé. Il constatait qu'il vivait, qu'il semblait intact, comme après un long sommeil. Ses nerfs craquèrent encore une fois et il eut une crise de sanglots.

Il en fut tiré par une formidable gifle. Aussitôt ramené à la réalité, il en identifia l'auteur :

— Oh ! C'est vous, Inspecteur ?

Muscat, dès qu'il s'était libéré du casque à électrodes, averti de ce qui se passait, s'était en effet précipité au chevet de son poulain et avait eu la satisfaction de le voir sorti de sa gangue de neige vibrante.

Walkinson avait péri. Mais Ax 33 était sauvée. Et aussi les treize hommes mutés par la monstrueuse puissance.

L'entité allait-elle récidiver ? Faudrait-il combattre encore ?

La réponse, on ne tarda pas à la connaître. Elle s'inscrivait dans le ciel, comme une fulgurance inouïe.

Les télescopes de l'univers signalaient en effet, quelque part dans la direction de la Polaire, une formidable nova, apparue spontanément (on fit le calcul nécessaire), au moment même où le professeur Walkinson lançait le contre-courant qui devait détruire la neige vivante, par le truchement des microbes humains, des « plus » et des « moins » qui se suicidaient provisoirement pour provoquer le court-circuit le plus incroyable de l'histoire de l'électricité.

Dans le soir glacé de Mars, bien emmitouflés, suivis de Râx auquel Libella avait tricoté un manteau en laine de la Terre, Muscat et Coqdor regardaient, dans le firmament, le point lumineux formé par la nova.

— Une étoile a explosé, Muscat.

— Oui, Coqdor. C'est le soleil de glace. Je ne pensais tout de même pas que la réaction en chaîne donnerait un tel résultat.

— Savons-nous jamais, mon cher Inspecteur, quelles sont les conséquences de nos actes, en bien ou en mal ?

Ils marchaient lentement, au clair de Phobos et de Deimos.

Jean-Loup, déjà sur pied, avait repris l'astronef à destination de Paris-sur-Terre. Mais sans doute ne s'attarderait-il pas là. Il irait ensuite vers Joigny, retrouver Catherine.

— Ce n'est déjà plus la saison des coquelicots, dit encore Muscat. Pour reprendre sa promenade sentimentale dans les mêmes conditions, il lui faudra attendre l'été prochain.

Le chevalier sourit, en pensant aux retrouvailles des deux jeunes gens, premières victimes de la neige vivante :

— Oh ! dit-il, je pense que d'ici là...

FIN

Notes bas de page

^[1] Voir : Le flambeau du monde, Particule Zéro, La Terre n'est pas ronde.

^[2] *Postes Planétaires et Télécommunications.*